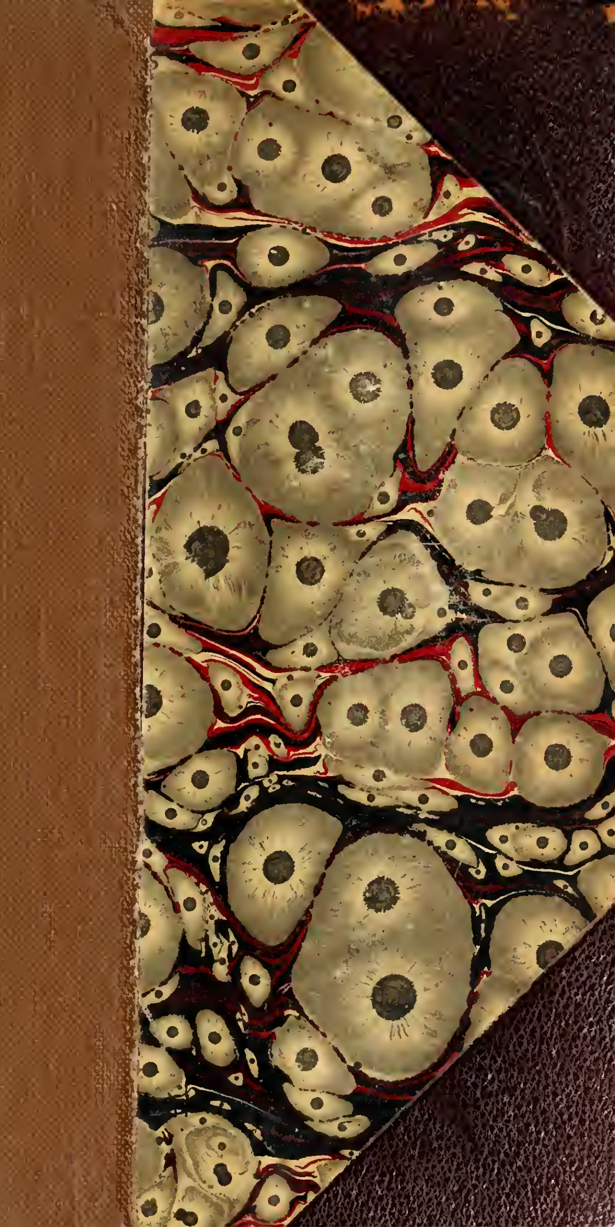
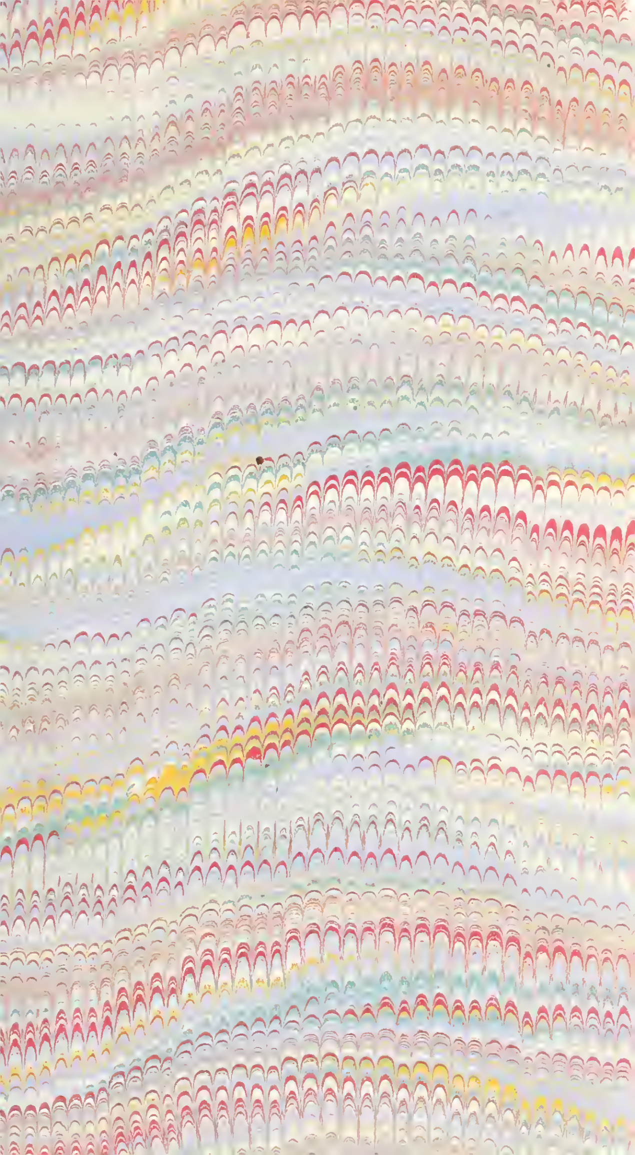
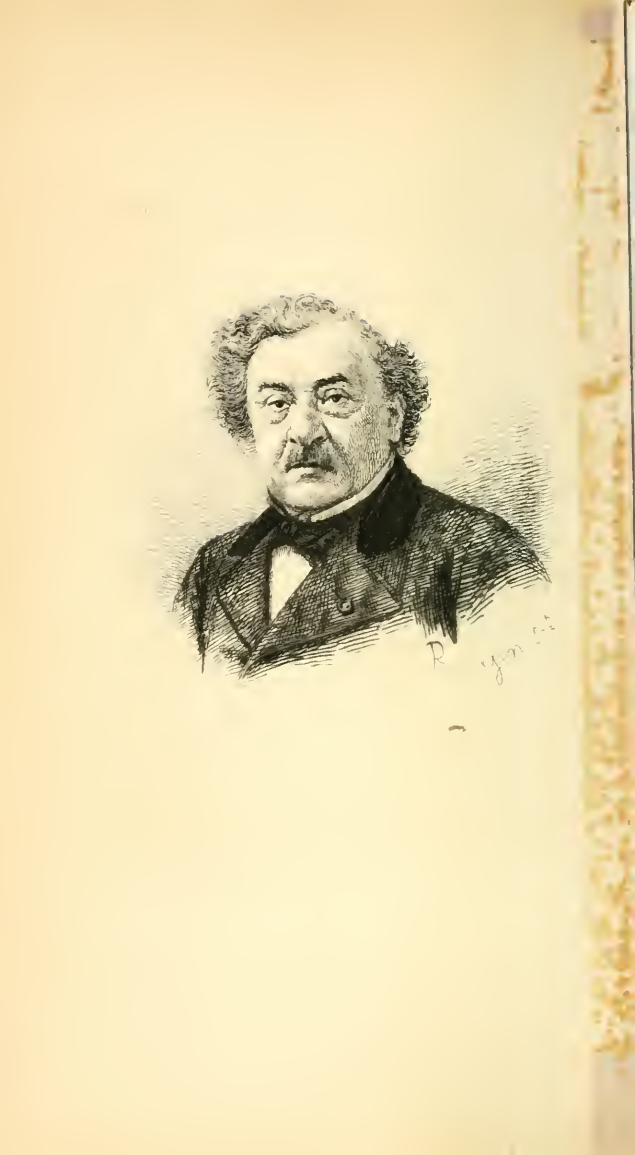








ŒUVRES

DE

Léon Gozlan

ARISTIDE FROISSART



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX


LIBRARY
JUN 18 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



ARISTIDE

FROISSART

A QUELLE ÉPOQUE COMMENCE CETTE HISTOIRE.



Tout le monde existait, il y a quinze ans, et cela m'embarrasse beaucoup; car si je mettais la scène au moyen âge, j'aurais mes coudées franches; je bâtirais des châteaux comme n'en a jamais été construit, et je ferais parler les gens d'une façon singulière. Quelle éruditio a cet écrivain, dirait-on; c'est un puits. Je me priverai de cet éloge. Ma date est 1835, et mes personnages demeurent tout bourgeoisement faubourg Saint-Honoré.

DESCRIPTION DE L'HOTEL FROISSART.

Je connais un journal à Paris dont le rédacteur en chef ne paye plus les descriptions, se mettant

par là en opposition hostile avec cet écrivain qui voudrait qu'on lui comptât sa signature comme une ligne, et qu'on la lui payât cinquante centimes. Ces deux prétentions sont exorbitantes. Toutefois, je ne puis loger mes personnages dans la rue.

L'hôtel Froissart était au numéro 103; il se composait de trois étages et d'une ligne de mansardes, d'une cave et de plusieurs caveaux. Si vous trouvez dans l'abbé Prévost, Lesage, Fielding et Richardson, une peinture plus exacte des lieux où ces illustres romanciers font agir leurs personnages, je consens à décrire, moellon à moellon, l'hôtel Froissart. Pourquoi nous dites-vous toujours de les copier? Mettez-vous donc d'accord, tas d'instruments que vous êtes!

ENDROIT OU JE N'IMITE PERSONNE, MAIS OU JE DÉCRIS UN PEU.

Dans la cave de Froissart, les bouteilles ne portaient pas absolument en étiquettes les titres et les qualités des vins qu'elles renfermaient. Froissart avait ses raisons pour les classer autrement que les sommeliers. Sur les vins ordinaires, par exemple, il avait écrit *Vingt ans de Mariage*, *Ennui*, *Créanciers*, *Pluie*, *Poëme épique*, etc.; sur les vins de Bourgogne vieux, au lieu des noms vulgaires de *Tonnerre*, *Nuits*, *Pomard*, on y lisait : *Contentement*, *Bien-Être*, *Philosophie*, *Jeune Veuve*, *Sagesse facile*; sur les bordeaux:

Qu'est-ce que cela me fait? Je m'en moque pas mal! Après moi le déluge! Le champagne prenait pour désignation : *Bonheur*, *Ivresse, Fantaisie, Délire, Oubli de tout, Toutes les femmes me plaisent, Tous les hommes sont parfaits;* jusqu'aux liqueurs qui avaient leur qualification morale.

PORTRAIT DE FROISSART.

Comme il avait été peint par tous les grands peintres de l'époque, il n'est pas étonnant qu'aucun de ses portraits ne fût ressemblant. Le plus simple est de recourir à un de ses passe-ports :

Aristide Froissart,
Né à Paris,
Taille élancée,
Cheveux châtain foncé,
Yeux bleus,
Nez droit,
Bouche grande,
Menton petit,
Teint animé,
Age : vingt-trois ans,
Signe particulier : aucun

Vous ne connaîtriez pas mieux Aristide Froissart, eussé-je employé vingt pages à vous parler de méplats, de clair-obscur, de pénombre et d'ombre, de lignes contrastantes, de places miroitantes, de sinuosités voluptueuses. Cette peine

étant prise, eussiez-vous reconnu dans la foule Aristide Froissart? Certes, non. Inconnu pour inconnu, prenons le chemin le plus court.

IL AVAIT UN PÈRE.

Son père, Jean Cascaret Froissart, accusateur public en 93, avait accusé M. de Neuvilette d'être noble, riche, heureux, poudré à blanc, vêtu proprement, et de manger le peuple. On ne plaisantait pas alors. M. de Neuvilette se hâta de s'appeler *communal,* d'ôter sa poudre, d'endosser une carmagnole. L'accusateur Froissart se chargea de lui prendre sa fortune, qui était considérable, et de faire non-seulement qu'il ne mangeât plus le peuple, mais qu'il ne mangeât plus du tout. Il ne pesait plus qu'une seule accusation sur la tête de M. de Neuvilette; c'était, à la vérité, la plus terrible de toutes: celle d'être accusé d'être accusé. Il aurait porté sa tête sur l'échafaud et on lui aurait même épargné cette peine en la lui portant sur cette seule accusation, si l'accusateur Froissart ne lui eût fait une proposition fort acceptable.

« Nous sommes jeunes, lui dit-il, et mariés tous les deux; si la nature te donne une fille, et que la nature m'envoie un fils, nous les marierons. Y consens-tu? » A quoi n'eût pas consenti M. de Neuvilette en ce moment?

« Tu n'as plus rien à craindre, lui dit l'accusateur Froissart. Fais-moi une fille. »

POURQUOI LE PÈRE FROISSART CONÇUT-IL UN TEL PROJET?

Parce que c'était un homme de réflexion et de prévoyance. Il savait que les révolutions commencent par se faire au profit des voleurs et qu'elles sont ensuite confisquées par d'autres voleurs plus adroits et plus prudents. Les premiers sont les voleurs braves, les autres sont les voleurs conservateurs. Étudiez l'histoire. Or, le père Froissart se dit :

« Tout ceci est trop beau pour durer. Un moyen pour que les Neuvilette ne réclament jamais rien, c'est de nous unir à eux. »

OU L'ON DIT LE MOTIF POUR LEQUEL M. DE NEUVILETTE VOULUT TENIR PAROLE.

D'abord, c'est qu'il ne put s'en dispenser. Si, pour nous servir des expressions de l'accusateur Jean Cascaret Froissart, la nature lui envoya une fille, elle mit tant de lenteur dans son envoi, que cette fille, Adeline de Neuvilette, naquit en 1809, en plein empire, et qu'à cette époque on n'était pas encore disposé à rendre les biens enlevés aux nobles. M. de Neuvilette, très-intéressé à tenir sa parole, demanda à M. Froissart s'il était décidé à

tenir la sienne. Une seconde fois M. Froissart se dit :

« Tout ceci ne peut durer.

« L'empire nous a rendu le culte, comme on dit; il nous a rendu même une foule d'autres choses que nous n'avions pas; il pourrait bien nous rendre une restauration. » Il accepta de donner son fils Aristide Froissart à Adeline de Neuvilette, dès qu'ils seraient tous deux parvenus à l'âge de raison.

COURTE DÉFINITION DE L'AGE DE RAISON.

C'est celui où l'on est appelé à être soldat, tuteur, garde national; où l'on a le droit d'être condamné à mort. La raison est un présent du ciel.

PREMIER USAGE QU'ARISTIDE FROISSART FIT DE SA RAISON

Il emprunta dix mille francs et souscrivit des lettres de change pour cinquante mille ; sur ces dix mille francs, il fut obligé d'en donner mille à celui qui l'avait mis en rapport avec l'usurier, et mille à l'usurier de la main à la main, quoiqu'il fût censé en avoir touché dix mille. Sur les huit mille francs restant, il faut mettre en ligne de compte un lion privé dont le prêteur tenait à se

défaire. Le lion privé représentait deux mille francs. Froissart prit les six mille francs, monta dans un fiacre avec son lion privé et alla chercher son ami de collége Beaugency, et plusieurs autres de ses camarades. Ils se rendirent tous à Meudon, où nous allons les revoir en bonne compagnie.

RÉHABILITATION SINCÈRE DE L'USURIER.

Si vous êtes dans le besoin et que vous alliez trouver un honnête homme pour lui emprunter de l'argent sur un titre, un contrat, un effet, il vous répondra, ou : Je n'ai pas de fonds dans ce moment-ci ; ou : Ma femme, que je consulte toujours, ne me conseille pas de faire cette affaire ; ou : Moi, je ne suis pas négociant ; ou enfin : Je ne suis pas usurier. Pendant ce temps, si vous êtes fabricant, votre manufacture est arrêtée ; si vous êtes négociant, vous perdez l'occasion d'un excellent marché ; tout cela parce que vous avez eu affaire à un honnête homme qui rougirait de prendre dix pour cent. Parlez-moi de l'usurier ! voilà, lui dites-vous, des valeurs pour vingt mille francs, donnez-m'en six mille ; si je ne les ai pas rendus dans un an, le tout vous appartient. Mais c'est un vol. Non, vous n'étiez pas forcé de recourir à l'usurier ; vous êtes allé le trouver ; non, car vous avez choisi entre l'honnête homme et lui ; non, car il vous a été utile au moment où vous alliez faire banqueroute ou vous noyer.

Les honnêtes gens qui ne prêtent pas dans un pays où l'argent est tout, sont mille fois plus infâmes que les usuriers. Du reste, Montesquieu a tracé un magnifique éloge des usuriers dans l'*Esprit des lois;* et il est probable qu'il n'avait jamais eu recours à eux.

CE QUI ATTENDAIT A MEUDON ARISTIDE FROISSART ET SES AMIS.

Huit figurantes empruntées à divers théâtres de Paris, et vêtues comme les femmes du nouveau monde lorsque Colomb y débarqua pour la première fois.

Chacune de ces dames avait à la main, pour se voiler, un numéro du journal du soir. La fête commençait ainsi. C'était la commencer comme peu finissent.

LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES AMIS D'ARISTIDE FROISSART.

PREMIER AMI.

On l'appelait le Troubadour, et autant vaut lui laisser ce surnom, à moins qu'on ne préfère lui donner un autre surnom plus explicite encore, par lequel on le désignait aussi, et qui finit par lui rester. Ce surnom était : *la Dernière Guitare.*

C'était alors un élégant jeune homme aux yeux bleu de ciel, au teint printanier, au sourire de jeune fille. Ses mains étaient belles; charmantes quand il pinçait de la guitare, instrument dont il raffolait, quoiqu'il n'y excellât pas. Cette passion pour la guitare le rendait fou. Il est vrai qu'il lui devait des succès extraordinaires dans le monde des grisettes de première classe et dans celui des femmes entretenues. A ce joli talent il joignait celui de composer lui-même les paroles qu'il chantait. Il était son propre poëte, ce qui explique pourquoi il ne rejetait jamais sur la faiblesse des paroles, à l'exemple de ses confrères, l'insuccès de quelques-unes de ses compositions lyriques.

La *Dernière Guitare* avait alors dix-huit ans. Il avait reçu ce sobriquet, on le devine, à cause de la glorieuse exception qu'il offrait au milieu d'un monde d'où la guitare avait été bannie par le piano. Quand toutes les guitares avaient été brisées avec l'Empire, quand il n'existait plus un seul professeur de guitare en France, lorsque pas un homme ne se serait montré assez hardi pour publier une romance avec accompagnement de guitare, lui, lui seul en composait qu'il faisait graver sous son nom, et qu'il allait chanter de porte en porte, malgré les chats, les rires des passants et la vindicte publique. Pourtant c'est avec quelque raison qu'il disait :

« Il n'existait qu'un seul instrument avec lequel un jeune homme pût peindre son amour à une femme sans paraître bossu, comme ceux qui jouent du violon; sans cracher avec des mines de singe

2

dans un trou fait dans un morceau de bois creux, comme font ceux qui jouent de la flûte ; sans montrer le dos à celle pour qui l'on dit soupirer, ainsi qu'il arrive à ceux qui touchent du piano ; il n'existait enfin que la guitare avec laquelle on pût exprimer de face à une personne, et sans grimace, sans contorsion, l'amour dont on était saisi en la voyant ; et l'on poursuit d'anathème, on exile, on brise cet instrument ! Je le réhabiliterai. »

Ce que fit notre *Dernière Guitare* avec un héroïsme digne d'un meilleur sort.

DEUXIÈME AMI D'ARISTIDE FROISSART.

Pâle comme un mort, beau comme un ange cependant, non comme un des anges qui visitèrent Gomorrhe, la ville impure, et en sortirent aussitôt ; mais comme un ange qui aurait été dans l'impossibilité de sortir de Gomorrhe, après l'avoir prévenue qu'elle brûlerait si elle ne renonçait pas à ses abominables mœurs. Beaugency avait dix-neuf ans ; il paraissait, tant il était délabré, ne devoir jamais en avoir vingt. Néanmoins, il comptait vivre encore un an ou plutôt douze mois, pour prendre un langage tout à fait en relation avec les calculs de Beaugency. A force d'user de de la vie, Beaugency l'avait usée. Héritier à dix-sept ans de la fortune de son père qui s'élevait à trois cent mille francs, il en avait déjà dévoré les deux tiers, soit deux cent mille francs. Sa santé

s'était fondue dans les orgies, les nuits de bal, les chasses violentes, les plaisirs monstrueux de toutes sortes auxquels il s'était livré. Au bout d'un an, il ne digéra plus, il eut les deux poumons atteints et une lésion profonde aux entrailles. Tout médecin consulté le condamna. Il prit son parti. Son unique pensée fut de savoir au juste combien il avait à vivre, non pas d'années, mais de mois. La science put lui répondre avec une presque certitude qu'il n'avait plus qu'un an à vivre, s'il ne renonçait pas à la débauche des deux premières années, mais qu'il pouvait bien vivre encore cinq ans avec des ménagements nombreux, un régime doux, un parfait repos d'esprit.

« J'ai choisi entre les deux systèmes, s'écria-t-il : vivre un an comme j'ai vécu et qu'on m'enterre ensuite... »

Ayant pris cette détermination, Beaugency s'arrangea de façon à arriver à son dernier écu avec son dernier souffle de vie. « Les cent mille francs, somme qui me reste en caisse, se dit-il encore, représentent par mois huit mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes. J'ai donc à dépenser cette somme chaque mois jusqu'à ma mort, et je serais fou d'y manquer, n'ayant ni frères, ni sœurs, ni vieux domestiques à enrichir. »

Tels étaient le caractère et les mœurs de Beaugency, le deuxième ami d'Aristide Froissart.

TROISIÈME AMI D'ARISTIDE FROISSART.

Celui-là s'appelait Lacervoise et se donnait pour sculpteur auprès de ses amis. Le côté artiste de Froissart penchait beaucoup vers la nature originale de Lacervoise, nature ardente et paresseuse comme la sienne. Il se donnait, disons-nous, pour sculpteur, et l'indication n'est pas inexacte. Nul n'avait jamais vu un monument, une statue, un simple médaillon de Lacervoise. Aristide seul croyait en la sculpture de cet artiste qui, pour le monde, aurait pu se dire musicien, astronome ou navigateur. Du reste, il jugeait l'art dont il se disait l'adepte d'une façon qui n'était intelligible que pour lui et pour Aristide. Son opinion sur ses devanciers les plus illustres ou ses confrères vivants se manifestait par des gestes pittoresques et silencieux, ou par des cris imités de certains animaux.

Si, par exemple, Aristide lui disait :

« Un fier homme, n'est-ce pas, que Michel-Ange ? »

Lacervoise fermait aussitôt sa main droite, élevait le pouce et traçait en zigzag une croix en l'air ; il rouvrait ensuite sa main et la secouait comme un homme qui dit : Adieu ! portez-vous bien !

Cela suffisait.

Lui et Aristide s'étaient compris. Le grand Michel-Ange était apprécié.

Et si le Froissart ajoutait :

« Mais le Bernin ? »

Alors, Lacervoise allongeait ses lèvres et les remuait avec bruit, comme ferait un singe irrité.

Aristide comprenait encore. Le Bernin était flétri pour jamais.

Nous retrouverons plus loin nos personnages et quelques autres de la société intime d'Aristide Froissart.

CE QUI PRÉCÉDA LE DESSERT.

Froissart et ses amis se firent monter du papier à lettres, des plumes, de l'encre, quarante chandelles, l'enseigne de l'auberge. Tout cela de sang-froid.

Si l'on disait à un aubergiste :

« Garçon ! servez-nous votre femme ! il répondrait :

— Monsieur, voilà ! »

Je demandai un jour à Saint-Cloud, dans une auberge au bord de l'eau, *un sphinx pour deux*. Il me fut répondu :

« Monsieur, il n'y en a plus. »

L'aubergiste remonta avec du papier à lettres, des plumes, de l'encre, quarante chandelles, l'enseigne de l'auberge. Son enseigne, on n'a pas besoin de le dire, était le *Lion d'Or*. Le véritable lion était sous la table, mangeant de temps en temps des morceaux de cinq ou six livres de viande. Ordinairement, c'est l'intérêt qui dévore

le capital ; là, c'était le capital qui dévorait l'intérêt.

Beaugency, Froissart et Lacervoise adressèrent des circulaires à tous les habitants du pays, pour les inviter à venir voir dans la soirée, à la porte de l'hôtel du *Lion d'Or,* un lion offert par le bey de Tunis au roi Charles X, qui ne l'avait pas accepté, ne sachant où le mettre. Le lion refusé retournait donc en Afrique avec les deux chasseurs qui l'avaient pris et les esclaves qui l'avaient accompagné dans son voyage en France. Spectacle à dix heures.

ENTRE SEPT HEURES ET DIX HEURES.

Qu'on juge du degré d'animation auquel étaient arrivés les convives. Froissart fit boire du vin de Champagne au lion. L'aubergiste, témoin de ce fait inouï à Meudon, éteignit ses fourneaux et sortit de chez lui. Il lui était arrivé de louer sa salle pour célébrer des banquets politiques ; il avait entendu chanter des hymnes nationaux, ce qui est bien quelque chose, mais jamais il n'avait vu un lion boire du vin de Champagne dans son auberge. Le seul lion qu'il eût vu jusqu'alors était celui de son enseigne.

AVANT LE LEVER DU RIDEAU.

C'était la saison des fraises. Froissart en prit dans le saladier et s'en servit en guise de vermil-

lon pour tatouer toutes ces dames depuis le nez jusqu'à la ceinture, et pour tracer sur son pantalon et sur celui de ses amis de flamboyantes arabesques, semblables à celles qui courent sur les cuisses des tambours-majors. Il dessina ensuite sur la nappe, qu'on fixa en manière de drapeau autour d'un bâton, un magnifique lion rouge sous lequel il écrivit en lettres de la même couleur :

Offert par le bey de Tunis à S. M. Charles X.

SUITE DE CE TRAIT DE JEUNESSE D'ARISTIDE FROISSART.

Au coup de dix heures, toute la population de Meudon se plaça sous les croisées de l'auberge du *Lion d'Or*, qui s'ouvrirent et s'éclairèrent de cent soixante bouts de chandelles. L'enseigne fut déployée et les artistes parurent au balcon. Il y eut un cri d'indignation dans la foule, un cri d'horreur le suivit.

CE QUE FAIT UN LION QUAND IL A BU DU VIN DE CHAMPAGNE.

Le lion privé se mit à rugir comme un lion et à bondir comme un lion, cassant les bouteilles et apparaissant aux spectateurs effrayés, tantôt au plafond, tantôt au balcon, comme s'il eût voulu se

précipiter sur la population et son maire. C'était lui qui avait l'air de montrer ceux qui avaient voulu le montrer ; et ceux-là tremblaient maintenant de toute leur force et ne savaient par où s'échapper.

Enfin, dans ces terribles évolutions, le lion passa la tête entre les barreaux de fer du balcon et ne put plus l'en retirer. Ce miraculeux incident sauva la vie à Froissart et à ses invités, qui descendirent à toutes jambes dans la rue, que la peur avait nettoyée. Il n'y avait plus personne. Ils profitèrent de la terreur des habitants pour gagner Paris où ils arrivèrent dans un état difficile à décrire, comme disent les journalistes.

« Comme nous nous sommes amusés ! » s'écria Froissart en revenant chez lui à trois heures du matin.

AUTRE TRAIT DE JEUNESSE D'ARISTIDE FROISSART.

Trois mois après l'aventure de Meudon, Froissart entrait à Sainte-Pélagie, son père n'ayant nullement voulu payer les cinquante mille francs de lettres de change qu'il avait souscrites. Il y avait à cette époque dans une niche de la prison une statuette en plâtre de la sainte qui a donné son nom à l'établissement. Froissart écrivit au pied de la statuette :

PÉLAGIE,

à toi pour la vie!

Qu'on juge par ce trait de piété si Froissart espérait jamais sortir de cet antre de la dette.

CEPENDANT IL EN SORTIT ET VOICI COMMENT.

Pendant les deux premiers mois de sa captivité, il se livra au travail le plus assidu. Jour et nuit il écrivait. Quand il eut à peu près écrit la valeur de deux volumes, il fit prier son père de passer au parloir de Sainte-Pélagie.

« Je sais que vous avez à vous plaindre de moi, dit-il, mais voilà un ouvrage dont le mérite me fera peut-être obtenir votre pardon et ma liberté.

— C'est de l'argent qu'il vous faut pour obtenir votre liberté, s'écria le vieil accusateur public, et, certes, je ne vous en donnerai pas.

— Ce livre est de l'argent, et beaucoup d'argent, répliqua le fils. Je l'ai vendu trente mille francs à un libraire.

— Trente mille francs! s'écria le vieux Froissart. Mais qu'est-ce donc?

— Emportez-en un fragment que vous lirez à loisir. Je ne puis vous en dire davantage. »

CE QUE LUT LE PÈRE FROISSART
EN DÉROULANT LE MANUSCRIT DE SON FILS.

Mémoires de mon père, Jean Froissart, accusateur public en 93.

Le manuscrit commençait ainsi :

« La première famille que spolia mon père fut... »

Le père Froissart ne voulut pas en lire davantage. Le lendemain, son fils sortait de Sainte-Pélagie, libre de toutes dettes, et en parfaite disposition d'en contracter de nouvelles.

DÉTERMINATION DU PÈRE FROISSART
A L'ENDROIT DE L'AVENIR DE SON FILS,
PEU BIEN-AIMÉ.

« Si je le place dans une maison de commerce, se dit-il, il n'ira jamais; si je le fais soldat, il désertera ; il n'est bon à rien; marions-le. »

ERREUR D'UN BON PÈRE.

Comme la plupart des pères, M. Froissart se trompait sur le compte de son fils, quoique la conclusion de son raisonnement fût juste, que son fils Aristide Froissart n'était bon à rien. Son fils

était une de ces précieuses natures que personne ne comprend et que tout le monde connaît. Plus raffinés que nous, les Grecs ont donné une place d'honneur dans l'histoire de leur philosophie à ces caractères-là. D'abord, Aristide Froissart, quoique le plus pare seux de ses condisciples autrefois au collége de Charlemagne, savait le latin et le grec comme aucun professeur ne connaît ces deux langues. Aucun sens ne l'embarrassait. Mais, quand il avait lu une page d'Homère, il la déchirait et il la roulait en cigarettes. On l'a vu consumer sous cette forme un chant tout entier de l'Iliade. En moins de deux mois, il avait lu et retenu nos meilleurs écrivains depuis le XVIe siècle. Puis, comme son père le tenait à court d'argent à cette époque, il les avait tous vendus à la livre à l'épicier de la pointe Sainte-Eustache. S'il connaissait faiblement les langues modernes, dont il ne faisait pas un cas infini, il savait le blason aussi bien que feu Chardin Il était rare, lorsqu'il était un peu allumé par les vapeurs du souper, qu'il ne s'étendît pas sur la banquette d'un estaminet, pour déchiffrer, au milieu de la fumée, l'écusson de quelque vieille famille de Bavière ou de Hongrie, car il avait presque toujours sur lui ou un petit traité de blason, ou une table de logarithmes, ou l'*Erotica biblion*. Il était aussi adroit de ses mains qu'il était intelligent; il réussissait à ravir dans la ciselure difficile, fouillait le liége si ingénieusement, qu'il avait exécuté en relief un plan du Louvre d'une merveilleuse exactitude; il aimait les oiseaux, qu'il élevait et empaillait comme un

naturaliste; un escamoteur opérait-il devant lui, il savait le tour avant qu'il fût fini. Enfin, tout ce qui se pense de sensé dans les fortes têtes, tout ce qui se dit de spirituel dans un salon, tout ce qui se crée de neuf, de gracieux dans les arts, il le pensait, il pouvait le dire, il pouvait le réaliser. Et cependant, ainsi que l'avait dit son père, Jean Froissart, il n'était bon à rien, parce qu'il était paresseux à faire arrêter, en la regardant, la roue d'un moulin ; dédaigneux à l'excès de toute gloire, disant qu'il aimait mieux une mauviette en salmis que Napoléon et toutes ses batailles ; nullement curieux ; adorant une foule de choses que les adeptes seuls comprennent et pratiquent. Il savait non-seulement l'endroit de Paris où se boit le meilleur café, mais l'heure de la soirée où les cafetières échauffées le font meilleur, le mois de l'année où les huîtres sont le plus savoureuses, le bureau de tabac où les cigares ont le goût le plus fin, le marchand de comestibles qui reçoit douze heures avant ses confrères les sardines fraîches de l'Océan. Il était, du reste, le plus habile homme de Paris pour donner à une pipe cette cuirasse noire et dorée qui ne s'obtient qu'en la bourrant et en la fumant avec une sagacité peu commune. C'était, de l'avis de tous les habitués de l'estaminet hollandais, le premier culotteur de pipes. Il n'en manquait pas une. Si l'on voyait un homme religieusement accroupi sur une pipe enveloppée dans un linge humide, et fumant cinq heures de suite pour achever son expérience, on pouvait dire : C'est Aristide Froissart. Quel état pouvait, rai-

sonnablement, convenir à une pareille organisation? Par quel côté attacher à une profession un homme trop mou pour exécuter, trop spirituel pour vouloir se donner pour savant, trop savant pour se piquer de n'être que spirituel? Il se bornait à vivre de la vie des sens, à manger la fortune de son père et un peu à la boire. Il y avait en lui de l'Alcibiade, du Diogène, mais par-dessus tout du Froissart.

POSITION SOCIALE DU MARQUIS DE NEUVILETTE.

Ruiné par la Révolution française sous les traits de Jean Froissart et par l'incendie du Cap, M. de Neuvilette avait réclamé à double titre d'émigré et de colon, à l'époque du milliard et de l'indemnité votée aux colons de Saint-Domingue.

Ses pertes comme colon s'élevaient à cinq cent mille francs, et ses pertes comme émigré à un million.

Le gouvernement, auprès duquel il était sans protection, lui accorda quinze cents francs en trois payements.

SILHOUETTE DE CET EXCELLENT MARQUIS.

Son ombre sur le mur offrait le profil d'Henri IV moins la barbe. La houppe au sommet du front

couronnait un nez méridionalement aquilin, nerveux, et appelait, comme chez le Béarnais, un menton un peu en sabot. Un des plus agréables incidents des soirées d'hiver, était pour Mme de Neuvilette de faire placer son mari de manière que son ombre profilât sur le mur l'image du bon roi. M. de Neuvilette se prêtait à tout. C'était la bonté même, avec ses yeux bleus très-clairs, son visage avenant et son sourire de race comme le balancement du corps chez les Bourbons. Le cher homme n'avait jamais eu grand esprit, même au bon temps, mais il avait eu et avait encore cet autre esprit qui tient lieu du grand et qui est souvent préférable. Il respectait les femmes et il serait plutôt mort debout que de leur dire : Je suis fatigué de porter votre épagneul. Si son bon sens était léger comme son corps, du moins il n'était pas faux. Il pensait que la vie d'un honnête homme n'est jamais si douce que sous le joug d'une obéissance : il avait d'abord obéi à sa mère, puis à sa femme, toujours à son roi, et cela sans jamais analyser son devoir. Il agissait fort sensément, car... Quel rapport cela a-t-il avec cette histoire ?

ENTREVUE DU PÈRE FROISSART ET DU MARQUIS DE NEUVILETTE.

« Vous êtes toujours dans l'intention de donner votre fille à mon fils ? alla demander un jour le vieux Froissart au marquis de Neuvilette.

— Toujours, lui répondit celui-ci, puisque cela est convenu entre nous depuis avant qu'ils fussent nés.

— En ce cas, dit le vieux révolutionnaire, voici ce que je donne à mon fils :

Cent mille francs comptant ;

Mon château de Vertumi ;

Mes terres de la Grenouillère ;

Mes bois de Saint-Uran ;

Et mon hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Et vous, que donnez-vous à votre fille ?

— Mon cher, lui répondit le marquis de Neuvilette, je lui donne exactement tout ce que vous donnez à votre fils. »

Il est impossible de dire à un homme avec plus d'esprit et de courtoisie : Vous êtes un voleur.

Le mot avait trente-cinq ans de bouteille. Le vieux Froissart en fut comme grisé.

PHYSIONOMIE MORALE ET POLITIQUE DE M. FROISSART.

Son extérieur n'était guère plus offensif que celui de M. de Neuvilette ; seul point de comparaison à établir entre lui et l'élégant marquis. Il ressemblait à ses grands patrons Robespierre et Marat, très-chétifs et fort laids tous les deux. Il avait même la vue faible du premier ; il ne distinguait pas les objets à deux pas. Mais au contraire de ces deux grandes figures de la Révolution, le père Froissart s'était fait révolutionnaire par excès de

poltronnerie et de cupidité. Il s'était attelé au char de la Révolution de peur de monter dans son tombereau. Dès qu'il fut riche par le pillage des biens du marquis, il commença à comprendre et à s'expliquer le mérite de la propriété : il trembla de se voir dépouiller à son tour. Son temps de terreur eut lieu quand tout devint tranquille autour de lui, parce qu'alors on put voir les déplacements de fortune qui s'étaient faits pendant l'orage. La peur, qui l'avait transformé en tigre, le ramena à ses premières proportions de mouton. Il n'eut rien tant à cœur que de passer pour un brave homme, un caractère doux, un esprit attaché à ses devoirs, ne se mêlant pas de politique et prêt à être cru volontiers un homme pieux. De loin en loin le curé de sa paroisse recevait des dons anonymes, mais pas assez anonymes pourtant pour qu'il ne lui fût facile de deviner d'où ils émanaient. Enfin le bon M. Froissart se permettait tous les jolis actes de vertu à sa portée, excepté le plus grand de tous, celui auprès duquel tous les autres n'étaient rien, à vrai dire, celui de restituer au marquis de Neuvilette les propriétés, l'argent, les bijoux qu'il lui avait volés en 93. C'était un perpétuel combat entre son désir de garder ce qu'il s'était habitué à posséder et son désir encore plus grand, non de rendre, mais de faire légitimer ses rapines. Cette interminable lutte le poussait toujours au pied de sa victime, et c'est pour en finir qu'il avait fait le rêve si hardi mais au fond si logique et si facile d'unir son fils Aristide à la fille du marquis de Neuvilette.

PORTRAIT AU PASTEL D'ADELINE DE NEUVILETTE.

Devant nous est une de ces feuilles blanches comme les aiment tant les bons et les mauvais peintres. Prenons le fusain et traçons un ovale pur sur ce bristol glacé. Ces deux arcs noirs sont les sourcils, ce croissant sera la base du nez, et cette double sinuosité la bouche. Voilà le cou, voilà les épaules. Repassons avec la mine de plomb sur ces traits charbonnés, et arrêtons avec précision ces yeux dont nous allons si bien placer le point lumineux, que nous aurons déjà la moitié de l'expression.

L'expression est tout simplement de la grâce, de la réserve et de la distinction.

La grâce, parce que le pli de l'œil accompagne le pli de la bouche ; la réserve, parce que la paupière voile l'œil ; la distinction, parce que tout n'est ni extraordinaire ni commun. Il faut encore un peu relever le pincement des narines, et tourmenter dans le même sens le mouvement des lèvres.

Maintenant, empâtons de blanc et d'un violet cendré ces tempes qui tournent si bien, ni trop en rond comme des billes de billard, ni trop à angle aigu comme les coins de rues. Ce violet et un peu de vermillon nous aideront à tracer des veines sous l'œil, près de la bouche, et à préparer la teinte tendre du cou et son gracieux piédestal. Ce rose et ce filet blanc qui l'éclaire nous donnent

la bouche ; plus ouverte que cela ; ne craignons pas de la chiffonner. Un trou à droite, un trou à gauche dans les joues. Ces joues ne tremblent pas assez. Il nous faut de la réalité. Plus d'ombre dans les parties rentrantes. Boucher nous regarde. Couvrez-moi des reflets de cette chevelure noire ces belles chairs Pompadour de seize ans. Ce nez ne relève pas autant que l'expression de ce joli visage l'exige. Du noir sous la narine gauche, la droite paraîtra plus transparente et plus rose. Animez-moi votre statue maintenant. Un coup de clair ici, là et là. Ce front est beau, mais mort, allumez-moi un rayon qui le parcoure. Venons aux épaules et au sein...

Je ne sais pas pourquoi je me donnerais tant de mal et vous peindrais un chef-d'œuvre, pour qu'au bout du compte vous estimiez autant mon travail que si je vous disais : Adeline avait des yeux d'azur, des cheveux d'un noir d'ébène, des dents de nacre, un sein d'albâtre et une taille de nymphe.

Notez que les plus habiles en sont là. Je me bornerai donc à vous dire, comme dans ces romans du siècle passé qui vous paraissent si bien faits, si bien écrits : Adeline de Neuvilette inspirait l'amour par sa beauté, le respect par sa modestie, et l'estime par sa brillante éducation.

Choisissez celui de ces trois portraits qui vous conviendra le plus. Cela m'est parfaitement indifférent.

UN MOT SUR SON ÉDUCATION.

Il était touchant de voir les privations que s'imposaient M. et Mme de Neuvilette, pour donner une éducation accomplie à leur chère Adeline, et il faut le dire, ces sacrifices étaient bien plus selon leur tendresse que selon la prudence et la saine raison. Que ferait leur fille de toutes ces sciences, de tous ces arts d'agrément, sans une dot pour les faire pardonner? Mme de Neuvilette avait, d'année en année, vendu toutes ses malines, toutes ses riches parures en point d'Alençon, M. de Neuvilette ses habits de cour, dont quelques-uns portaient pour boutons des diamants de vingt-cinq louis la pièce, afin de payer les maîtres d'histoire, les maîtres de géographie, les maîtres de dessin, les maîtres de danse, et surtout, mais surtout, les professeurs de piano.

CE QUE JE PENSE DU PROFESSEUR DE PIANO.

Il est d'usage qu'on paye, dans un pensionnat, un professeur d'histoire, par mois. . . 50 fr.
Un professeur de géographie. . . . 25
Un professeur de littérature. 40

Le professeur de piano a vingt francs par cachet, ou six cents francs par mois par élève; ainsi, s'il a dix élèves, il gagne six mille francs par

mois. Ses appointements sont donc cent vingt fois plus forts que ceux du professeur d'histoire, deux cent quarante fois plus élevés que ceux du professeur de géographie, et cent cinquante fois seulement plus forts que ceux du professeur de littérature. Ordinairement, le professeur de piano est un gros monsieur qui a de gros favoris noirs, très-épais, dont le commerce ne se borne pas seulement à vendre ses notes, car il vend aussi ses *sonates* et ses *difficultés*. Vendre des *difficultés* me semble prodigieux. De là à vendre des *impossibilités* il n'y a qu'un pas. Ils finiront par vendre du vin. Ils vendent aussi leurs pianos pour la bagatelle de dix mille francs.

Il est vrai qu'un élève d'un de ces célèbres professeurs peut au bout de trois ans déchiffrer ce qui suit et l'exécuter sur le piano.

LIEDER.

ZXQ — TTZ — VRR — BDF — HHFI.

C'est à mourir d'admiration

ADELINE EST RETIRÉE DE PENSION.

Mais on excuse M. de Neuvilette d'avoir tant et si dispendieusement cherché à orner l'esprit de sa fille, si on veut admettre ses raisons pour en avoir agi ainsi. Cette fille était son unique enfant. Il croyait que le nom des Neuvilette l'obligeait à

ne rien négliger pour donner à sa fille, à défaut de fortune, une instruction au niveau de sa naissance. D'ailleurs, elle ne lui faisait pas regretter ses sacrifices sans nombre : depuis qu'on l'avait retirée de pension, Adeline charmait la vieillesse de sa famille par sa bonté, sa conversation, ses travaux. Elle remplissait de distraction leurs soirées d'hiver en faisant des lectures choisies ou en exécutant au piano quelques morceaux qui n'étaient pas des difficultés.

VOYAGE DU PÈRE FROISSART
A LA RECHERCHE DE SON FILS.

Quand M. Froissart et M. de Neuvilette furent d'accord d'unir leurs enfants, M. Froissart alla chercher son fils à son dernier logement. Le portier lui dit :

« M. Aristide Froissart n'y est pas.

— Quoi ! déjà sorti, à sept heures du matin ? Quand rentrera-t-il ?

— Je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez ?

— Oui, monsieur : voilà trois mois que nous l'avons pour locataire, et il n'a pas paru une seule fois. Vous ne feriez pas mal de vous adresser au faubourg du Roule, la dernière maison avant la barrière.

— Mais c'est à deux lieues d'ici ! »

A la maison de la barrière du Roule, le portier

en entendant prononcer le nom d'Aristide Froissart, se mit à dire ou plutôt à crier :

« M. Aristide Froissart, c'est un gueux, un libertin, une mauvaise paye, un mange-tout ! est-ce qu'on sait où ça loge !

— Mais, mes braves gens, leur dit M. Froissart, vous m'épouvantez, je suis son père.

— C'est différent, reprit alors le portier d'un ton radouci et cependant encore défiant, c'est que je vous avais pris pour un créancier. Pour les dégoûter de revenir ou d'aller ailleurs le chercher, M. Froissart nous fait une petite pension de quarante sous par jour ; il nous paye pour que nous leur disions beaucoup de mal de lui. Les créanciers sont si effrayés de nous entendre, qu'ils renoncent tous à le trouver, et que quelques-uns ne pensent plus à s'en faire payer. Vous voyez que nous gagnons bien l'argent que nous donne monsieur votre fils. Si vous aviez la bonté de le lui dire.

— O corruption ! dit le père Froissart. Mais enfin, est-il chez lui en ce moment ? demanda-t-il ensuite au portier.

— Il ne doit pas être levé, il n'est encore que sept heures. Puisque vous êtes son père, son vénérable père, continua le portier, je puis vous dire qu'il vient rarement ici le jour, et qu'il passe ordinairement la nuit au passage des Panoramas, escalier S, chez Mme de Sainte-Sabine. Vous demanderez M. Jupiter. Monsieur votre fils a pris ce nom.

— Je rougis pour mon nom d'homme ! » s'écria

le vieux Froissart en allant à pied au passage des Panoramas. Il monta l'escalier S, tira le manche de cravache qui terminait le cordon de sonnette; une jeune femme ouvrit; elle était enveloppée dans un cachemire jaune fané. Un bout d'épaule rose débordait. Ce bout d'épaule disait l'âge, la profession, les mœurs de Mme de Sainte-Sabine.

« Monsieur Jupiter, s'il vous plaît, demanda en rageant le vieux Froissart.

— Vous venez pour ses bottes?..

— Non, madame.

— Ah! c'est pour le dernier panier de vin?...

— Non, madame.

— Je vous *remets* à présent, vous venez pour le quartier de chevreuil?...

— Je suis son père.

— Ah! vous êtes le père de Jupiter? enchantée, monsieur, de vous voir si matin. Mais si vous désirez parler à monsieur votre fils, vous le trouverez au *Grand-Balcon*, sur les boulevards, à deux pas d'ici.

— Qu'est-ce que le *Grand-Balcon*, madame, s'il vous plaît?

— C'est le fameux estaminet...

— Très-bien. O mœurs! ô mœurs!... J'ai l'honneur de vous saluer. »

M. Froissart entra dans le grand estaminet du *Grand-Balcon*, et il ne vit pas son fils. Cependant Aristide Froissart y était, mais tant d'amis l'entouraient que son père eut quelque peine à le découvrir d'abord. Enfin il traversa des nuages de fumée de pipe, côtoya vingt

tables, et parvint enfin à s'asseoir auprès de son fils.

Son fils Aristide jouait au domino.

« Pourriez-vous sortir un instant?

— Ah! c'est vous, mon père.

— Pourriez-vous sortir un instant?

— Impossible dans ce moment : nous jouons la belle; monsieur me doit cinquante consommations. Mais parlez toujours.

— Ici? y songez-vous?

— Mais sans doute... »

Et reprenant la partie, un instant interrompue: « Trois et blanc.

— J'ai à vous parler de choses très-sérieuses.

— Raison de plus. Cela ne souffre pas de retard.

— Encore une fois, voulez-vous sortir?

— Trois partout... Si vous voulez attendre que la partie soit finie?

— En avez-vous pour longtemps?

— Jusqu'à deux heures... Blanc et quatre.

— Il n'en est que huit.

— Je n'en ai pas : allez!

— Il s'agit de votre mariage, et vous voulez!...

— C'est vous qui voulez; moi, je ne veux rien. Domino! Reste à trente.

— Vous savez que je veux que ce mariage se fasse dans un mois. J'ai mes raisons.

— Très-bien. A vous la pose, monsieur.

— Je ne puis, au milieu de ce bruit...

— Mais puisqu'il s'agit de mon mariage avec

Mlle de Neuvilette, je vous comprends à merveille!

— C'est qu'il faudrait songer à vous présenter chez ses parents.

— Cela se fera. Je passe mon double six.

— Vous devez songer aussi à votre cadeau de noces; il faut que nous allions ensemble choisir, acheter les objets d'usage.

— Nous irons. Domino!

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore?...

— Votre genre de vie...

— Mon père, vous allez me faire perdre.

— Cette maison, à l'extrémité du faubourg du Roule...

— Garçon, un petit verre! Prendriez-vous quelque chose?

— Je vois que vous êtes incorrigible...

— Mon cher père, dit Froissart en prenant la main de son père, vous me parlez souvent de la nature : elle n'a pas créé les petits verres pour les jeter devant les pourceaux.

— La femme que vous allez épouser mérite tant d'égards...

— Voulez-vous lui donner un bon conseil? dit Aristide, engagez-la à ne pas m'épouser. »

Le conseil ne cadrait pas du tout avec les projets du père Froissart, et voilà pourquoi il avait jusqu'ici tant ménagé son fils, mis tant de patience à lui parler à cette table d'estaminet, entre des pipes et beaucoup de petits verres.

« Quel jour vous présenterez-vous chez M. de Neuvilette?

— Dans quinze jours, lui dit Aristide en lançant en l'air les dominos, car il venait de perdre trente consommations du coup.

— Mon père, ajouta Aristide au vieux Froissart, si vous étiez mon ami au lieu d'être mon père, je vous jetterais ce petit verre au visage. Vous m'avez fait perdre... Mais, comme vous êtes mon père, je vais le boire à votre santé en vous priant de le payer. »

CE QUE RENFERMAIT LA CORBEILLE DE NOCES OFFERTE PAR ARISTIDE FROISSART A ADELINE DE NEUVILETTE.

Il est essentiel de dire d'abord que le père Froissart, pendant les quinze jours qui suivirent sa visite à l'estaminet du *Grand-Balcon,* ne put parvenir à rencontrer son fils, malgré ses infatigables perquisitions. Les nouveaux, les anciens logements furent inutilement fouillés ; point d'Aristide. Les quinze jours s'écoulèrent, et il ne parut pas davantage. Désolé de ce contre-temps, le père Froissart n'alla pas moins chez M. de Neuvilette le jour convenu pour la rédaction du contrat ; lui et son fils Aristide étaient attendus.

M. de Neuvilette, qui avait repris la poudre pour cette cérémonie, Mme de Neuvilette, toute parée dans le goût de Marie-Antoinette, et Adeline, vêtue simplement d'une robe de mousseline blanche, offraient la noble et touchante gravité com-

mandée par le caractère de la journée. Ils se levèrent pour recevoir M. Froissart, qui les pria d'excuser son fils s'il n'était pas venu avec lui, mais il ne tarderait pas à paraître; le choix de quelques objets destinés à combler la corbeille motivait son absence.

Que va-t-il arriver de tout ceci? pensait-il en donnant ces excuses en l'air aux Neuvilette. Il ne viendra pas, il est caché dans quelque café où il joue au domino. Je ne parviendrai jamais à mener à fin ce mariage.

La préoccupation de M. de Neuvilette, et elle était sérieuse aussi, était de savoir ce que pensait de son costume de marquis M. Froissart. Il l'avait mis, malgré sa terreur de M. Froissart, et il l'avait mis complet. Le brave homme ne pouvait s'imaginer qu'il ne courait pas le danger d'aller à l'échafaud en s'exposant ainsi aux yeux de l'ancien accusateur public. Ses yeux étaient sur les yeux de Froissart, qui, à son tour, à force d'être examiné par M. de Neuvilette, crut que celui-ci avait découvert en lui quelque partie de vêtement dont lui, Froissart, aurait hérité plutôt par le fait du droit de conquête que par le droit de naissance. Et malheureusement, il n'était que trop vrai en ce moment qu'il avait sur lui un jabot, une cravate de mousseline brodée, et une chemise qui avaient appartenu, avant la Révolution, au pauvre marquis. En sorte qu'il s'établit ce dialogue entre le marquis, tremblant pour ses habits de l'ancien temps, et le Froissart père, vêtu du linge de M. de Neuvilette.

« Vous ne m'en voudrez pas, monsieur Froissart, si, par un retour vers le passé, dans une circonstance tout exceptionnelle, j'ai mis un œil de poudre. Ma femme l'a voulu, ma fille...

— Comment, mais comment, monsieur le marquis, cela vous sied à ravir; cela vous rajeunit de dix ans. Moi sévère pour la poudre! quand j'ai pris aujourd'hui, par inattention, en m'habillant, une cravate dont vous reconnaissez peut-être le point... »

Le chiffre du marquis de Neuvilette, brodé aux cornes de la cravate, s'étalait sur les parements du gilet rouge de Froissart.

« Je ne me souviens guère... C'est d'un joli goût... Vous êtes presque cravaté comme un marquis, monsieur Froissart.

— Il a reconnu sa cravate, pensa le vieux Froissart. Dans un instant il va reconnaître sa chemise! »

De son côté, le marquis de Neuvilette pensait :

« Il a pardonné la poudre, mais cet habit de soie! ce jabot! ce gilet à la sénéchale! cette épée! cette culotte chamois! »

Il reprit :

« C'est une scène de famille; j'y ai appelé le passé avec quelque plaisir, je ne vous le cacherai pas, avec quelque exagération peut-être. Mais après tout, ajouta-t-il, parce que vous portez ce beau diamant au milieu du jabot, comme c'est un peu plus la mode aujourd'hui, et parce que je porte au doigt celui-ci, monté en camée, faut-il

véritablement nous regarder d'un mauvais œil?

— Est-ce qu'il aurait reconnu son diamant, se dit avec effroi le vieux Froissart en entendant cette dernière comparaison du marquis de Neuvilette, pauvre marquis qui n'avait pas un diamant au doigt, lui! mais un morceau de cristal.

— Nous en vouloir pour si peu! répliqua Froissart en abattant son jabot sur le diamant, et en fermant, ce qu'il regrettait de n'avoir pas fait plus tôt, son volumineux gilet rouge. Nous en vouloir! mais ces temps sont passés.

— N'est-ce pas qu'ils sont passés? répliqua M. de Neuvilette avec plus de joie encore que de certitude.

— Deux pauvres vieillards doivent aimer à le supposer.

— Oh! oui, monsieur Froissart.

— Ce gilet rouge! murmurait sourdement encore cependant M. de Neuvilette, il y tient trop.

— Cet habit de soie... cette poudre... réfléchissait de son côté M. Froissart, comme il y tient encore!

— Je vois toujours en lui la Révolution!

— C'est toujours un ci-devant. »

Pendant que ces deux hommes, ou plutôt ces deux principes, échangeaient ainsi sous un masque riant leur inextinguible appréhension, Mlle de Neuvilette pensait à deux choses à la fois, malgré Leibnitz, qui prétend qu'on ne pense jamais qu'à une seule chose.

AIMAIT-ELLE, N'AIMAIT-ELLE PAS ARISTIDE FROISSART?

Elle ne l'avait jamais vu, et personne, pour beaucoup de raisons, ne lui avait jamais dépeint son caractère. Dans cette position une jeune fille ressemble à la Loi. Cette Loi dit :

« Le doute doit toujours s'interpréter en faveur du prévenu. »

LES DEUX CHOSES AUXQUELLES PENSAIT ADELINE DE NEUVILETTE.

Côté droit du cerveau.

Est-il bien?
L'aimerai-je?
M'aimera-t-il?
Si j'allais ne pas lui plaire!

Côté gauche du cerveau.

Qu'y aura-t-il dans la corbeille?
S'il y avait un collier de perles?
Combien y met-on de paires de gants?
Quel sera le plus bel objet de la corbeille?

CEPENDANT ADELINE DE NEUVILETTE AVAIT DÉJA EU PLUSIEURS AMANTS.

L'un lui avait baisé la main en partant pour Constantinople.

L'autre avait obtenu d'elle un ruban couleur de feu le jour qu'il l'avait rencontrée.

Un troisième lui avait doucement arraché un tendre aveu, un soir qu'ils se promenaient ensemble sur le lac Léman.

Celui-ci avait fait retentir son nom dans les bois de citronniers de l'île de France.

Celui-là l'avait aimée dans les solitudes du nouveau monde, au bord du Meschacébé.

Il ne reste plus qu'à dire les noms de ces divers amants d'Adeline de Neuvilette.

L'un était Renaud, l'autre Tancrède ; celui-ci Saint-Preux, celui-là Paul, et le dernier était Chactas.

Adeline avait donc pris dans les plus beaux livres, les plus braves, les plus poétiques, les plus tendres des hommes pour en faire ses amants.

Comment rêvait-elle, de quelles perfections ne dotait-elle pas l'amant réel qu'elle devait rencontrer un jour et qu'elle destinait, dans sa chaste pensée, à devenir son mari ?

On sonna. Chacun éprouva une impression particulière. Un domestique entra, et déposa sur une table un coffret en bois de santal tout cerclé d'argent.

« De la part de M. Aristide Froissart, » dit le domestique en se retirant.

La corbeille n'était déjà pas une corbeille, mais un coffret ; premier affront fait à l'usage

Il est vrai que, lorsque M. Froissart l'ouvrit, il s'en échappa un air délicieusement joué. C'était d'un timbre charmant ; un orgue de fée.

M. Froissart, disons-nous, ouvre le coffret, et que voit-il d'abord ; deux billes de billard. Il pâlit :

« Le jeu de domino n'est pas loin, pensa-t-il. Allons !

— Laissez; laissez, s'écria Adeline : donnez-moi cela. »

Elle tourna les boules sur elles-mêmes, comme on le ferait d'une boîte, et elles s'ouvrirent : dans l'une était un voile d'une magnificence, d'une richesse de dessin à faire mourir d'envie Chantilly. Mme de Neuvilette, elle qui avait vu de près le voile de la princesse de Lamballe le jour de son mariage avec M. de Penthièvre, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Divin Sauveur ! c'est encore plus beau ! »

Dans l'extrême bande du voile était écrit, en petites lettres à jour :

Dessiné par moi, Aristide Froissart, à l'intention de mademoiselle Adeline de Neuvilette

Le cœur d'Adeline s'épanouit.

Dans l'autre bille était une paire de bracelets digne du voile.

La chaîne qui formait le corps du bracelet était une suite de petites têtes ciselées avec un admi-

rable goût, et chacune d'elles offrait le portrait d'une femme célèbre de l'antiquité.

Sur le fermoir, la pointe du burin avait gravé dans l'or :

Ciselé par moi, Aristide Froissart, et pour être offert à mademoiselle Adeline de Neuvilette.

« Il est plein d'attentions charmantes, dit Adeline en se jetant dans les bras de sa mère, qui dit à son mari, malgré la présence de M. Froissart : « Monsieur le marquis, pour être du peuple, le « Froissart a des manières de chevalier. »

Le centre du coffret de santal contenait ces riches banalités dont il est à peine utile de dresser l'inventaire : parure en diamants, châles de cachemire, mouchoirs de batiste, robe de tulle, etc., etc.

Au fond du coffret reposait, enveloppé dans du papier de soie, un livre, qui passa aussitôt des mains de M. le marquis de Neuvilette dans celles de sa fille Adeline.

Adeline l'ouvrit et lut. Elle lut ceci :

« Les trente-six manières de faire le punch, par Aristide Froissart, qui a écrit, imprimé et relié cet ouvrage, tiré à deux exemplaires dont l'un a été donné à mademoiselle Adeline de Neuvilette, et dont l'autre a été déposé dans la bibliothèque de l'estaminet hollandais. »

Les autres cadeaux avaient trop plu à Adeline et à sa famille, pour que ce petit volume, incar-

tade d'un esprit bizarre, n'amusât pas au lieu de surprendre désagréablement.

C'était, du reste, un bijou typographique.

Enfin la corbeille, puisqu'il faut conserver ce nom, enchanta, ravit, exalta tout le monde.

Le père Froissart aurait volontiers fait dans le bon temps un appel au peuple pour qu'il décernât à son fils Aristide les honneurs du triomphe. Il se borna à dire :

« S'il avait un peu plus de respect pour l'opinion publique ! »

Un seul nuage jeta son ombre sur le plaisir éprouvé par chaque personne, et pourtant aucune des quatre n'osa se permettre une remarque. Ces précieuses choses enfermées dans le coffret de santal, et les bijoux, et les cachemires et le voile, ce voile merveilleux, tout puait horriblement le tabac.

On sonna de nouveau.

C'était Aristide Froissart.

Après les politesses d'usage, Mme de Neuvilette pria qu'on la laissât quelques instants seule avec son gendre. On se retira. Froissart se trouva livré sans défense à sa future belle-mère.

SANG-FROID D'ARISTIDE PENDANT CETTE CONFIDENCE ET DE QUELLE MANIÈRE IL Y MIT FIN.

« Vous savez, monsieur Froissart, dit Mme de Neuvilette, prenant la parole, l'illustre origine de

notre race, et la figure qu'elle faisait sous l'ancienne monarchie. Nous sommes gens de qualité. Je ne dis pas cela pour vous mortifier, mais pour vous inviter, en vous introduisant dans notre famille, à avoir pour notre fille les égards les plus grands et les plus légitimes. C'est un trésor que nous vous donnons. A la faveur de son nom, quoiqu'elle portera désormais le vôtre, vous pourrez pénétrer dans un monde réservé à la naissance, dans un monde où votre fortune, quelque grande qu'elle soit, ne vous aurait jamais permis d'entrer. Vous y serez, grâce à ma fille, favorablement accueilli. Si le sort ne nous eût pas été contraire, nous aurions eu le droit de marier notre Adeline à un gentilhomme, mais les malheurs du temps nous commandent d'être modestes et de sacrifier notre gloire à son bonheur. Vous la rendrez heureuse, car elle a tous les droits à l'être : son instruction est aussi étendue que si nous l'eussions destinée à épouser un prince. Ces belles qualités augmenteront encore le respect que vous aurez pour elle. Vous n'oublierez jamais l'infériorité naturelle, sinon humiliante, de votre position à l'égard de la sienne, quoique vous trouverez toujours dans son affection de quoi oublier la distance tracée entre elle et vous. Ne l'obligez point, ce serait l'avilir, à descendre à des soins domestiques indignes d'elle. La tâche des serviteurs ne doit point déshonorer les mains nobles et délicates d'une fille de haute naissance. Aimez-la avec vénération. Par là il arrivera que vous n'aurez point fait regretter à ses parents de vous l'avoir donnée. »

Mme de Neuvilette se tut. Froissart lui répondit :

« Pourriez-vous me dire, madame la marquise, si mademoiselle votre fille sait raccommoder les chaussettes ? »

Mme de Neuvilette se leva avec fierté et sortit.

RÉFLEXIONS DE FROISSART, ÉTANT SEUL.

« Je m'aperçois d'une chose, se dit-il, c'est que lorsqu'on se marie, ce n'est pas sa femme qu'on épouse, c'est sa belle-mère. D'où je conclus que si j'épouse Adeline, je serai le mari de sa mère ; très-bien ! mais qu'il arrive que ma femme me vexe, et je m'en prendrai à ma belle-mère ; et si ma femme me rend malheureux, je mettrai à la porte ma belle-mère. C'est cela ! et si j'ai un enfant... je le ferai nourrir par ma belle-mère. »

AUTRE RÉFLEXION DE FROISSART.

« Je ne me marierai pas. »

Il prit ensuite son chapeau et se leva pour sortir ; mais la porte était fermée. Mme de Neuvilette, en s'en allant, avait par mégarde donné un tour de clef. Pendant le premier quart d'heure, Froissart espéra qu'on viendrait le délivrer ; mais une heure se passa et personne ne parut. Au bout de la seconde heure, l'impatience s'empara de lui et il frappa de toutes ses forces aux portes de l'ap-

partement. On ne pouvait pas l'entendre à la distance où il était des autres pièces. Cependant il se faisait tard; minuit ne tarderait pas à sonner; Froissart ouvrit une croisée : elle donnait sur un jardin. De cette croisée à la treille du jardin se plaçaient deux étages. Comment les franchir? Il aurait renoncé, quoique agile, à cette descente périlleuse, si, à force de chercher autour de lui, il n'eût aperçu, dans l'ombre du mur, un tuyau de conduite, dont il eut aussitôt l'idée de se faire une échelle. Du bas de la croisée, il passa, en s'accrochant à la jalousie, à ce tuyau qu'il embrassa et, avec une prudence, du reste assez facile, il se glissa jusqu'à la treille du jardin. Une fois sur ce radeau libérateur, il gagne un mur de séparation, et, à cheval sur ce mur, il rampe de clôture en clôture jusqu'à la rue. Il saute et tombe sur une patrouille grise.

« Nous vous guettions, lui dit le chef. Le coup a réussi. A la Conciergerie! »

JUSTIFICATION DE FROISSART.

« N'êtes-vous qu'un voleur? lui demanda le chef de la patrouille grise.

— Trouvez-vous que ce n'est pas assez? lui répondit Froissart.

— Vous pourriez être un assassin. Voyons, avez-vous du sang sur vos habits? Vous en avez!

— C'est de mon sang; je me suis blessé à la

main en me glissant le long de ces murs de jardins.

— Qui avez-vous tué?

— J'ai tué l'ennui d'être enfermé pendant deux heures dans un appartement.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui?

— Pour éviter de devenir le mari de Mlle de Neuvilette, une des plus jolies demoiselles de Paris, mais qui a une mère.

— C'est un voleur qui contrefait le fou, s'écria le chef de la patrouille grise; conduisons-le à la préfecture de police.»

Comme il n'était que minuit, et qu'à cette heure Paris, pendant l'été, n'est pas encore dans son lit, beaucoup de personnes, qui sortaient du spectacle, s'étaient attroupées autour de la patrouille et se disaient en désignant Froissart :

« Comme il a l'air forçat libéré! »

Un autre ajoutait :

« C'est l'assassin des époux Mercier. »

Un troisième affirmait que Froissart lui avait volé sa montre l'hiver dernier.

Un quatrième se mit à dire :

« Ne voyez-vous pas que monsieur est en bas de soie, en escarpins, en jabots, en habit noir? Depuis quand va-t-on voler et assassiner les gens en habit de cérémonie? Monsieur me paraît plutôt revenir d'un rendez-vous d'amour que d'avoir fui le lieu d'un crime. Tenez, au bout de ces murs, il y a une fenêtre ouverte, une lampe; une jolie personne occupe cet étage. Je le sais, je suis du quartier. Allez à cette maison et informez-vous

de ceux qui l'habitent, si monsieur n'y est pas connu. »

Ce raisonnement ne déplut pas à la foule. Elle le fit adopter par le chef de la patrouille grise qui proposa aussitôt à Froissart de le confronter avec les gens de la maison d'où il s'était échappé, afin de lui éviter, si c'était possible, la pénible corvée d'aller à la Conciergerie.

OU EN ÉTAIENT LES CHOSES CHEZ M. DE NEUVILETTE PENDANT CE TEMPS-LA.

Après avoir donné deux heures à son indignation, les deux fatales heures d'arrêt forcé qui avaient déterminé Froissart à prendre la fuite, Mme de Neuvilette descendit au salon et dit :

« Je ne veux pas de M. Aristide Froissart pour gendre. Mais d'où vient, reprit-elle, qu'il n'est pas ici? Voilà deux heures que je l'ai quitté...

— Deux heures! s'écria-t-on. Où peut-il être? Nous ne l'avons pas vu. »

Comme on se disposait à aller voir s'il était encore dans l'appartement où Mme de Neuvilette l'avait laissé, on sonna. C'était la patrouille grise qui ramenait Froissart, au milieu d'une foule accrue de distance en distance.

COURT DIALOGUE
ENTRE LE CHEF DE LA PATROUILLE GRISE
ET Mme LA MARQUISE DE NEUVILETTE.

« Connaissez-vous ce particulier ?

— Oui, monsieur.

— Vous manque-t-il quelque chose?

— Pourquoi cette question?

— Nous avons lieu de croire que monsieur vous a volé.

— Volé !

— Nous l'avons ramassé au moment où il franchissait un mur de jardin qui se prolonge jusque sous une fenêtre de votre appartement.

— Je ne m'explique pas bien, répondit Mme de Neuvilette, pourquoi monsieur a pris cette voie pour sortir, quand il avait la facilité de s'en aller comme tout le monde par la porte de la maison ; mais il est vrai, toutefois, que monsieur était ce soir dans le salon que vous me désignez. »

Un murmure ironique se fit dans la foule.

« Madame a une fille, reprit le chef de la patrouille grise.

— Oui, monsieur.

— Jeune?

— Mais, monsieur...

— Fort jolie?...

— Mais, monsieur !...

— Passionnée?...

— Mais, monsieur !...

— Suffit. Lâchez cet homme, commanda le chef à ses soldats. Ce n'est pas un voleur.

Et ce furent alors des rires confus, des propos malins, des suppositions scandaleuses parmi les mille personnes témoins de cette scène, et dont beaucoup habitaient le quartier.

La porte de la maison s'était refermée sur Mme de Neuvilette et sur Froissart, qui comprit dans quelle fausse et funeste position il venait de mettre, par son imprudence, Mlle Adeline de Neuvilette. En entrant dans le salon, d'où elle avait tout entendu, Froissart alla vers elle, et lui dit :

« Ma foi! mademoiselle, ce que vous avez maintenant de mieux à faire, c'est de m'épouser. Dieu et la patrouille grise le veulent. »

Cette fois, Mme de Neuvilette se garda bien de refuser son consentement.

Huit jours après, les mariés, les parents des mariés et les amis des parents des mariés allaient en grande pompe à la mairie, où l'on fond la chaîne nuptiale, et à l'église, où on la rive.

UNE CROISÉE
DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

L'hôtel Froissart avait deux corps de logis, ou, si l'on veut, deux pavillons demi-circulaires sur la rue, coupés par la porte cochère. Dans l'un habitait le concierge, dans l'autre un jeune homme parfaitement inconnu à son concierge, ce qui est

beaucoup dire. Celui-ci ne savait que le nom de son paisible locataire, M. de Villa-Réal. Ni visiteur indiscret, ni suscription de lettre trop significative, n'avait jusqu'ici répondu à l'inquiète et toutefois respectueuse curiosité de M. Turbot. Depuis dix-huit mois ce nom, qui pouvait être espagnol ou portugais, italien et même français, était la seule indication dont le vénérable M. Turbot avait dû se contenter.

Au moment où les voitures qui menaient les nouveaux mariés, leurs témoins et leurs amis, à la mairie et à l'église, franchissaient la cour de l'hôtel, M. Turbot, le concierge, s'était placé pour mieux voir sur le seuil de la porte de son pavillon, et le jeune locataire du pavillon opposé avait mis la tête à la croisée du sien.

Adeline de Neuvilette et sa mère étaient dans un landau découvert, si haut de forme que la gracieuse tête de la jolie mariée passa presque à la portée de la main du locataire du pavillon. Dans ce moment, leurs yeux se rencontrèrent. M. de Villa-Réal poussa un tel cri d'admiration, en voyant Adeline si belle, que celle-ci rougit comme une groseille, elle plus blanche que son voile une minute auparavant. Si en ce moment son bouquet de fraîches fleurs d'oranger eût touché ses joues, il se serait changé en fleurs de grenadier.

UN SOUVENIR DE LECTURE.

Je ne sais où j'ai lu, mais je sais que le livre m'a plu infiniment, que Charlotte Corday, allant

de la prison à l'échafaud, aperçut dans la foule hurlante l'homme qu'elle aurait voulu aimer, et que celui-ci découvrit dans Charlotte Corday la femme idéale qu'il cherchait depuis longtemps.

Un coup d'œil les foudroya de cette double révélation; si bien que Charlotte Corday, du haut de la charrette, tendit en souriant la main au jeune homme, et que celui-ci s'en saisit aussitôt, en criant : *Vive le Roi!*

Jeté dans le même tombereau pour avoir proféré ce cri, il eut le bonheur d'être mis à mort quelques minutes après, sur l'échafaud où Charlotte Corday perdit la vie.

GRAND SERVICE RENDU PAR UN CONCIERGE.

A peine la file de voitures eut tourné le coin de la rue, que le jeune locataire du pavillon, surpris dans son existence calme, descendit dans la cour de l'hôtel, et s'adressant au concierge :

« Quelle est la personne?... dites! Quelle est la personne?...

— Ah! monsieur, comment pouvez-vous faire cette question? La personne, mais c'est notre propriétaire.

— Non, l'autre... l'autre...

— L'autre? c'est le père de notre propriétaire.

— Vous ne me comprenez pas...

— Si fait!... Mais c'est le beau-père de notre propriétaire.

— Je vous parle d'une femme...

— Eh bien ! c'est la mère de la femme de notre propriétaire.

— Je vous demande, mon ami, dit M. de Villa-Réal, quelle est la jeune femme qui occupait avec une dame âgée la voiture découverte ?

— Mais c'est votre propriétaire elle-même, maintenant Mlle Adeline de Neuvilette, dans une heure Mme Aristide Froissart.

— Elle se marie !

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Est-ce que madame votre mère ne s'est pas mariée ?

— Je vous remercie, dit M. de Villa-Réal en rentrant dans son pavillon. »

En voilà encore au moins pour trois mois, pensa le concierge, quand le petit locataire, c'est le nom qu'il donnait à M. de Villa-Réal, fut remonté chez lui. C'est qu'en effet celui-ci n'était guère entré que deux fois en conversation avec son concierge depuis qu'il occupait le pavillon.

Il travaillait sans cesse, la nuit presque autant que le jour, se faisant apporter son dîner du restaurant voisin et son déjeuner par un petit domestique de couleur, auquel il ne parlait jamais que dans une langue qui faisait le désespoir de M. Turbot.

ARISTIDE FROISSART A LA MAIRIE.

Une chose me plaît au milieu de tant d'autres qui me déplaisent, c'est la parfaite égalité établie par la loi à l'égard de ceux qui viennent contracter

le mariage civil à la mairie. Ducs et roturiers, riches et pauvres, agents de change et chiffonniers, s'asseyent tous, en attendant M. le maire, sur des bancs de bois et appuient leur dos contre un mur tout nu. Quelques autres circonstances de la vie ne viennent pas moins merveilleusement à propos moraliser l'humanité. Naît-on? la même eau nous baptise; se marie-t-on? le même banc grossier nous reçoit; meurt-on? la même terre nous recouvre. Allons! Un peu d'égalité, cela ne fait pas de mal de temps en temps. Puisque vous ne voulez pas de celle qui élève, vous goûterez du moins de celle qui abaisse.

Rien n'embellit les choses comme le bonheur : d'ordinaire personne ne remarque la nudité de cette salle. Nul ne remarqua ce jour-là que M. le maire avait le nez rouge et fendu comme un chien de chasse. Au contraire, M. de Neuvilette disait :

« Quel air vénérable a cet homme! »

Mme de Neuvilette ajoutait :

« C'est bien sûr quelque vieux gentilhomme! »

Et quand M. le maire appela les époux Froissart, Adeline l'eût volontiers embrassé comme si c'eût été son propre père. Seul, Aristide Froissart n'éprouva pas au même degré cette émotion universelle.

ON EN DIT LA RAISON.

« Je connais cet homme, murmura Aristide! Diable! si je le connais, je ne le connais que trop. C'est bien lui! Je ne connais que cela.

Comment l'éviter ? Il essaya de se présenter de profil à ce grave magistrat, assis en ce moment dans son fauteuil et presque sur un trône. Le geste et l'attitude ne pouvaient se continuer longtemps, obligé, comme il l'était, de donner le bras à sa femme. Affectant un subit mal de dents, il voulut porter son mouchoir à sa bouche et de manière à cacher la moitié de son visage ; il avait laissé son mouchoir dans son chapeau.

Froissart, désespéré, baissa la tête et s'avança jusqu'aux pieds du maire qui, prenant sa physionomie officielle, dit aux époux d'une voix paternelle :

« Mes enfants, l'union heureuse et sainte que vous allez contracter... » Il avait relevé la tête et reconnu Froissart. Il s'arrêta.

« Il m'a tuilé, dit Froissart. »

« ... L'union heureuse et sainte que vous allez contracter... » Le maire s'arrêta une seconde fois.

Cette seconde pause fut si longue que les autres mariés qui attendaient leur tour pour contracter l'union heureuse et sainte commencèrent à murmurer.

« ... L'union heureuse et sainte que vous allez contracter...

— Sacrebleu ! s'écria à la fin Aristide Froissart, de manière cependant à n'être entendu que du maire, parce que vous m'avez fourni autrefois pour quinze cents francs de bottes que je ne vous ai pas payés, ce n'est pas une raison pour que vous ne me mariiez pas. »

Le maire était un ancien bottier.

Celui-ci poussa un soupir et reprit avec la rapidité d'un écolier empressé de soulager sa mémoire, longtemps en défaut :

« L'union heureuse et sainte que vous allez contracter est des plus graves. Vous, monsieur, vous devez assistance à votre femme ; vous, madame, vous suivrez partout votre mari. Au nom de la loi, je vous unis. »

Adeline, qui ne s'était aperçue de rien, salua en tremblant ; Froissart dit au maire :

« Demain, faites présenter votre mémoire à mon hôtel. La dernière paire ne valait pas le diable : elle prenait l'eau de toutes parts. »

ARISTIDE A L'ÉGLISE.

Le hasard voulut que le jour où les nouveaux mariés pénétraient dans l'église, un convoi funèbre y entrait aussi, précédé à son tour d'un groupe qui allait faire baptiser un nouveau-né.

On connaît la cérémonie du mariage religieux. C'est pur comme l'antique. Le voile blanc, l'encens qui petille, le bouquet, les chants dans l'ombre, l'anneau d'or, tout a été conservé. Combien ce spectacle si calme et si gracieux en lui-même n'était il pas encore relevé par la beauté virginale d'Adeline, enfant encore par la pureté du corps et de la pensée, femme par les graves paroles prononcées par elle à la mairie ! La noble et décente fille remplissait l'église d'éclat, bien mieux encore que ne le faisaient les bougies, semblable à ces

saintes qui sont tout rayons. Si elle détournait un instant la tête, c'était pour regarder sa mère et son vénérable père, le marquis de Neuvilette, à genoux sur la pierre, mêlant, dans une oraison fervente, le souvenir de son roi à celui de Dieu.

Quant au vieux Froissart, il disait la seule prière qu'il eût apprise pendant la Terreur :

« O nature, descends, entourée de fleurs et de gazon, et répands ta fécondité sur ces deux créatures. »

Puis il murmurait des vers de l'épître à Uranie, des lambeaux du catéchisme de Delisle-de-Salles, le tout coupé de signes de croix, — une prière de transition.

Le prêtre, en offrant l'anneau aux jeunes mariés, dit à Adeline :

« Mademoiselle de Neuvilette, consentez-vous à prendre pour époux devant Dieu M. Aristide Froissart ? »

On attendait la réponse d'Adeline, le *Oui* éternel, lorsqu'une voix qui sortait du baptistère, une voix d'enfant, et précisément, nous l'avons dit, on en baptisait un en ce moment, cette voix cria en pleurant, en vagissant :

« Maman ! ne te marie pas ! maman, je ne veux pas que tu te maries. Oh ! maman ! maman ! maman ! »

Le prêtre, quoique peu superstitieux, recula de terreur ; la foule se regarda, car tout le monde avait entendu. Que signifiait ?...

Adeline épouvantée courut se jeter dans les bras de sa mère.

Ce mouvement d'étonnement passé, on se dirigea vers le baptistère, et l'on vit que l'enfant baptisé dormait d'un sommeil profond. Quand on demanda à la nourrice s'il n'avait pas dit...

« Que voulez-vous, répondit-elle, qu'il ait dit? il est né il y a quatre jours aujourd'hui. »

C'était une hallucination un peu forte, il est vrai, mais après tout, il était insensé de s'y arrêter davantage. Après une demi-heure de confusion et de trouble, la cérémonie fut reprise, et cette fois Adeline put prononcer le *Oui* au milieu du silence universel du monument.

Vint le tour d'Aristide Froissart.

Le prêtre lui demanda :

« Aristide Froissart, consentez-vous à prendre pour épouse devant Dieu M[lle] Adeline de Neuvilette? »

Le *Oui* fut dit, mais il arriva du fond de la nef où était déposé le mort sur lequel se disaient les prières. « *Oui,* » répéta cette voix sépulcrale, et elle ajouta : « Priez pour moi et pour elle. »

Ce fut une épouvante plus grande encore : sans le prêtre qui fit bonne contenance, tout le monde se serait précipité hors de l'église. Adeline serait morte d'effroi si Froissart ne lui eût dit tout bas :

« C'est moi qui m'amuse; je suis ventriloque. »

Grâce à l'attitude courageuse que garda Adeline après avoir reçu cette étrange confidence, la cérémonie alla jusqu'au bout, et enfin le mariage civil et le mariage religieux furent célébrés.

UNE CONTRADICTION DE NOS MOEURS, QUI SONT LÉGÈRES, MAIS QUI CORRIGENT SOUVENT CETTE LÉGÈRETÉ PAR BEAUCOUP D'INFAMIE, AINSI QU'IL CONSTE DE L'EXEMPLE SUIVANT.

Quand une jeune fille, le jour de son mariage, se rend à l'église, il n'est pas de compliment hypocritement pudique dont on ne flatte ses oreilles. On la compare :

A la fleur des champs.

A un nuage du matin.

A une sainte de la légende.

A l'écume de la mer.

A un fil de la Vierge.

A un ange du ciel

Toutes ces comparaisons sont sans doute surannées, mais enfin elles ont le mérite de ne pas souiller la pensée de celle qui les inspire. A peine estelle de retour de la pieuse cérémonie, que ceux même qui l'ont parfumée d'allégories chastes, comme s'ils se repentaient d'avoir été convenables une fois dans leur vie, lui disent tout bas avec des finesses de satyres et des œillades de faunes :

« Cette fleur ne sera plus si fraîche demain. »

« Ces beaux yeux ne seront pas si brillants dans quelques heures. »

« Nous savons quelqu'un qui ne dormira pas beaucoup cette nuit. »

« A quelle heure faudra-t-il porter la rôtie a madame? »

Mettre une fille au monde, l'élever avec une sainte réserve, la garantir contre toute expression, toute image, toute pensée impure, pour la voir, le jour de son mariage, le jour suprême de la décence, livrée à des boucs, qui, en tout semblables aux boucs, puent à la fois le musc et la lubricité!

Quand pourrai-je manger un bourgeois?

UN TÉMOIN INVISIBLE.

Tandis que les convives prenaient place à la clarté d'un grand nombre de bougies autour d'une table chargée d'argenterie et de cristaux, et ouvraient leur estomac à la vapeur des plats qu'on déposait devant eux, le jeune duc Octave de Villa-Réal, accoudé sur sa croisée qui donnait sur la cour, plongeait son regard entre l'ouverture des rideaux du salon où se faisait la noce, et l'arrêtait sur le visage pâle, radieux, étonné, d'Adeline, reine de ce banquet. Aimer une femme, l'aimer de son premier amour, le jour où elle se marie, c'est entrer dans la vie du cœur par une tempête. Il éprouvait une jalousie, une douleur, un désespoir semblables à la jalousie et à la douleur qu'il aurait ressenties s'il eût réellement connu Adeline depuis l'enfance, s'il l'eût réellement perdue en ne pouvant empêcher qu'elle passât dans les bras d'un autre. Sous la voûte ob-

scure de la croisée il gémissait de son mal comme d'une trahison. Si Adeline souriait parfois aux paroles qui se disaient autour d'elle, Octave s'irritait et éclatait en mouvements intérieurs de jalousie. Il lui semblait que tous ces regards, que tous ce bruit vorace qui se faisait dans l'atmosphère où elle respirait, souillaient l'adorable pureté de toute sa personne. Pourquoi ne l'avoir pas vue plus tôt? se disait-il ensuite, j'en aurais été peut-être aimé? être aimé d'elle c'eût été le bonheur pour toute la vie. Mais dans quelques heures elle sera Mme Froissart, la femme de mon propriétaire. Elle ne saura que j'existe que parce que je lui payerai exactement mon loyer de six cents francs. Quelle platitude après quel rêve!

RÉFLEXIONS EXCESSIVEMENT COURTES AU SUJET DES RÉFLEXIONS QU'OCTAVE DE VILLA-RÉAL FAISAIT A SA CROISÉE, TAILLÉE EN ŒIL DE BOEUF.

Elle aurait fait son bonheur, disait-il, mais il n'ajoutait pas : J'aurais fait le sien.

Tous les hommes raisonnent à peu près ainsi. Qu'était après tout M. Octave de Villa-Réal? D'où venait-il? Il était comte, marquis peut-être? Belle réponse!

Le chef des claqueurs d'un des théâtres des boulevards est bien marquis. Quoiqu'il fût marquis ou comte, qu'était donc M. de Villa-Réal?

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE; LE LOGEMENT NE LE FAIT PAS DAVANTAGE.

Du bas de l'escalier par où l'on parvenait au pavillon de M. de Villa-Réal jusqu'à la plus haute marche s'étendait un tapis richement bariolé de fleurs, et d'un marcher doux et tiède l'hiver. Au-dessus de la porte de l'antichambre, une petite statue de marbre blanc se penchait et indiquait du doigt l'entrée aux visiteurs. A cause de la forme même du pavillon, les deux pièces qui venaient ensuite, c'est-à-dire la salle à manger et le salon, étaient toutes deux circulaires sous un plafond enchâssé dans une corniche d'un goût tout à fait Louis XV. C'était un enlacement d'enfants en bois doré, une chaîne de jeunes baigneurs dont les bras dodus, les jambes en mouvement, se croisaient avec une amusante variété d'attitudes; tableau nautique que complétait un dauphin sculpté au plafond et par la bouche duquel descendait un lustre composé de quatre écailles transparentes de tortues de mer. Les murs étaient cachés derrière d'anciennes tapisseries des Gobelins, pâles mais expressives, représentant les principaux traits de la vie d'Henri IV, à grands renforts de devises naïves, brodées.

Si les meubles de ce salon, lequel servait aussi de cabinet à M. de Villa-Réal, n'étaient pas nombreux, ils étaient du moins d'un choix ingénieux. Chaque siége avait sa forme et était fait d'un bois

particulier. Près de la chaise de jonc se rangeait le fauteuil d'ébène taillé par Boule, et venaient à la suite l'antique bergère à sujet pastoral, le pliant de soie du Directoire et le fauteuil napoléonien à la tête de sphinx, hélas! tout ce qui est resté de la campagne d'Égypte. Près de la croisée doublement voilée par un rideau de dentelles et par un rideau jaune souci fleurissaient deux jardinières, toujours garnies des plus belles fleurs des serres de Noisette.

Tout enfin, dans cet appartement, frais en été, chaud en hiver, tout, portes, tapisseries, manteaux de cheminées, portières, sonnettes, pendules en vieux saxe, disait le goût, l'élégance et la distinction du jeune locataire, et aurait fait rêver une tendre association d'existence à plus d'une de ces belles et faciles paresseuses de la rue du Helder; mais qui ne sait aujourd'hui combien on s'expose à l'erreur en cherchant à classer la naissance ou la richesse du locataire par la physionomie du local? Si l'on en doutait...

VOICI QUELQUES-UNS DES INDIVIDUS QU'ON AURAIT PU SUPPOSER DIGNES D'OCCUPER CET APPARTEMENT DE FÉE.

Un prince en voyage.
Un dentiste anglais.
Une modiste.
Un danseur de l'Opéra

Un vaudevilliste garçon.
Un espion russe.
Un entraîneur de chevaux.

PASSONS AU REPAS DE NOCES.

Il était bon, car c'était Aristide Froissart qui l'avait dicté à son maître d'hôtel. Dire tous les mets dont il se composait, ce serait tomber dans ce choléra descriptif qui a commencé par les montagnes de l'Ecosse et a fini, s'il est fini, par des clous de fauteuil. Prenons le dîner à sa fin : c'est assister au plus chaud engagement de la bataille.

Deux cents personnes parlaient à la fois. C'était une mitraille de verbes sans sujets, une grêle d'adverbes sans verbes, un gâchis de propos sans queue ni tête.

Ici une conversation politique, là un dialogue sur la littérature du feuilleton, cette belle et noble littérature inconnue aux XVIIe et XVIIIe siècles. Et Lacervoise, le sculpteur, qui disait à un marchand de vin de Bercy :

« Voici, monsieur, ce qu'est l'art.

— Oui, monsieur, répondait le négociant à moitié gris.

— L'art, c'est la forme ; la forme, c'est l'art.

— Oui, monsieur.

— La forme, c'est vous, c'est cette bouteille, c'est la nature poussée au relief, c'est vous. »

Il prenait le nez du négociant.

« L'art, c'est Giotto, c'est Coxcie, c'est Masaccio. Je ne connais que cela. Êtes-vous ronde-bosse ?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux; poursuivons : vous êtes ronde-bosse?

— Oui, monsieur.

— Vous allez encore mieux me comprendre. L'art, c'est le style; et le style, voici tout uniment ce que c'est... »

Ici Lacervoise ferma l'œil gauche, ouvrit tout rond l'œil droit, tira la langue dont il toucha le bout avec l'extrémité d'un de ses doigts, la rentra et la fit claquer contre son palais, et s'écriant :

« Voilà le style, le grand style!

— Oui, monsieur.

— Je me félicite de vous avoir fait partager mes opinions.

— Ah çà! reprit enfin le bourgeois, vous faites sans doute des monuments funèbres?

— Moi! jamais; bon pour les maçons, s'il vous plaît.

— Vous faites donc des statues, des Hercule en bronze, des Samson en marbre?

— Moi, toucher au marbre! A quoi bon? Je suis l'homme du jet. Une poignée de plâtre, de la salive, et voilà un chef-d'œuvre.

— Vous fabriquez alors de ces petits bons dieux qu'on vend sur les boulevards?

— Vous voulez rire?

— Que faites-vous donc dans votre atelier?

— Atelier! Est-ce que je connais l'atelier? Mon

atelier c'est ma tête, ce sont mes mains, c'est ma pensée.

— Mais quand vous avez des commandes...

— Je n'en ai jamais... »

Ici le bourgeois regarda Lacervoise pour s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un fou.

Il frémit de lui voir un couteau à la main.

Plus loin, c'était Mme de Neuvilette qui, ayant pris à part le vieux Froissart, lui disait avec une doucereuse impertinence:

« Ainsi donc, monsieur Froissart, nous voilà pour tout de bon devenus bons parents?

— Ce m'est un grand honneur, madame, d'en convenir.

— Pourtant nous n'avons pas toujours été cousins, il me semble.

— Il faut le plus possible ne conserver le souvenir que des choses heureuses.

— Aussi je me souviens que cet hôtel où je fus fort heureuse nous appartenait autrefois. »

Le vieux Froissart toussa.

Redoutant le tour que prenait la conversation, le marquis de Neuvilette y entra timidement pour étouffer le serpent.

« Ne parlons pas du passé.

— Il nous plaît d'en parler, M. Froissart et moi, répliqua la marquise. Savez-vous, continua-t-elle, que vous ne l'avez pas acheté bien cher, monsieur Froissart, ce bel hôtel?

— Je ne me souviens plus guère...

— Mais rien du tout. Vous nous payâtes comptant...

— J'ai beaucoup dépensé en réparations...

— En sorte que vous croyez l'avoir encore acheté trop cher?

— Je ne dis pas cela. Elle me roule tout nu sur des épines, pensa Froissart.

— Comme elle ose lui parler! murmurait le marquis. Où allons-nous?

— Pour un républicain austère ce n'était pas trop mal. Salons dorés, galeries de tableaux, jardin à l'anglaise, cour d'honneur, écurie. Vous gardâtes aussi les chevaux, je crois?

— C'étaient de vieux chevaux.

— Ah! vraiment! »

Tout cela, dit d'un ton merveilleusement ironique par la marquise de Neuvilette, prêtait à la conversation un caractère de comédie digne de la scène.

« Vous y êtes-vous bien trouvé du moins? ajouta-t-elle. »

Le marquis épouvanté n'était déjà plus sûr de n'être pas dénoncé le lendemain au comité de salut public.

Quant à Froissart, il se croyait devant une des cours prévôtales de 1815.

« Vous savez, ma chère, se permit pourtant de dire le vieux marquis, qu'à son retour Louis le Désiré prononça ces belles paroles : *Union et oubli.*

— Vous entendez, madame? dit Froissart en répétant avec un sourire forcé la réflexion du marquis.

— Je le sais si bien, dit la marquise, que les

Froissart et les Neuvilette s'unissent aujourd'hui. Quant à l'oubli...

— Est-ce que vous n'y consentiriez pas? demanda Froissart qui s'était déjà cru sauvé par la maxime de Louis XVIII.

— Mais c'est vous qui vous refusez à l'oubli, monsieur Froissart. C'est vous...

— Moi? par exemple!

— Est-ce que vous n'êtes pas toujours un peu terroriste au fond de l'âme?

— Je ne suis qu'un pauvre vieillard revenu de beaucoup d'erreurs.

— Vous me charmez en parlant ainsi, ajouta la marquise. Entre nous, reprit-elle d'une voix mielleuse, est-ce que vous étiez sincère lorsque vous tourmentiez tant ces pauvres royalistes?...

— Le torrent vous emporte... on a la main forcée... bégaya Froissart.

— Oui, forcée à prendre. Eh bien! mon cher monsieur Froissart, je vous ai toujours jugé ainsi: un homme faible mais bon. Aussi, s'il faut vous parler avec franchise, j'ai été bientôt consolée de la perte de mes biens en songeant qu'ils étaient tombés entre des mains dignes de les posséder.

— Vous êtes trop bonne : je n'ai eu que le tort de profiter des malheurs du temps.

— Non, en vérité, monsieur Froissart, j'ai été consolée de voir mes biens entre vos mains, et la preuve que je dis vrai, c'est que je vais vous confier un secret...

— Un secret! parlez, madame.

— Vous possédez depuis longtemps cet hôtel;

eh bien! vous ignorez comme tout le monde une cachette...

— Une cachette, dites-vous?...

— Où se trouve renfermé un trésor.

— Un trésor!

— Je l'y ai mis le jour où vous fûtes forcé de nous chasser de cet hôtel pour vous y loger. Loyalement, ce trésor est à vous...

— Ah! madame. vous poussez trop loin...

— Oui, il vous appartient, monsieur Froissart, puisque vous n'avez jamais été, malgré les apparences, qu'un royaliste égaré. N'est-ce pas?

— Madame... oui, madame.

— Je vous crois : je vous crois si bien que je n'hésite pas à vous demander, sans craindre de blesser votre loyauté, avant de vous dire ou est cette cachette...

— Que faut-il faire?

— Dire avec moi de cœur et d'âme : Vive le roi!

— Eh bien! vive le roi! dit Froissart.

— Mais le roi Louis XVIII? appuya Mme de Neuvilette.

— Celui que vous voudrez, répliqua Froissart. »

Mme la marquise de Neuvilette se leva aussitôt, alla vers la cheminée, en toucha la plaque, qui s'ouvrit sur-le-champ.

Froissart crut voir par cette ouverture étinceler le trésor.

Un rouleau s'échappa du vide laissé derrière la plaque, et la marquise se hâta de le remettre à

Froissart, qui le défit. Le trésor était un portrait du roi Louis XVI, un portrait qu'elle avait caché pendant les mauvais jours de la Révolution.

« Il est à vous, dit la marquise avec une fierté terrifiante, il est à vous comme l'hôtel, comme tout ce que vous nous avez pris. Mais je suis bien vengée : je vous ai fait dire : Vive le roi! oh! vous l'avez dit. »

Le vieux Froissart voulu se retirer.

« Oh! restez, lui dit Mme de Neuvilette; nous n'en serons pas moins bons parents pour cela. Nous savons vivre. »

PUISQU'IL A ÉTÉ QUESTION DE L'HÔTEL, ENCORE UN MOT SUR CE SUJET.

Nous avons dit que la cour de l'hôtel Froissart se dessinait circulairement à partir de la grande porte, et que les deux ailes allaient, en se développant, se rencontrer avec le corps de logis même. A droite, et du côté de la loge du concierge, se trouvaient les écuries ; à gauche, le pavillon occupé par Octave de Villa-Réal, bâtisse d'un charmant rococo, à la toiture tourmentée et à petites écailles pour tuiles. Le mur courbé en demi-lune, qui aboutissait à ce pavillon, soutenait les terres de la partie du jardin, espèce de cap de verdure, qui s'étendait jusque-là. Des vases de marbre, d'où sortaient, au printemps, des touffes de geranium d'Espagne et de gerbes de marguerites doubles, le garnissaient pittores-

quement. La saillie de ce mur confinait si étroitement au pavillon d'Octave, que le premier vase de marbre effleurait le bord de sa croisée. En suivant ce chemin, la vue découvrait, si elle obliquait un peu, les extrémités du vaste jardin de l'hôtel et la porte qui communiquait de la chambre à coucher d'Adeline à la petite terrasse, porte gracieusement peinte en vert, et par où sortaient, au gré du vent, depuis quelques jours, depuis que l'hôtel s'était paré pour recevoir la jeune mariée, des langues de rideaux roses et des banderolles diaphanes de mousseline brodée. Mais si Octave parcourait du regard avec délices ces jolis détails, charmes de son oisiveté, il lui était interdit de se les approprier d'une manière plus réelle. Le locataire à six cents francs eût été bien osé de descendre de sa croisée sur ce mur, et de s'élancer de ce mur dans le jardin Froissart, fût-ce pour cueillir une de ces belles fleurs que les gens riches ne voient pas, n'aiment pas, et qu'ils possèdent pourtant.

REMETTONS-NOUS A TABLE.

Beaugency, qui n'avait plus que six mois à vivre d'après les calculs de ses médecins, et rien ne faisait croire à une erreur de leur part, et qui, par conséquent, n'avait plus que cinquante mille francs pour aller jusqu'à sa mort, mangeait, buvait, et riait comme le plus sain et le plus heureux des hommes. Il engloutissait les vins de

Bordeaux, les vins d'Espagne, tous les vins possibles, avec l'avidité d'un matelot russe. On l'eût dit de fer. Et pourtant ses yeux enfermés dans un cercle cendré, ses joues creuses, son teint plombé, sentaient le sapin. De loin en loin, une grimace mal déguisée trahissait le déchirement de ses entrailles. Il poussait un petit cri, et il recommençait à manger, à boire, à rire. Il riait de l'imperturbable lyrisme de son voisin, *la Dernière Guitare,* qui, échauffé par les vins de Froissart, ne laissait pas échapper un mot sans le transformer en romance.

« Quel beau jour pour notre ami Froissart! lui dit Beaugency. Il répondit sur-le-champ en fredonnant :

C'est un beau jour que l'hyménée,
Il arrive paré de fleurs.

— Assez! criait Lacervoise le sculpteur, de l'autre bout de la table. Tais-toi et bois du Bordeaux, troubadour! »

Aussitôt *la Dernière Guitare* reprit :

Bordeaux, je ne souhaite
Nul de tes grands châteaux,
Garde Château-Trompette,
Je veux Château-Margaux.

« Assez! assez! criait Lacervoise. Nous sommes à table et pas au concert. »

Et l'autre reprit sur un air nouveau :

Ami, tu te trompes, la vie
Est un concert,

Où chacun chante sa partie
Comme au dessert.

Indigné de la fécondité de *la Dernière Guitare,* le sculpteur s'écria :

« Mais décidément c'est un affreux sabbat ! »

Le mélomane avait déjà répliqué par ces vers :

De la Tamise à l'Èbre
C'est un même sabbat.

« Tu ne te tireras jamais de cette rime, dit au chanteur son mourant voisin Beaugency. »

A l'instant même *la Dernière Guitare* leva la tête et dit :

Pour ton convoi funèbre
Je compose un Stabat.

En seigneur féodal qu'aucune vérité n'offensait venant des poëtes, Beaugency dégagea de son cou, où une chaîne d'or l'attachait, sa belle montre à répétition, et il donna la montre et la chaîne à *la Dernière Guitare.*

ARISTIDE FROISSART
MANQUE OUVERTEMENT AUX USAGES
A CETTE PARTIE DU REPAS.

Avant de dire comment notre Aristide manqua aux usages, ce serait un regret pour nous de ne pas dire la haute estime où nous tenons celui des usages auquel il manqua.

C'est ordinairement au milieu du bal qui suit le

le repas des noces, entre minuit et deux heures du matin, quand toutes les femmes et tous les hommes décrivent au son de la musique sur le plancher des milliers de tourbillons, que les nouveaux époux disparaissent en valsant. Leurs valse ne s'achève que dans la chambre nuptiale. Cela suffirait à nos yeux pour donner à la danse un caractère moral.

Le moyen en outre nous semble excessivement poétique : il est chaste et mystérieux pour tout le monde. Rien n'appelle l'attention. Cherche-t-on autour de soi la jeune fille qui dansait il n'y a qu'un instant ? on est étonné de ne plus la voir ; ou plutôt on n'est pas étonné : voilà ce que je voulais approuver et dire. Or, sans attendre le bal, Froissart et sa femme disparurent au dessert.

EFFET PRODUIT PAR CETTE DISPARITION.

Personne, sur trois cents convives, ne remarqua que les nouveaux époux s'étaient éclipsés. Une telle distraction en dit plus sur l'état des esprits qu'avaient émus les vins de Froissart que toutes les peintures les plus hollandaises auxquelles on serait tenté de recourir pour exprimer l'heureuse ivresse des convives.

TANDIS QU'ON SE GRISAIT.

Voici ce qu'éprouva Octave de Villa-Réal quand il vit se lever la mariée et Aristide Froissart l'accompagner discrètement, car lui n'avait perdu aucun de ses mouvements depuis le commencement du repas; ce qu'il éprouva quand il vit se glisser la lumière d'un appartement à l'autre, deux ombres toujours se dessiner sur les rideaux, et enfin la lumière et les deux ombres s'arrêter dans la chambre à coucher dont les rideaux blancs et roses lui avaient paru si jolis à voir; ce qu'il éprouva, ce fut d'abord :

Une secousse dans tous les membres, du froid dans les veines, et une défaillance universelle. Son premier mouvement fut de vouloir sortir, de quitter l'hôtel pour toujours, de quitter Paris. Son second mouvement fut de rester.

On veut voir la profondeur de l'abîme qui s'ouvre sous les pieds, le feu qui consume la ville qu'on aime. Octave resta à sa croisée, quoiqu'il souffrît, quoiqu'il fût vingt fois sur le point d'étouffer, de mourir.

Une demi-minute s'était à peine écoulée que l'une des deux ombres, et il lui fut facile de juger que c'était celle du nouveau marié, quitta brusquement la chambre à coucher, repassa par les mêmes pièces, et reparut enfin au salon. Octave ne se trompait pas ; c'était bien Aristide Froissart qui retournait au salon après avoir conduit sa femme dans la chambre à coucher.

ÉTONNEMENT DES CONVIVES A SA VUE.

Les uns se croyaient métamorphosés en eau-de-vie de Dantzick, les autres en vieux cognac, les femmes avaient l'œil diamanté, la lèvre en feu, l'oreille rouge, quand ils virent entrer dans le salon Aristide Froissart, coiffé d'un bonnet de coton, enveloppé dans une robe de chambre perse, et les pieds dans des pantoufles de velours amaranthe Mme de Neuvilette hennit.

« Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-elle. Où est ma fille ?

— Elle est au lit, » répondit froidement Froissart en s'asseyant dans un fauteuil qu'il poussa au milieu du salon, comme un homme qui se dispose à parler.

ARISTIDE FROISSART PARLE, ET CE QU'IL DIT MÉRITE D'ÊTRE ÉCOUTÉ.

« J'ai découvert, commença-t-il par dire, ce qu'est l'amour. »

Les jeunes filles rougirent d'entendre faire une pareille exposition de doctrine par un homme qui était en robe de chambre. Les veuves se regardaient en souriant.

« Polisson ! dit en elle-même Mme de Neuvilette.

— Voilà qui est un peu ronde-bosse, dit de sa place le sculpteur Lacervoise. Écoutons ! »

Aristide répéta gravement :

« J'ai découvert ce qu'est l'amour. Savez-vous ce que c'est ? une immense curiosité, rien de plus. Si les femmes se cachaient le nez, on mourrait d'envie de voir leur nez ; on ferait des déclarations d'amour à leur nez ; on leur demanderait en pleurant de se laisser baiser le bout du nez. Tout cela parce qu'elles le tiendraient caché. Il est donc vrai que nous n'aimons dans les femmes que ce qu'elles dérobent à notre curiosité. L'amour lui-même n'est donc qu'une curiosité vague, immense... Mais voici pourquoi je vous dis tout cela en robe de chambre perse, en bonnet de coton et en pantoufles de velours amaranthe. Si je suis destiné à être ce que fut le doge Cornaro...

— Polisson ! murmura Mme la marquise de Neuvilette.

— Si je suis destiné à cela, je ne le serai que par le fait de l'un de vous. Je vois d'ici tous ceux avec lesquels il est de raison que je passe ma vie et particulièrement ma jeunesse. Si je dois être Marino Faliero, le futur amant de ma femme est assurément parmi vous.

— C'est fièrement ronde-bosse, disait toujours Lacervoise.

— polisson ! polisson ! cria cette fois Mme de Neuvilette... Vous êtes un gueux de parler ainsi de votre femme devant le monde, oui, un gueux, un manant, un pied plat, un Froissart, c'est tout dire. Monsieur le marquis ! justice de cet insolent. »

Le marquis dormait.

« Belle maman *Vinaigrette*, je n'ai pas fini, » répliqua Aristide, qui métamorphosait toujours sous forme de diminutif le nom de Neuvilette, si sacré pourtant aux yeux de celle qui le portait.

SECONDE MOITIÉ DE CE QU'AVAIT A DIRE ARISTIDE FROISSART, MAIS QUI MÉRITE INFINIMENT MOINS D'ÊTRE ÉCOUTÉ.

« Le moyen le plus sûr de me mettre à l'abri de ce sot désagrément, reprit-il, c'est tout simplement de satisfaire votre curiosité. Je vais vous montrer ma femme absolument comme si c'était Diane ou Junon... Elle est assez belle pour cela... Venez, messieurs. »

Froissart s'était levé et avait déjà pris un flambeau...

Mme de Neuvilette lui en lança un autre à la tête. Ce fut alors un horrible choc d'injures et de menaces entre la belle-mère et le gendre, se traitant réciproquement de fou, de misérable, de démon. Honteux d'assister à cette scène de famille, les convives s'esquivèrent peu à peu sans attendre le plaisir du bal. Ils n'auguraient pas grand bien d'un ménage dont les débuts étaient si heureux.

Le vieux Froissart s'était retiré le premier en disant :

« La conduite d'Aristide me prouve de plus en plus la nécessité d'une éducation nationale et profondément catholique. »

Dès qu'il ne vit plus personne autour de lui, Aristide appela un domestique et lui dit :

« Rapportez le bœuf et apportez des pipes. »

Ce à quoi *la Dernière Guitare* ajouta en chantant :

Mangeons du bœuf jusqu'à l'aurore,
Le projet me semble assez neuf :
Oui! que Phœbus nous trouve encore
Mangeant du bœuf.

Ce ne fut pas une médiocre surprise pour Octave de voir, après la fuite agitée de tous les invités, les domestiques de l'hôtel poser sur la table que n'entouraient plus que Froissart et ses trois amis, un énorme quartier de viande rôtie et des assiettes pleines de pipes et de tabac.

Les pipes furent chargées et allumées.

Bientôt Octave n'aperçut plus qu'à travers un nuage de fumée ce groupe qu'il croyait voir à chaque instant se lever et partir afin de permettre au nouveau marié d'aller rejoindre sa jeune épouse. Comme il n'avait jamais éprouvé aussi peu d'envie de dormir, il résolut de rester à sa croisée tant que durerait cette scène. Une heure, deux heures sonnèrent, et les quatre personnages ne cessèrent de battre les cartes, de boire des liqueurs, d'allumer leurs pipes. Cependant la lampe placée dans la chambre à coucher de la mariée répandait toujours sa lueur paisible au dehors.

« Est-elle seule ? pensait Octave, et comment explique-t-elle l'étrange conduite de son mari ?

« Que se passe-t-il dans son cœur depuis trois

heures que son mari, au lieu d'être auprès d'elle, est plongé dans le plus ignoble passe-temps? On l'aura trompée, car il est impossible qu'une personne si belle, d'une nature si choisie, ait consenti à passer sa vie avec un semblable débauché? Encore un de ces horribles mariages ou plutôt de ces abominables marchés comme il s'en fait tant dans Paris. Pauvre enfant! triste victime de la pauvreté de ses parents! Mais la misère n'est-elle pas préférable à l'affreuse condition de prêter ses lèvres aux lèvres d'un misérable, infectant l'eau-de-vie et le tabac? quel supplice égale celui-là? Elle qui paraît digne des soins les plus doux, les plus délicats, dont le visage respire la noblesse des grandes races, la candeur des filles élevées à l'ombre des bons exemples, elle que j'aurais écoutée, moi, avec la docilité d'un esclave, servie à genoux, adorée, oui, adorée. On dirait que celui qui l'a épousée ne se sent pas digne d'un pareil trésor, à l'incroyable lenteur qu'il met à le posséder. Mais les heures s'écoulent, et à chaque instant il peut me donner un cruel démenti. Oh! que cette pensée me fait du mal! Non, non, cette femme n'était pas pour lui, il l'a achetée, il l'a volée, il me l'a prise. »

Le duc Octave de Villa-Réal n'avait que vingt-deux ans, et il aimait pour la première fois de sa vie.

De propos en propos solitaires, il s'échauffa tellement l'imagination, et l'imagination est semblable à ces forêts qui s'embrasent seules à force de s'agiter, que sans avoir la conscience de ce qu'il fit,

il enjamba le bord de sa croisée, posa deux pieds chancelants sur le mur du jardin, et au très-grand risque de se tuer en tombant sur le pavé de la cour, il parcourut le mur circulaire et arriva jusqu'au perron de la porte de la chambre à coucher d'Adeline.

Les volets n'étaient que croisés à l'espagnolette qu'il soulève, et les volets s'écartent; il pousse la porte vitrée, elle était fermée; mais le bruit qu'il fait, quoique léger, est entendu, et l'on ouvre. En même temps une voix dit :

« Je croyais que vous seriez venu de l'autre côté. »

C'était Adeline elle-même, qui, en reconnaissant son erreur (naturellement elle avait cru parler à son mari), jette un cri et devient pâle.

« Monsieur! monsieur!. .

— Madame, rassurez-vous, je vous en supplie... je vais vous apprendre...

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? »

En prononçant ces paroles saccadées qui étaient bien loin encore d'exprimer tout le trouble de sa pensée, Adeline cherchait à croiser plus étroitement avec des gestes émus le peignoir brodé dans lequel elle était enveloppée. Elle était comme saisie par un grand froid.

« Encore une fois, monsieur, qui êtes-vous, que venez-vous faire ici?

— Je vous ai vue aujourd'hui pour la première fois, madame, vous alliez vous marier... Je suis logé dans un pavillon de votre hôtel.. vous êtes revenue de la cérémonie... Toute la soirée, j'ai

attaché ma vue sur vous par une fenêtre d'où je pouvais tout voir... Je suis devenu fou... j'ai vu le monde qui remplissait vos salons s'en aller en désordre... vous êtes restée seule dans votre chambre... votre mari joue aux cartes avec ses amis... Je vous ai dit que je suis fou... je vous le répète, car je vous aime, madame, je vous aime ! »

La figure bouleversée d'Octave disait encore mieux que sa voix l'état de son âme.

Jamais femme ne s'était trouvée dans une position aussi étrange. Entendre une protestation d'amour la nuit même de son mariage, à deux pas de son mari, dans la même minute qui pouvait l'amener comme témoin de cette scène ! Saisie par un sentiment qui ressemblait beaucoup à la terreur, elle n'avait pas la force de parler ; ses grands yeux noirs, doux et effrayés allaient de la figure décolorée d'Octave à la porte de la chambre par où, à chaque instant, elle croyait voir entrer son mari.

« J'ai commis une faute grave, je le sais, reprit Octave d'une haleine brisée, mais vous avez le moyen de m'en punir sur-le-champ ; poussez un cri, tirez le cordon de cette sonnette, et je suis aussitôt entouré, saisi, tué, s'ils le veulent, par votre mari et ses amis. Je sais cela, madame... mais je vous aime. Qu'ils viennent, je ne me défendrai pas.

— Mais que voulez-vous de moi, monsieur ?

— Rien, madame... J'ignore même comment je me trouve ici ; le chemin que j'ai pris pour venir jusqu'à vous...

— Eh bien ! monsieur, partez, je vous en prie, laissez-moi... vous ne voulez pas me faire mourir de honte !... Que dirais-je, mais que dirais-je, s'il entrait ?

— Je m'en vais... je vous quitte... oui, s'il entrait! Oh ! madame, pourquoi ne suis-je pas celui que vous attendez ? »

Quoique debout près de la porte du jardin, quoique décidé sans doute, dans sa pensée, à s'en aller sur la prière d'Adeline, Octave fit machinalement deux pas en avant, saisit sur un fauteuil la robe de noce de la jeune mariée, et la pressa convulsivement contre son cœur, contre ses lèvres. Il pleurait.

La passion, c'est du feu, elle allume tout autour d'elle.

Adeline n'avait déjà plus de colère pour Octave; elle éprouvait de la pitié, une espèce d'intérêt involontaire; si elle portait encore ses yeux effrayés sur la porte qu'elle craignait tant de voir s'ouvrir, elle les ramenait avec bienveillance sur celui qui lui parlait comme on ne lui avait jamais parlé, qui la regardait comme elle n'avait jamais été regardée.

« Encore une fois, reprit-elle, mais avec une douceur ineffable dans ses instances, partez ! partez !...

— Oui, mais dites-moi que vous me pardonnez !

— Oui !... mais partez !...

— Oui, et pour toujours... oui, je pars... je quitte cette maison, Paris, cette nuit même. »

Octave avait mis ses deux mains sur son visage, et ses pleurs coulaient à travers ses doigts.

« Madame, reprit-il quelques secondes après, d'un ton désespérément calme, je suis le duc de Villa-Réal; si votre mémoire vous rappelle un jour mon nom, ce nom, du moins, ne sera pas une souillure dans votre souvenir. Adieu, madame! adieu! »

Octave était tombé à genoux et avait posé ses lèvres sur le coussin où Adeline appuyait la pointe de son pied en l'écoutant.

« On vient! s'écria Adeline, c'est mon mari! Oh! mon Dieu!... relevez-vous, monsieur, partez! » En poussant un cri sourd, elle s'était baissée; son front rencontra dans ce moment la bouche d'Octave, qui exhala un gémissement déchirant. Aristide entrait.

« Douze pipes! dit-il en secouant la cendre de la douzième à l'angle de la cheminée. Douze pipes... C'est beau, une nuit de noces. Si nous tapions de l'œil? ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'Adeline et en se détirant. Ma foi! j'ai sommeil, et toi? »

LE MOT LE PLUS ADORABLE
ET LE PLUS AFFREUX DE LA LANGUE
FRANÇAISE, C'EST TOI.

Toi

Signifie :

Je possède ce que j'ai longtemps désiré,

J'ai vingt ans, elle seize, nous n'avons qu'un même verre.

Elle me suivrait au bout du monde sur un signe.

Avec elle jusqu'à la tombe.

Peut-être nous reverrons-nous encore là-haut

TOI

Signifie :

Je suis enchaînée aux pieds et aux mains.

J'ai seize ans, lui soixante, et nous n'avons qu'un même oreiller.

Je suis forcée de le suivre partout où il voudra.

Avec lui jusqu'au tombeau.

Si nous allions nous revoir là-haut !

Enfin, le toi venait d'être prononcé, et les pleurs d'Octave n'étaient pas encore secs sur le tapis.

Mais tout à coup Adeline prêta une oreille attentive.

La porte de l'hôtel venait de se fermer en éveillant les échos de tous les coins de la cour.

« Qui peut sortir à cette heure-ci? se demanda Froissart. Lacervoise, Beaugency et *la Dernière Guitare* dorment tous les trois sous la table. Bonne nuit à tout le monde. Il souffla la lampe. »

« Cour des Messageries, » dit Octave au cocher du cabriolet dans lequel il monta sur la place Beauveau.

Retirée dans sa chambre avec le marquis de Neuvilette, Mme de Neuvilette songea à l'affront qu'elle avait reçu de la part de son gendre ; cette pensée lui tint lieu de trois tasses de café noir. Assise dans son fauteuil, auprès de la cheminée,

elle triomphait du sommeil qui avait déjà vaincu M. le marquis, derrière les rideaux à ramages de l'alcôve. Quand elle le crut endormi, elle quitta sa place, pour aller fureter au fond d'un vieux coffret, décrépit comme elle; elle en sortit sans bruit cinq ou six morceaux de bougie verte qu'elle plaça devant une petite image de saint, après les avoir successivement allumés. Dès que l'illumination fut complète, elle s'agenouilla et entra en prières. Cette espèce de sabbat nocturne répandait une telle odeur et une telle clarté dans l'appartement, que le marquis, dont le sommeil était léger comme chez tous les vieillards, s'éveilla; il se frotta les yeux, il écouta.

Mme la marquise prononçait trop bas son oraison pour qu'il pût entendre ce qu'elle demandait ainsi à Dieu ou au diable. Inquiet à la fin de l'ardeur silencieuse qu'elle apportait dans sa prière, il écarta les rideaux et lui dit :

« Que faites-vous donc là, ma bonne amie ?

— Vous le voyez, monsieur de Neuvilette, je prie.

— Et pour quel motif, s'il vous plaît ?

— J'ai une grâce à demander au ciel.

— Laquelle, si tard ?

— Je prie le ciel que votre gendre soit un jour ce que vous n'avez jamais été pendant notre mariage, monsieur le marquis. Ma prière est finie, et j'ai raison d'espérer qu'elle sera entendue. Adeline est trop belle, de trop haute naissance, et notre gendre un trop insolent prestolet pour que Dieu ne m'exauce pas. Vous verrez. »

LE RÉVEIL DE LA MARIÉE.

Il était midi quand tous les domestiques furent introduits au salon où la jeune mariée, assise entre son père, sa mère et son mari, les attendait pour recevoir leurs hommages. Chacun d'eux débita son petit compliment en déposant son bouquet. Quand vint le tour de M. Turbot, le concierge, le personnage important de la députation, celui-ci dit :

« Madame, j'ai l'honneur d'être le gardien de l'hôtel, et jamais, je l'espère, vous n'aurez à vous plaindre de mon exactitude à ouvrir à votre équipage, quand vous rentrerez la nuit.

— A propos, monsieur Turbot, interrompit Froissart, qui est donc sorti cette nuit à trois heures? Il me semble avoir entendu, à cette heure-là, fermer la porte de l'hôtel.

— Monsieur ne se trompe pas. C'est le jeune locataire qui est logé dans le pavillon vis-à-vis du mien qui a demandé à sortir. En effet il pouvait être trois heures. Quand je dis qu'il est sorti, je me trompe, je devrais dire parti, car ce matin j'ai trouvé dans ma loge, sur la table placée près du carreau qui reste ouvert, cent cinquante francs pour payer son terme et quarante francs pour moi. »

Adeline écoutait et elle s'assurait enfin que la scène de la nuit dernière n'était pas un rêve.

« C'est une perte, reprit le concierge, un petit

mais un bon locataire. Je ne comprends rien à son départ. Il ne m'a pas averti ; tous ses meubles y sont encore. Cependant sa manière d'agir prouve qu'il n'a plus l'intention de revenir. Faudra-t-il mettre l'écriteau ?

— Tu es fou, lui dit Froissart; puisqu'il n'a pas donné congé, c'est qu'il veut garder l'appartement. N'est-ce pas, Adeline ?

— Mais j'ignore, moi... je ne connais pas quels sont les usages... mais je suis de votre avis... il faut attendre.

— Qu'est-ce donc que ce locataire ? demanda Mme de Neuvilette, un jeune homme, dites-vous ? quelque pauvre diable ruiné à la Bourse ?

— Un charmant jeune homme, répondit Mme Turbot, la femme du concierge, bon, doux, poli, tranquille; depuis six mois il n'était pas rentré une seule fois après onze heures. Il n'est pas pauvre, madame, comme vous le croyez, tout son service de table est en vaisselle plate. M. de Villa-Réal est loin, fort loin d'être pauvre.

— De Villa-Réal, s'écria de Mme de Neuvilette, mais c'est le nom d'une des premières familles du Portugal. Un Villa-Réal ! je suis fâchée qu'on ne me l'ait pas présenté.

— Mon ami, reprit à son tour Adeline, que cette conversation intéressait et gênait également, mon ami, dit-elle au concierge, je vous remercie de votre bouquet et de vos vœux : gardez-nous toujours bien... »

Comme le concierge et sa femme se retiraient, le jardinier, qui attendait son tour, les arrêta et

prit texte, pour faire acte de présence, des derniers mots qu'il venait d'entendre.

« Empêchez donc, dit-il, puisque vous gardez si bien la maison, monsieur Turbot, qu'on ne vienne la nuit pétrir mon gazon et jeter à bas mes vases de marbre.

— Quoi donc! dit le concierge; qu'y a-t-il?

— Il y a que cette nuit un voleur a suivi le mur du jardin jusqu'à la porte de la chambre à coucher de madame, il suffit de voir pour s'en convaincre la trace de ses pieds, et que dans ce trajet un vase a été renversé et brisé.

— Je gage ma tête que personne n'est entré dans l'hôtel à cette heure-là! s'écria M. Turbot.

— Qu'est-ce que j'en ferais de ta tête? Si c'était un oignon de tulipe, je ne dis pas.

— Mais si c'était un voleur pourtant, il aurait pris quelque chose : que manque-t-il ici?

— Je ne sais pas ce qu'il manque, mais je dis qu'on a foulé le gazon et cassé un vase.

— Une des personnes qui dînaient ici hier, intervint Froissart, sera allée se promener au jardin et aura laissé les traces dont vous parlez; cela ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe davantage.

— Je le veux bien, dit le jardinier.

— Laisse-nous, dit Froissart.

— En tout cas, reprit le jardinier, cette personne-là a dû se blesser quelque part, comme à la main, en voulant s'accrocher au vase qu'elle a fait tomber, car il y a beaucoup de sang à cet endroit du jardin.

— Nous saurons cela .. Adieu, mon bonhomme, adieu.

— Il ne faut donc pas mettre l'écriteau sous le pavillon du jeune locataire? redemanda à Adeline le concierge en s'en allant.

— Non, dit Adeline d'une voix étouffée par son mouchoir, et son visage avait en ce moment la pâleur de son mouchoir : Non! » répondit-elle au concierge.

SIX MOIS DE LA VIE DE FROISSART EN MARIAGE.

Nous avons donné, en commençant l'histoire d'Aristide Froissard, la description de sa cave ; il ne révéla pas moins la tournure de son caractère dans la destination qu'il affecta à d'autres pièces du vaste hôtel du faubourg Saint-Honoré.

La salle à manger devint un estaminet décoré dans le goût de celui du *Phénix*, et le salon de réception une salle de billard. On lut sur chaque porte :

Ici l'on peut fumer.

Enfin, sa belle maison, à l'architecture vénérable, cessa d'être un hôtel pour se transformer en un restaurant et en un café. Le maître de ces divers établissements, ce fut lui, Aristide Froissart... Et quelle vie il mena !

« Ma petite, dit-il à Adeline quelques jours

après son mariage, j'ai assez vécu de privations pendant ce qu'on appelle le printemps de la vie, je prétends me dédommager. Veux-tu te laisser être heureuse avec moi? Cela dépend de toi. Si tu étais la femme d'un artiste, on dirait de moi : C'est un rêveur, il ne s'occupe jamais que de ses ouvrages. Si tu étais la femme d'un négociant, on changerait de thème, on dirait : Pourvu qu'il gagne de l'argent, il est satisfait ; sa femme est son moindre souci. Je n'ai, grâce au ciel, aucune profession, et j'aime tous les plaisirs. Si tu consens à les partager, je ferai de toi un joyeux compagnon. Je t'ai dit la carte, choisis. »

Sans attendre la réponse d'Adeline, Froissart avait divisé les jours de la semaine en dîners et en réceptions qu'elle présiderait.

On entrait dans la saison d'hiver ; Froissart mit à exécution son plan d'existence. Depuis cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin, ses salons ne désemplirent pas.

Ce joyeux monstre-là forçait son pauvre beau-père et sa très-hargneuse belle-mère à tenir table au delà des forces humaines et à boire jusqu'à extinction. Au dessert, il obligeait le vieux marquis à chanter, et, à l'insu de la marquise, il la couronnait de fleurs.

Enfin, la liberté établie par Aristide chez lui engendra une telle licence, qu'un jour Adeline lui dit tout émue :

« Mon ami, je suis forcée de vous faire une confidence.

— Quelle confidence?

— La vie que nous menons...

— Attendez que j'allume un cigare. Ce sera peut-être long.

— La vie que nous menons... recommença Adeline.

— Est-ce que cela regarde quelqu'un ?

— Ces dîners tous les jours...

— Est-ce qu'on s'en plaint? J'ai pour chef de cuisine le meilleur élève de Carême.

— Ces soirées sans cesse renouvelées...

— On s'y amuse, il me semble : musique, danses, souper.

— Mon Dieu ! vous ne me comprenez pas.

— Non, je te l'avoue.

— Tous ces jeunes gens que vous invitez...

— Eh bien ! ce sont des viveurs comme moi. Ne les trouves-tu pas assez gais ?

— Ils le sont trop, mon ami.

— Trop ? Comment l'entends-tu?

— Quelquefois... souvent ils se permettent...

— De briser un fauteuil, quelques porcelaines, une glace. Ce sont là les profits de la joie.

— Ils se permettent autre chose.

— Quoi donc ?

— Des propos...

— Ris-en ou fais semblant de ne pas les entendre. Et quand tu les entendrais?...

— Quelques-uns ont osé me dire qu'ils m'aimaient.

— Vraiment !

— Cela ne vous étonne pas davantage ?

— Si tu n'étais pas si jolie, cela m'étonnerait.

— Il en est un même qui s'est permis de m'écrire et de me demander une entrevue.

— Ne me dis pas son nom, je t'en prie! s'écria Froissart, je veux avoir le plaisir de le deviner; ne me dis pas son nom!

— Quoi! c'est ainsi que vous prenez la chose! presque avec joie!

— Avec une joie entière, répliqua Froissart. »

Adeline baissa la tête et rougit.

« Mais voilà ce que je désirais en me mariant: une femme qui m'offrît le piquant, l'arome d'une maîtresse, et non pas ce quelque chose de vénérable, de massif, d'ennuyeux, qui s'appelle une péouse. Cela va me faire ouvrir les yeux, m'occuper, me créer un attrait nouveau, et puis je n'en serai que plus courtisé; un amoureux en fait naître mille. On m'en aimera davantage à cause de toi...

— Et si dans le monde, dit Adeline en relevant la tête, on me prête un amant?...

— Le monde est plus généreux quand il prête, il t'en supposera plusieurs, beaucoup.

— Mais ma réputation, la vôtre enfin?...

— Pourvu que tu n'aies jamais que moi pour adorateur et pour amant, répondit Froissart en ôtant son cigare pour baiser sa femme sur les deux mains, je me moquerai toujours du monde et de son opinion, dont je ne fais pas plus de cas que du tabac de la régie.

— C'est affreux! » pensa Adeline qui se rappela involontairement aussi en ce moment le langage si différent que lui avait tenu dans une nuit de

délire, la première nuit de son mariage, le duc Octave de Villa-Réal, langage ardent, délicat et plein de cette magnificence de cœur qui fait de l'amour une religion et de la femme aimée une créature céleste.

Octave de Villa-Réal n'avait plus reparu à l'hôtel depuis sa sortie au milieu de la nuit, depuis la nuit de noces d'Adeline.

Trois mois s'étaient écoulés, et sa disparition aurait pu être considérée comme définitive, si, quelques jours avant l'expiration du terme, une personne ne se fût présentée en son nom pour payer le loyer et prévenir que l'appartement continuerait à rester à sa charge.

Par une attention qui toucha M. Turbot jusqu'aux larmes, Octave avait ordonné à la même personne de lui compter quarante francs de gratification, ainsi qu'il avait l'habitude d'en user lorsqu'il était le locataire réel du pavillon.

Répété de bouche en bouche par toute la domesticité, ce trait de générosité parvint jusqu'à Adeline, qui profita bientôt d'une occasion pour adresser quelques questions au concierge sur M. de Villa-Réal.

OU M. TURBOT REPARAÎT.

Adeline lisait auprès du feu, quand M. Turbot entra un matin pour lui dire que, l'orage de la nuit précédente ayant emporté et brisé beaucoup

de tuiles, il était urgent de faire appeler les couvreurs. Il venait prendre ses o dres.

« Faites venir les couvreurs, répondit tristement Adeline, puisqu'ils sont nécessaires, et que tous les dégâts soient réparés dans la journée.

— Dans la journée! y songez-vous, madame? Madame ne connaît pas l'hôtel. C'est un monde... Vingt pièces mansardées, puis les écuries, puis les remises, puis les deux pavillons.

— Prenez deux jours, prenez-en quatre s'il le faut.

— Il en faudra dix au moins! Tenez, madame, je vous dirai, avec votre permission, qu'il vaudrait mieux que cet hôtel m'appartînt que de le voir négligé ainsi qu'il l'est depuis quelque temps. Personne ne s'en occupe ici. Vous m'excusez, n'est-ce pas, madame? »

M. Turbot venait d'indiquer une des plaies du caractère de Froissart, la négligence, la paresse, le dédain des choses sérieuses.

« Vous avez raison, monsieur Turbot, mais M. Froissart est trop occupé en ce moment pour veiller comme il le voudrait aux intérêts de sa maison. Il se repose beaucoup sur mon père, sur moi...

— En ce cas, répliqua M. Turbot, vous ne feriez pas mal, madame, de prendre la peine de venir reconnaître avec moi les endroits qui ont le plus besoin de réparations Vous verriez s'il ne convie t pas d'appeler aussi les maçons.

— Je le veux bien, répondit Adeline, qui, après avoir pris pour elle la responsabilité d'une mis-

sion dont son mari ne l'avait pas chargée, ne pouvait guère maintenant refuser la proposition du concierge. Elle l'accompagna donc partout, prenant des notes au crayon, arrêtant les travaux à exécuter, charmant M. Turbot par son esprit d'ordre et sa prévoyance. N'avons-nous rien oublié ? lui dit-elle en rentrant chez elle.

— Je ne pense pas, madame.

— Ne m'aviez-vous pas parlé de pavillon?...

— Ah! oui, madame, de celui qu'habitait M. de Villa-Réal. Quel brave jeune homme! Où est-il? quand reviendra-t-il? C'est bien extraordinaire, n'est-ce pas, madame, qu'il ait ainsi disparu?

— Des affaires d'intérêt l'appelaient sans doute dans son pays.

— Lui, des affaires d'intérêt! Ah bien oui! il n'avait pas plus l'air d'un négociant que vous et moi.

— Des affaires de famille, alors...

— Plutôt cela. Il est peut-être allé se marier. Il y a, qui sait, quelque passion dans ce départ précipité. Toujours est-il que celle qui l'épousera n'aura pas fait un vilain rêve. Beau, rangé, tranquille, doux, poli comme dans l'ancien régime. Il ne faut que voir son logement.

— Mais ne me disiez-vous pas que l'orage avait causé quelques dégâts à son pavillon?

— Toutes les tuiles emportées.

— Les carreaux sont peut-être brisés aussi?

— Vous m'y faites penser, madame; et alors vienne un nouvel orage, l'eau, pénétrant dans l'appartement, gâtera tous ces beaux tapis, tous

ces jolis meubles comme on n'en fait plus. C'est que c'est au moins aussi beau qu'ici, madame. Un vrai logement de princesse.

— Il conviendrait donc, mon ami, de prendre des précautions, afin que ces accidents n'arrivassent pas.

— Si j'avais osé faire traverser la cour à madame, — mais le pavé est si froid, si humide, — je l'aurais priée de visiter avec moi le pavillon, et nous aurions vu ensemble les dommages et arrêté les dispositions à prendre pour les réparer.

— Attendez, dit Adeline en jetant un châle sur ses épaules, nous allons monter dans l'appartement de M. de Villa-Réal. C'est un devoir.

— Oui, madame, c'est un devoir. Voilà le véritable propriétaire, pensa avec attendrissement M. Turbot. Je vous suis, madame, je vous suis. »

Descendue dans la cour avec son concierge, Adeline la traversa sur la pointe de ses jolies pantoufles algériennes ; elle se fit ouvrir la porte du pavillon. Quand cette porte se fut refermée derrière elle, lorsqu'elle eut pénétré dans cet appartement riche, élégant et mystérieux, imprégné de jeunesse et du suave parfum du repos, elle éprouva au cœur un sentiment aussi doux, mais plus inquiet encore peut-être, que celui dont elle fut agitée la nuit où M. de Villa-Réal se jeta à ses pieds et lui parla d'amour en pleurant.

ARISTIDE FROISSART SE MONTRE PLUS PROFOND MORALISTE QUE TOUS LES BEAUX GÉNIES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Une nuit qu'Aristide achevait de savourer un bol de punch, après avoir lu son journal du soir, plié sous son coude, l'article qui le rendait si pensif en buvant, il se prit à dire :

« Les choses sont donc ainsi arrangées dans ce monde moral ou immoral, qu'on voit, sans motif raisonnable, sans explication possible à donner, des gens qui ont :

Les uns :

Un hôtel,
Maison de campagne,
Le plaisir du spectacle,
Frais l'été,
Chaud l'hiver,
Tous les contentements.
Tout.

Les autres :

Une pierre,
Un arbre des boulevards, où se pendre,
Le spectacle du plaisir d'autrui,
Chaud l'été,
Froid l'hiver,
Toutes les peines.
Rien.

— Pourquoi cela? se demanda Froissart. Oui, pourquoi?

Parce qu'il y a un Dieu, disent les uns.

Parce qu'il n'y a pas de Dieu, répondent les autres.

Qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, reprit Froissart, il existait jusqu'ici une compensation aux privations, aux dures peines, aux souffrances, aux douleurs dévolues à ceux qui représentent le plus grand nombre. La chambre des députés a aboli cette compensation ; c'était l'espérance. Une loi a abrogé l'espérance en interdisant la ferme des jeux. Dira-t-on que je me trompe, qu'il est toujours permis aux gens qui n'ont rien de penser qu'ils seront un jour logés rue Laffitte, entre cour et jardin, au fond d'un hôtel de marbre? Mais ceci n'est pas de l'espérance, c'est de la folie. Comme l'amour, comme l'ambition, comme tous les sentiments naturels, l'espérance est un sentiment logique. Or, croire qu'on trouvera mille billets de banque derrière le châssis d'un vieux tableau, vingt-quatre mille francs en or au fond d'un pot à beurre, ou le fameux diamant, *le régent*, en se promenant autour du bassin du Palais-Royal, ce n'est pas de l'espérance, encore une fois, c'est le résultat d'une maladie du cerveau. Le jeu, voilà l'espérance logique, réelle, celle qu'on voit, qu'on touche, dont on se rend nettement compte. On sait où elle est logée, son étage et son numéro sont connus : on sonne.

« Que demandez-vous?

— L'Espérance.

— Montez; elle vous attend. Mais, dira-t-on, ceux qui perdent au jeu se pendent, se noient, s'empoisonnent de désespoir. Vous avez donc trouvé le moyen de faire que ceux-là ne se pendront plus, ne se noieront plus, ne s'empoisonneront plus pour cause de misère, parce que vous avez supprimé les jeux de hasard, cœurs tendres, âmes sensibles? O législateurs, dirait Diderot, vous avez secoué le vieil arbre pourri, mais si faiblement qu'au lieu de le renverser vous avez fait tomber le seul fruit qui lui restât. Je supprimerai le O de l'apostrophe emphatique de Diderot, pensa Froissart, et je dirai : Législateurs... » Ici Aristide laissa lourdement tomber sa tête et s'endormit sur la table, sur sa réflexion, sur son journal du soir et sur sa dernière goutte de punch.

IL RÉUNIT LE LENDEMAIN SON BEAU-PÈRE ET SA BELLE-MÈRE EN CONSEIL DE FAMILLE.

« Ici l'on joue! »

C'est par ces mots que Froissart ouvrit la séance.

« Comment! ici l'on joue! reprit Mme de Neuvilette. Qu'entendez-vous par ces paroles? »

Adeline soupira : elle devinait par cette entrée en matière quelque nouvelle folie de son mari.

« Oui, ici l'on jouera à la roulette, reprit Froissart. Vous savez, ou vous ne savez pas, que les maisons de jeu du Palais-Royal et Frascati vien-

nent d'être fermées par ordre du gouvernement. Eh bien ! ma maison s'ouvre dès demain aux joueurs exilés.

— Votre hôtel deviendrait une forêt de Bondy, un coupe-gorge ?

— On ne coupera aucune gorge, chère belle-maman *Violette,* on s'amusera ici en nous enrichissant. Les résultats sont sûrs, venons aux moyens. J'ai besoin de votre aide à tous, de toi d'abord, mon Adeline. »

Adeline rougit, car elle avait le pressentiment de ce que son mari allait exiger d'elle, et, dévouée aux caprices de ce maître fantasque, elle se préparait d'avance à les satisfaire. Elle n'aurait pas demandé mieux que de l'excuser, et même de l'aimer un peu, s'il eût été moins désordonné, ne voyant rien en lui qui fît jusqu'ici présumer l'intention de la déshonorer par calcul, de l'avilir par méchanceté, ainsi que le supposait sans cesse Mme de Neuvilette, sa mère.

« Nous ! reprit celle-ci, nous, tremper nos mains dans une telle infamie ! nous sommes des Neuvilette ! Apprenez cela, le Froissart.

— Vous ne tremperez les mains que dans l'or, belle-maman *Maigrette.* Père beau-père, je veux vous en faire prendre un bain jusqu'à la cheville.

— Monsieur de Neuvilette, on nous prend décidément pour des 113 *, mettez-vous donc en colère !

*. L'une des deux célèbres maisons de jeu du Palais-Royal portait le numéro 113.

— Oui, ma mie, » répondit le vieux Neuvilette, qui voulait avoir un motif avant de se mettre en colère, et qui ne s'y mettait pas toujours quand il l'avait. D'ailleurs, puisqu'il faut le dire, il ne détestait pas autant que sa femme son mauvais sujet de gendre. Il avait été jeune et marquis, il possédait un grand fonds d'indulgence pour les folies de jeunesse.

« Si nous connaissions, reprit-il avec un accent fait pour se concilier tout le monde, ce que projette Aristide, nous pourrions mieux en juger, ce me semble.

— Bien dit! mon cher beau-père; vous allez tout connaître. Le gouvernement perd du coup huit ou dix millions par an en supprimant les jeux; il s'agit de les recueillir. C'est facile comme bonjour. Voulez-vous ou non ôter votre chapeau à huit ou dix millions qui passent? Nos salons sont respectables... »

Mme de Neuvilette poussa un soupir fort ironique.

« Du moins à mes yeux, reprit Froissart.

— A la bonne heure, répéta Mme de Neuvilette.

— Une roulette, quatre banquiers pour présider la banque, dont vous et moi serons, dit Froissart parlant à son beau-père, et notre fortune est faite sans que le gouvernement en sache le premier mot. Quand il se ravisera, nous serons décamillionnaires.

— M. le marquis serait le banquier de la roulette! banquier de la roulette! interrompit comme

un coup de tonnerre la marquise indignée. Je lui arracherais les yeux.

— Mais vous aussi vous serez banquière dans la salle des dames, chère maman *Raquette*.

— Moi ! moi ! moi ! Ah ! c'est trop fort. Je m'en vais, je quitte la place. Suivez-moi, Adeline. Monsieur de Neuvilette, prenez mon manchon et sortez avec nous. »

Froissart retint Adeline, qui, tout émue et désolée de cette scène de famille, commençait à comprendre qu'elle entrait dans cette longue vallée de larmes appelée le mariage.

« Mon ami, dit-elle à Aristide, vous nous faites bien du mal à tous. Renoncez à ce projet dont ma mère ne veut pas. »

Mme de Neuvilette était revenue sur ses pas.

« Et quel rôle lui destinez-vous dans votre abominable comédie ? dit-elle en désignant sa fille à Froissart.

— Je gardais ceci pour la fin, pour le bouquet, répondit Froissart. Le rôle que je lui destine ?

— Oui.

— Celui de belle femme.

— De belle femme !... qu'est-ce à dire ?

— Quand autrefois vous étiez jeune, reprit Froissart, il y a longtemps...

— Oui, votre père était alors tavernier.

— Restaurateur, s'il vous plaît.

— Soit, gargotier.

— Restaurateur. Quand autrefois vous étiez jeune, belle-maman *Trompette*, et qu'on cherchait à vous marier, ne vous exposait-on pas aux yeux

des jeunes gens avec le plus d'avantages possible? ne leur montrait-on pas vos épaules, vos bras, vos pieds? ne vous faisait-on pas chanter, danser devant eux?

— Mais, impertinent! votre femme n'est pas à marier.

— Vous m'interrompez toujours. C'était une bonne affaire que se ménageaient vos parents, en vous étalant ainsi à la curiosité publique, n'est-ce pas? C'est aussi une bonne affaire que je prétends faire en voulant que ma femme appelle ici par ses grâces, son esprit, son amabilité, les nombreux joueurs qui doivent nous emmillionner »

Il était difficile que ceux qui écoutaient avec une impatience fort peu bienveillante les propos d'Aristide s'élevassent à la hauteur de ses projets sur sa femme.

« Prostituer votre femme, notre fille! grand Dieu! grand Dieu! »

De l'indignation rouge, Mme de Neuvilette était arrivée au désespoir; elle pressait sa fille dans ses bras, et toutes deux se lamentaient.

« Je n'aime pas les tragédies, dit Froissart. Vous ressemblez en ce moment à Clytemnestre et à Iphigénie. Moi, je suis Agamemnon. On a bien du mal à vous faire heureux. Qui parle de prostituer ma femme? Je veux en faire un beau tableau pour mes salons, un ornement utile... C'est du bon temps, du plaisir que je vous ménage à tous, et vous m'abominez, vous me lapidez! N'écoute pas ta mère, ajouta Froissart en pinçant les joues d'Adeline, c'est à ton bonheur que je travaille. Tu

auras d'abord les plus belles toilettes de Paris ; je t'ai acheté vingt robes de soie flambantes ; le coiffeur viendra tous les jours. Bal incendiaire toutes les semaines. Demain on t'apportera quatre parures en diamants.

— Ma fille est perdue ! je ne veux pas rester une minute de plus dans cette caverne, monsieur le marquis. C'est une honte ; j'en appellerai à la justice ! au roi ! je me jetterai aux pieds de Sa Majesté !

— Puisque la vôtre ne veut pas de ce bonheur, belle maman *Aigrelette*, reprit Froissart, toujours aussi calme, je ne prétends pas l'y contraindre ; quittez-moi, séparons-nous. »

Le vieux Neuvilette baissa l'oreille. La conclusion ne lui allait pas du tout.

« Vous reprendrez, termina Aristide, votre chambre au cinquième étage, vous rallumerez votre petit feu de cotrets, vous rentrerez dans votre noble misère. Bien entendu que je garde Adeline. Vous y réfléchirez, » ajouta-t-il en levant la séance pour aller donner son avis sur les tables de jeu qu'on venait d'apporter.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Quand le gouvernement tolérait les jeux à Paris, il n'existait que cinq ou six maisons où l'on jouât. Depuis leur suppression, plus de cent maisons sont prises chaque année en flagrant délit de jeu.

C'est que le mal que fait le gouvernement, il le fait bien; et que le bien qu'il fait, il le fait mal.

SUIVONS ARISTIDE FROISSART.

Afin de suffire aux nouvelles dépenses qu'entraînait l'achat de l'immense matériel d'une maison de jeu, montée comme il l'entendait, Froissart emprunta cent dix mille francs sur son hôtel; mais ils lui furent prêtés à un taux si élevé, qu'à l'heure de la restitution ces cent dix mille francs ressemblèrent beaucoup à cent cinquante mille. La somme n'était pas exorbitante; qu'on en juge : changer tout le mobilier, doubler le nombre des domestiques et tripler leurs gages, recevoir magnifiquement tous les jours, continuer ce train de vie pendant au moins six mois, le soutenir jusqu'au moment d'opérer des bénéfices, si ce moment venait jamais.

OUBLI SINGULIER.

Aristide oublia une chose, une seule, en devenant banquier clandestin d'une maison de jeu; c'est qu'il fallait avoir beaucoup d'argent pour en gagner aux autres; qu'il fallait leur montrer constamment quarante mille francs en or pour, chaque jour, leur en arracher mille ou quinze cents. Les cent dix mille francs empruntés sur son hôtel avaient trop vite coulé par d'autres issues pour qu'il restât

encore assez d'argent à Froissart, obligé de remplir les conditions d'un banquier des jeux.

IL A RECOURS AUX GRANDS MOYENS.

Après d'inutiles demandes à son père, Jean-Cascaret Froissart, il lui adressa une seconde page des fameux mémoires, espérant qu'elle produirait sur lui le même effet que la première. Il eut soin de répéter le titre :

Mémoires de mon père, Jean Froissart,
accusateur public en 93.

C'est ainsi que s'ouvrait cette seconde révélation historique.

« La première famille innocente que mon père, Jean Froissart, fit jeter dans les prisons de l'Abbaye, en 93, fut l'honorable maison du comte de... »

« C'est bien ! » murmura le vieux Froissart ; et il tira de son portefeuille quarante billets de mille francs.

Le lendemain, un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin les remettait discrètement à Aristide, extraordinairement surpris du choix de l'intermédiaire. « Est-ce que mon père deviendrait dévot ? se dit-il, où allons-nous ? » La joie de toucher la somme énorme qu'il avait soutirée à son père l'empêcha de creuser la supposition et de voir par

conséquent tout ce qu'elle renfermait de grave pour l'avenir.

PREMIÈRE SOIRÉE.

M. et Mme de Neuvilette et leur fille Adeline ne s'étaient pas quittés depuis leur entrevue avec Aristide, qui, poussant avec une ardeur toujours croissante la réalisation de son projet, était parvenu enfin à inaugurer sa première soirée. A neuf heures, les deux battants de la grande porte de l'hôtel s'écartèrent, et une file de voitures circula dans la cour illuminée. Dès ce moment, ce fut un murmure perpétuel de voix criant :

« M. le marquis et Mme la marquise de Cabesterre ! M. le comte et Mme la comtesse de Fromenville ! M. le baron de House-Muller de Muller-House ! Mme la baronne de Radicoffani ! »

A ces noms illustres et sonores, la marquise de Neuvilette leva la tête et dit :

« Mais, Dieu me pardonne, monsieur le marquis, ce sont des gens de qualité, de très-haute qualité. »

A peine avait-elle exprimé son admiration, que la porte de la chambre s'ouvrit, et que Froissart, en habit à la française, suivi de quatre domestiques tenant des flambeaux d'argent dans leurs mains gantées, parut en disant :

« Aurai-je l'honneur de conduire au salon Mme la marquise de Neuvilette? on n'attend plus qu'elle pour commencer la soirée. »

Tandis qu'il achevait sa phrase, un homme d'un air tout à fait respectable offrait le bras à Adeline, qui baissa la tête et accepta.

PROGRESSION DE BONHEUR.

La première soirée fut étincelante.

La seconde soirée orientale; mais quelqu'un vola, par distraction, un flambeau d'argent. Passons sur cette misère.

La troisieme soirée rapporta dix mille francs de bénéfice à Froissart.

La quatrième soirée fut marquée par un léger incident : le prince de Lahore fut trouvé porteur de fausses cartes.

Glissons sur beaucoup d'autres soirées, et arrivons à la quinzième, celle où Froissart réalisa trois cent quarante-cinq mille francs de gain. « Si cela continue, dit-il en se retirant dans ses appartements, j'achèterai le château de Chambord, qui est à vendre. Je me passerai cette fantaisie. »

C'est à ce moment de prospérité qu'il entra un matin chez le marquis, son beau-père, suivi de deux domestiques portant une aiguière et une serviette.

« J'avais promis de vous faire prendre un bain d'or, lui dit-il, je viens tenir ma promesse; ôtez vos pantoufles et vos bas.

— Mais...

— Otez vos pantoufles et vos bas. »

Il fallut que le marquis plongeât ses pieds dans

l'or et réalisât la métaphore de son gendre : ce qui fut fait. Le marquis prit un bain d'or jusqu'à la cheville.

AUTRE TRAIT DE GRANDEUR D'ARISTIDE FROISSART.

« Du train que tu y vas, dit-il à Beaugency, son ami, condamné et abandonné par la Faculté, tu peux vivre trois mois : tes moyens ne te permettent pas de mourir plus tôt. Eh bien ! ne sors plus de chez moi et enfonce-toi dans l'abondance et les plaisirs. Tu seras mort dans deux mois au plus tard. »

Dans le même accès de générosité, il donna deux cents louis à *la Dernière Guitare*, afin qu'il pût réaliser une fois dans sa vie le plus caressé de ses rêves : le bonheur de faire imprimer et graver toutes ses romances avec accompagnement de guitare. Paris fut aussitôt inondé de *Nocturnes à deux voix* pour guitare, de romances intitulées : *Le Retour de la guitare, le Réveil de la guitare, la Guitare régénérée*, et tous les marchands de nouveautés étalèrent derrière leurs carreaux : *La nouvelle méthode pour apprendre la guitare sans maître*. Paris ne sut que penser de ce débordement de paroles et de musique inspirées par la guitare.

Quant à Lacervoise, le fameux sculpteur qui ne sculptait pas par respect pour son art, Aristide lui dit :

« Veux-tu faire le tombeau de mon père?

— De ton père qui est vivant? voilà qui est assez ronde-bosse!

— Cela lui sera peut-être agréable, et puisque tu ne tailles pas de tombeaux pour les morts, qu'il soit dit du moins que tu en as sculpté un pour un vivant.

— Ça me va! mais laisse-moi les coudées franches!

— Je te laisse libre dans ta fantaisie, poëte!

— Tu me comprends.

— Combien te faut-il?

— Dix mille francs.

— En voilà douze mille.

— Dans trois mois tu auras le plan de l'œuvre.

— Tu sais ce que mon père a été?...

— Oui, un homme politique. Le génie de la politique sera symbolisé...

— Il a été restaurateur.

— Nous fondrons les deux symboles; sois tranquille! Style! ronde-bosse! saillie! relief! la fantaisie! l'élan! le geste! Tu seras content. »

C'est ainsi qu'Aristide Froissart se conduisit avec l'amitié; nous allons voir comment la fortune se conduisit envers Froissart.

Le mois qui suivit ne ressembla pas au premier. Pendant la première quinzaine, Froissart perdit quatre-vingt mille francs et on lui vola trente-trois couverts à filet.

Pendant la seconde quinzaine, il perdit encore cent trente mille francs. A cette époque de fâcheuse décadence, un soir qu'il avait groupé devant lui

le produit de la vente de tous les bijoux de sa femme, vendus dans la matinée pour former la masse de la banque, et une somme d'environ soixante mille francs déjà gagnée dans la soirée, cette soirée qui promettait de combler une partie des pertes éprouvées, une grande rumeur agita la salle. Aussitôt on vit des gens passer de la table de jeu à la croisée afin de ne pas paraître jouer, d'autres prendre des poignées de cartes et les lancer dans le feu. Dans le même temps, et ce temps fut un éclair, des mains furtives se jetèrent sur l'or des mises et sur l'or entassé devant le banquier. Ce fut un pilllage d'effroi, et tous ces gestes cupides se faisaient au milieu des cris étouffés, d'avertissements dits à voix basse.

La cause du trouble était ceci. Le procureur du roi, suivi du préfet de police et de plusieurs commissaires, entrait dans les salles de jeu dont chaque issue était déjà gardée.

On devine ce qui s'ensuivit : ce qui restait d'argent sur la table, et les cinquante ou soixante mille francs du banquier, tout fut saisi. Plusieurs joueurs furent à l'instant même arrêtés. On aurait conduit avec eux en prison Aristide Froissart, sa pauvre femme à demi morte de frayeur et de honte, M. et Mme de Neuvilette, si un personnage à la parole grave, aux manières dignes, ne fût intervenu pour les protéger. Adeline, en le reconnaissant, passa de l'épouvante à la stupéfaction.

Ce jeune homme qui répondait pour eux tous et les sauvait d'un commencement de déshonneur,

c'était le duc de Villa-Réal lui-même, le petit locataire du pavillon de l'hôtel.

UNE BELLE-MÈRE APRÈS UN MALHEUR, OU UN MALHEUR NE VIENT JAMAIS SEUL.

« C'étaient donc des escrocs ! s'écria Mme de Neuvilette, quand un peu de sang-froid lui fut revenu, quelques minutes après la descente de la justice dans l'hôtel de son gendre : vous m'avez faite dame d'honneur d'une cour d'escrocs ! vous avez institué M. le marquis de Neuvilette banquier d'une société d'escrocs ! vous avez fait de ma fille, de votre femme, la reine d'un salon d'escrocs ! Quel châtiment, monsieur, ne méritez-vous pas ! mais vous êtes un monstre ! mais vous êtes !...

— Avouez pourtant, belle-maman *Squelette*, reprit Froissart en jetant les yeux sur les ruines laissées par le passage de la justice, que vous vous êtes bien amusée pendant deux mois.

— Des escrocs, vous dis-je, des escrocs !

— Franchement je ne savais pas, chère belle-maman, que ce fussent précisément des escrocs. Vous y avez été trompée comme moi. Après tout, ajouta-t-il, convenez qu'il n'y a plus guère de la gaieté, de l'entrain, de l'esprit, que chez ces gens-là. Dans la haute société on fait de la politique à pierre fendre, dans les livres on ne trouve que de l'imagination et ce qu'on appelle du style ; tout

l'esprit du dix-huitième siècle, toute la véritable gaieté française s'est réfugiée chez les voleurs.

— Vous périrez sur l'échafaud ! telle fut la réponse de Mme de Neuvilette au paradoxe de Froissart.

— Et si jamais je suis pendu, répondit celui-ci, je sais bien qui tirera la corde. Quelle autre qu'une belle-mère a jamais été la cause de la mort de son gendre ? »

RETOUR DE M. DE VILLA-RÉAL ; CE QU'IL ÉTAIT.

En arrivant à Lisbonne, M. de Villa-Réal apprit la mort de son père, qui était le possesseur de la plus grande partie des mines de diamants du Brésil. Il hérita d'une fortune qu'aucun chiffre ne peut limiter. Ajoutez des millions à des millions, et vous amuserez votre esprit sans atteindre la vérité. Si le bonheur s'appréciait au carat comme les diamants qu'il possédait, personne n'eût été aussi heureux que le jeune duc de Villa-Réal. Tout ce que ces immenses richesses lui valurent moralement, ce fut une position, des titres, des dignités sans nombre ; avantages presque imperceptibles, car il était d'origine nobiliaire, duc depuis des siècles, et, il faut le dire, plus fier de sa naissance que de ses millions, qu'il eût donnés pour le moindre de ses titres.

Extrêmement avare, son père, lorsqu'il vivait,

ne lui faisait qu'une pension de deux mille francs par mois, avec laquelle il était forcé de vivre à Paris, puisqu'il voulait y vivre malgré les antipathies de sa famille pour la France. Quoiqu'il ne fût pas en position, à cause de la modicité, et l'on pourrait dire de la pauvreté de ses revenus, de figurer dans le monde aristocratique parisien de la manière large et brillante qui lui convenait, il n'était pas moins connu et désigné dans les salons diplomatiqnes comme l'étranger le plus versé dans les affaires de la politique européenne, et comme l'homme en qui la cour du Brésil mettait une confiance qui l'élevait presque au rang d'ambassadeur de famille.

On a dit la soudaine passion que lui inspira Adeline dès l'instant où leurs yeux se rencontrèrent pour la première fois. Il l'aima, il le lui dit avec tout l'égarement de la passion, de cette passion folle, fantasque, épidémie des millionnaires, et qui leur fait épouser, ainsi qu'on le voit si souvent, des actrices du premier et même du dernier ordre, lorsqu'ils pourraient s'unir à leurs égales. Plus on est haut, c'est banal, mais c'est vrai à dire, et plus la tête tourne facilement. Ici, du reste, rien absolument d'aussi bizarre ne se présentait. Adeline, sans être d'aussi haute condition que le duc de Villa-Réal, appartenait, comme lui, à une famille qualifiée, et d'ailleurs Adeline n'était pas à marier, malheureusement pour elle.

Après avoir donné à la douleur le temps exigé par la tendresse et le respect, le duc de Villa-Réal avait quitté immédiatement Lisbonne pour revenir

à Paris, où son projet était de vivre et de dépenser somptueusement la millième ou la dix-millième partie de ses revenus, où son projet... Mais son projet était de voir Adeline, de la voir toujours. Mais dans quel but? Dans celui de la voir : n'est-ce pas assez? Il entrait à peine dans son pavillon, sa chaise de poste était à peine cachée sous la remise, qu'il fut témoin de la scandaleuse scène, du terrible démêlé de Froissart avec la justice. Favorablement accueilli dans le monde où il avait lié de hautes amitiés, dans les réunions où se rend la haute magistrature, il avait pu étendre sa protection sur la famille, dont il était encore le locataire, et lui épargner l'infamie d'une arrestation; c'est ce qu'il avait fait avec une simplicité noble, et obtenu avec une générosité à la hauteur de la sienne. M. et Mme de Neuvilette n'avaient rien compris à cette intervention presque miraculeuse. Froissart s'était dit :

« On est, ma foi! bien sot de tant s'effrayer; il y a toujours quelqu'un dans la vie pour vous tendre la main quand vous allez glisser. »

Adeline s'était dit tout bas :

« Mon Dieu! quel malheur qu'il ait vu notre honte! »

LE LENDEMAIN D'UN RUINÉ.

En secouant les oreillies, Frossart se dit, quelques jours après sa triste mésaventure : « Le choc a été rude, mais il ne faut pas se laisser abattre,

si ces gens de justice étaient venus une heure plus tard, j'encaissais le soir même de leur visite près de cent mille francs. J'ai eu mon Waterloo. Le sort de la bataille a dépendu de quelques minutes. Mais vais-je pour cela m'enterrer dans le désespoir? Bah! c'est à recommencer... »

Un valet entra au milieu de ce monologue de Froissart.

« Monsieur!

— Qu'y a-t-il?

— C'est le mémoire du tapissier : dix mille francs...

— Qu'il revienne...

— J'ai eu le tort, reprit Froissart, de donner trop d'éclat à mon projet : j'ai éveillé les soupçons de la police...

— Monsieur!

— Encore!

— C'est le mémoire de Chevet : cinq mille quatre-vingt-deux francs...

— Qu'il repasse un autre jour... Avec du mystère... plus d'adresse dans le choix des invités... au lieu de dîners, de simples collations...

— Monsieur!

— Une troisième fois!

— C'est le mémoire de votre bijoutier : vingt-trois mille francs quarante centimes.

— Qu'il laisse son mémoire. Je ne m'y prendrai plus ainsi à l'avenir. C'est une leçon dont je ferai mon profit. D'abord...

— Monsieur!

— Encore un mémoire!

— Oui, monsieur.

— Tous les mémoires se sont donc donné rendez-vous aujourd'hui! On me croit donc bien riche depuis hier?

— Non, monsieur, c'est parce qu'on vous sait ruiné depuis hier.

— Ce valet a dû servir chez quelque philosophe de l'antiquité.

— Non, monsieur, répondit le valet qui avait entendu la réflexion de Froissart, mais chez deux agents de change...

— Qui jouaient comme moi à la roulette?

— Non, monsieur, sur les fonds publics. »

FROISSART ET SA FEMME.

« Eh bien! bonne, dit-il à Adeline d'un ton amical et en homme presque repentant, nous n'avons pas été heureux l'autre soir. Il faut nous consoler. Et puisque tu partages d'ailleurs avec moi les contrariétés de ce coup de pied du sort, il doit me paraître plus léger... »

Ce début toucha Adeline; il lui laissait espérer une espèce de révolution dans le caractère de son mari.

Elle lui tendit la main avec bonté.

« A la bonne heure! toi, tu ne me déchires pas comme a fait ta mère : quelle femme!

— Il faut l'excuser, mon ami; ma mère est une personne d'un autre temps, d'un esprit d'ordre et de tranquillité : elle ne comprend pas les

folies de la jeunesse et surtout qu'on ait regret de les avoir commises. Elle ne sait pas comme moi que vous avez le cœur excellent, que vous m'aimez...

— Mais c'est parce que je t'aime, interrompit Froissart, que je me suis embarqué dans cette affaire. Que voulais-je? que veux-je encore? que ma maison ne soit pas une galère pour moi, une prison pour les autres, l'arrière-boutique d'un épicier. J'ai le courage de mon caractère : je prétends bien vivre, faire bien vivre ceux qui m'entourent, vivre enfin. Parce que je n'ai pas réussi au premier début, ce n'est pas une raison pour m'en vouloir. On accorde trois débuts aux acteurs. Tu ne m'en veux pas?

— Non, mais à l'avenir, mon ami, essayons de vivre autrement...

— C'est que tu ne peux pas être heureuse autrement. Je te connais mieux que tu ne te connais.

— Ne dites pas cela. C'est si bon, c'est si durable la satisfaction domestique qui résulte de l'économie dans les dépenses, du choix des amis qu'on se fait...

— Tu ne sais pas, ma parole d'honneur, combien tu étais ravissante de joie, étonnante de beauté, au milieu de toutes ces femmes dont pas une ne vaut ta chaussure.

— Les convenances demandaient, mon ami, que je me montrasse parée, gaie, contente ; d'ailleurs ne l'avez-vous pas exigé?

— Tu dansais par force, soit! mais qui est-ce qui danse comme toi? tu étais aimable par force,

mais qui est-ce qui est aimable comme toi ? tu...

— Mon ami, ne songez plus, encore une fois ! à cette existence-là ; voyez les chagrins qu'elle nous a attirés...

— Venons à ces chagrins. Notre malheur est réparable, très-réparable.

— Oui, mon ami, par l'emploi de sages moyens.

— Par les mêmes moyens.

— Que dites-vous ? vous vous proposeriez...

— Il n'est pas encore temps de s'expliquer là-dessus. Mais écoute-moi...

— Avant de vous écouter, mon ami, permettez-moi de vous conseiller une démarche que la politesse, à défaut de tout autre sentiment, vous engage à faire sans retard. Nous devons à la générosité de M. de Villa-Réal la faveur de n'avoir pas été ignominieusement traînés devant les tribunaux.

— Mais je comptais bien aller le remercier.

— Alors vous m'avez prévenue dans mon désir; j'en suis heureuse ; mais vous auriez dû déjà remplir cet acte d'impérieuse gratitude.

— Comme nous nous rencontrons à merveille! Je venais justement chez toi au sujet de ce jeune homme, et c'était pour te prier d'aller toi-même le remercier.

— Moi !

— Pourquoi cette exclamation ? une femme, une jeune femme s'acquitte toujours mieux de ces sortes de démarches-là. C'est moins sec.

— Je ne pense pas comme vous... cela ne se doit pas... Lui-même, M. de Villa-Réal, trouverait étonnant.... déplacé...

— Va ! il sera infiniment plus flatté de ta présence que de la mienne.

— Je n'irai pas, je vous l'affirme, chez M. de Villa-Réal. Il est inutile d'y penser.

— Eh bien ! j'irai, puisque tu ne veux pas y aller toi-même. Cela dérange mes projets, n'importe. L'affaire eût été plus délicatement conduite par toi ; par moi elle ira plus rondement. Je lui dirai en bon voisin de venir dîner chez moi quand il lui plaira, de considérer ma maison absolument comme la sienne, de ne pas plus se gêner enfin avec moi que moi avec lui ; que ton désir, autant que le mien, est de le voir devenir notre ami, notre meilleur ami.

— Qu'allez-vous faire ? Vous ne réfléchissez pas sur les conséquences d'une telle familiarité ; mieux vaut cent fois paraître impoli, ingrat, que d'en agir ainsi.

— Je ne te comprends plus ; tu ne veux pas te rendre toi-même chez M. de Villa-Réal pour lui porter nos remercîments ; tu trouves mauvais que j'y aille... »

Il était difficile qu'Adeline expliquât à Froissart les véritables motifs de la lutte intérieure à laquelle elle était livrée.

Le laisser aller chez le duc, c'était, dans sa pensée, lui faire jouer un rôle affreux ; s'y présenter elle-même... elle !

« Décide-toi, reprit Froissart. Le temps nous marche sur les talons. Car, si je ne vais pas chez M. de Villa-Réal, ou je ferai banqueroute, car je suis ruiné, voilà le mot ; ou, pour ne pas faire

banqueroute, je suis obligé de vendre cet hôtel, tout ce qui nous reste, entends-tu?

— Vendre l'hôtel! mon Dieu! ce bien de famille auquel ma mère attache tant de prix, où elle, sa mère, la mère de sa mère sont nées. Vendre l'hôtel! mon père en mourrait de douleur, lui qui a failli mourir de joie lorsqu'il y est rentré, le jour où, par notre mariage, l'hôtel lui a été pour ainsi dire rendu. Vous ne ferez pas cela. Ce serait affreux! ce serait affreux! Mais quel rapport, continua-t-elle en changeant de ton brusquement, y a-t-il entre le mauvais état de nos affaires et M. de Villa-Réal?

— Nous y voici. Je dois, à l'heure qu'il est, près de trois cent mille francs que je ne sais où diable prendre. On ne veut plus me prêter ni sur mes terres ni sur cet hôtel, déja grevé d'hypothèques. M. de Villa-Réal est richissime. Ne t'agite pas ainsi. Je ne projette pas de le voler. Il est richissime; il a des mines de diamants; il prête aux rois, à son empereur. Je sais tout cela. Je sais encore qu'en ce moment il est à la recherche d'un beau logement dans ce quartier. Au lieu d'acheter un hôtel, ce qui n'est pas toujours facile; pour ma part, je n'en connais pas un seul qui soit à vendre dans le faubourg; au lieu de louer un étage dans quelque grande maison, ce qui est mesquin dans sa position, qu'il achète... C'est ici, Adeline qu'il faut m'écouter. En allant chez lui pour le remercier, tu lui proposeras en mon nom de lui vendre tout simplement le premier étage de notre hôtel. L'affaire nous convient, à lui et à nous, sous tous

les rapports. Nous lui donnons, pour trois cent mille francs, le premier étage de l'hôtel avec les écuries, le jardin et les deux pavillons. Par là, il pourra dire de son côté que l'hôtel lui appartient ; du nôtre, nous pourrons en dire autant, car en réalité nous l'habiterons toujours, sauf qu'au lieu d'occuper le premier étage, un peu frais l'hiver, nous nous logerons au second étage, aéré, commode, sec, et d'où la vue est illimitée. Demande-lui trois cent mille francs pour cet étage et les dépendances, et nous sommes sauvés. Maintenant tu n'as plus de raison pour craindre de te présenter chez lui ; ce n'est pas une visite de reconnaissance que tu vas lui faire, tu te rends auprès de lui pour lui proposer une affaire, une bonne affaire. »

Le cœur d'Adeline battait toujours d'indécision. Perdre l'hôtel où elle était née, réduire son mari à faire banqueroute à la suite d'une ignoble affaire de police correctionnelle, ou aller chez M. de Villa-Réal...

« Vous le voulez, dit-elle à Froissart avec une noble résignation et une douleur qui lui remplit les yeux de larmes. Vous le voulez !... y avez-vous bien pensé ?... ne craignez-vous pas ?... Vous le voulez ? Sérieusement, vous le voulez ?

— Tu devrais déjà être de retour, répondit Froissart, si tu m'aimais comme tu dis que tu m'aimes.

— Eh bien ! j'obéirai.

— Quand iras-tu chez lui ?

— Tout de suite. »

Adeline sortit; elle était résignée au sacrifice.

Elle touchait à peine la dernière marche de l'escalier que Froissart se dit :

« Si elle conclut ce marché, je prends aussitôt ma revanche. Il n'y aura que l'étage de changé. »

SUR QUOI REPOSE L'ESPÉRANCE.

Rentré dans son petit pavillon, véritable grotte de fée, le jeune duc de Villa-Réal fut heureux comme le plongeur, qui, après une longue absence, revient à la surface de l'eau ; il respire, il revoit le ciel, le soleil, la terre et lui-même. Il était au milieu de ce Paris qu'on déteste, qu'on aime tant! dans la maison de la jeune femme dont l'image l'avait accompagné partout et le ramenait enfin à la même place. Quoiqu'il fût de l'école froide et vernie des hommes politiques, il n'avait pas encore étouffé en lui le cri de la jeunesse, le chant des passions. Il mettait seulement une distinction particulière dans les sentiments qui, chez les autres, vont étourdiment et tête baissée au but, soit pour l'atteindre, soit pour le manquer. La réserve d'une éducation royale lui tenait lieu de la timidité qui dore une passion vraie comme celle qu'il éprouvait. Il se serait joué de tout, s'il eût été, avec ses principes, obligé de se faire un nom et une fortune, avantages qu'il possédait largement; il se serait joué de tout, excepté, jusqu'ici, de l'amour. L'homme du grand monde cédait poliment le pas à l'homme amoureux.

Il s'enferma, tira ses rideaux, ralluma son feu,

mit ses pantoufles chéries, et, du fond du fauteuil dans lequel il était assis, il promena un regard consolé sur ces charmants tableaux, sur ces douces créations animées du souffle de Roqueplan et de Diaz, ces deux peintres du bonheur tranquille, de la poésie odorante et recueillie.

« Et je suis chez elle ! se confiait-il tout haut, je suis chez elle ! Pauvre jeune femme, pauvre adorable femme ! ajoutait-il. Quel mari ! quel mari ! comme elle doit souffrir dans cette dépendance, qui sera bientôt de l'abjection ! Qu'elle était pâle, éplorée, éperdue, effarée, l'autre soir ! A qui a-t-elle raconté sa douleur ? qui a séché ses larmes ? que je suis heureux d'avoir fait quelque chose pour elle ! »

En s'abandonnant au courant de cette rêverie, Villa-Réal laissa flotter sa vue où elle voulut aller, du feu amusant de la cheminée à la porte bien close, du plafond paisiblement éclairé par la lanterne transparente au tapis semé de fantasques arabesques. Il vit luire un point sur ce tapis, et trois ou quatre fois ce même objet qu'enflammait un fil de lumière jailli du foyer frappa ses regards. Il quitta son fauteuil pour voir ce que pouvait être cet objet qui persistait à inquiéter son attention ; il s'en approcha : c'était une épingle. Un sourire de pitié courut sur ses lèvres.

« Qu'avais-je donc l'espoir que ce serait ? Tiens ! le reprit-il en la regardant de près à la lumière, elle n'est pas faite comme les épingles ordinaires... la tête n'est pas si grosse... Oui, j'en ai vu de semblables sur la toilette de la marquise de

Santander. C'est une épingle de façon anglaise. Il n'y a pas longtemps qu'on se sert à Paris de ces sortes d'épingles ; je n'en ai jamais eu ici. Mais comment est-elle ici? Une épingle de femme... ce ne peut être que la femme du concierge... Mme Turbot. Elle! mais, Mme Turbot a soixante ans passés ; non, ce n'est pas elle qui a pu la laisser tomber chez moi. Qui donc est venu?... »

De Villa-Réal sonna.

Pampas, le domestique de couleur, parut.

« Fais monter M. Turbot... Est-ce que je vais demander à ce brave homme si cette épingle est à lui? grave question! Le déranger pour cela... »

M. Turbot semblait attendre derrière la portière la faveur de se montrer à son jeune locataire, tant il fut prompt à se présenter.

« Quelle joie pour nous, monsieur de Villa-Réal! quel bonheur pour tout le monde que votre retour!

— Mon brave monsieur Turbot, je n'ai pas pu vous rapporter des oranges de Lisbonne d'où j'arrive ; mais je vous prie d'accepter, à l'occasion de mon retour, ces dix pièces d'or de mon pays : j'étais plus sûr de les conserver que des oranges. Vous avez fort bien tenu le pavillon pendant mon absence ; je vous en remercie, monsieur Turbot.

— C'était un devoir pour moi, monsieur le duc; mais je n'ai pas été seul à le remplir. Une bien aimable dame m'a aidé de ses conseils ; Mme Froissart elle-même... »

De Villa-Réal, en entendant ces mots, se leva, courut à son secrétaire, qu'il ouvrit, en retira une

boîte en velours où se trouvait renfermé le portrait de sa mère, et il y déposa l'épingle qu'il avait ramassée sur le tapis.

« J'aurai bientôt l'honneur, dit-il ensuite à M. Turbot, d'aller remercier Mme Froissart de son attention. Adieu, monsieur Turbot, adieu ! Je suis un peu fatigué... excusez-moi si je vous congédie si tôt.

— J'aime ce garçon-là, murmura M. Turbot en se retirant, comme j'aurais aimé ce pauvre Dauphin s'il eût vécu. Un cœur de prince, un véritable cœur de prince.

— Elle est entrée ici ! s'écria de Villa-Réal lorsqu'il fut seul ; elle a respiré ici ! Dès ce moment ce pavillon m'appartient. Dussé-je l'acheter un million, tant que je vivrai personne ne l'occupera que moi, et après moi personne ne l'habitera. »

LA SECONDE ENTREVUE.

C'est sur le perron du grand escalier de l'hôtel que Mme Froissart, allant chez M. de Villa-Réal, et que M. de Villa-Réal, allant chez Mme Froissart, se rencontrèrent.

Pendant quelques minutes, ils se regardèrent sans pouvoir se parler

« Madame, dit enfin M. de Villa-Réal, j'avais l'honneur de me présenter chez vous à titre de locataire pour vous importuner d'une demande, mais vous sortez... »

Le ton riant quoique gêné de M. de Villa-Réal

fit rentrer les brûlantes couleurs qui s'étaient allumées sur les joues d'Adeline ; et, encouragée par cette demi-familiarité, elle eut assez de présence d'esprit pour ne pas lui répondre : « J'allais aussi chez vous. »

« Une visite de peu d'importance, répondit-elle, ne doit pas nous priver de l'honneur de recevoir aujourd'hui une personne à qui nous devons tant, M. Froissart et moi. »

Le chapeau à la main, de Villa-Réal suivit Adeline jusqu'au premier étage, où était le salon.

Après l'avoir conduite au canapé, de Villa-Réal s'assit sur une chaise à quelques pas d'elle ; et reprenant le fil des dernières paroles qu'elle avait dites au bas de l'escalier, il dit à son tour :

« Je croyais, en venant ici, n'avoir qu'une faveur à solliciter, madame ; maintenant j'ai aussi une grâce à attendre de vous. Cette grâce est que vous ne me parliez plus du service de hasard que j'ai été si heureux de vous rendre le soir de mon arrivée. J'aurais désiré vous être utile dans une tout autre circonstance. Mais on ne choisit pas son bonheur. La grâce est accordée, n'est-ce pas ?

— Et la faveur aussi, ajouta Adeline émue du ton de parfaite convenance qu'avait mis dans ce peu de mots le jeune homme, aux genoux duquel elle avait résolu de s'humilier. Non, jamais, pensa-t-elle, je ne lui dirai maintenant ce que Froissart m'a chargée de lui demander.

— Prenez garde, madame, de me l'accorder trop vite, cette faveur ; si vous alliez vous repentir de votre générosité ?...

— Vous ne me demanderez, j'en suis sûre, reprit Adeline, qu'une chose qu'il serait honorable à M. Froissart de vous donner.

— Vous avez eu la bonté de me deviner, madame.

— Mais... pas encore...

— Je suis votre locataire.

— Je crois m'en souvenir, monsieur le duc, et je crois savoir aussi que vous songez à nous quitter. Le logement est si petit, si incommode...

— Le quitter ! et j'aurais appelé cela une faveur, madame ! »

Une longue pause mesura l'instant où de Villa-Réal se tut et celui où il reprit d'une voix moins assurée :

« Non, madame, je ne veux pas le quitter. Il est possible que j'achète bientôt un hôtel, étant obligé de recevoir chez moi les personnes qui me font l'honneur de m'accueillir chez elles ; mais ce projet ne me fera pas renoncer à venir passer tous les jours quelques heures dans un pavillon où j'ai goûté les plus agités... les plus heureux moments de ma vie.

— S'il en est ainsi, répondit Adeline, je pense que M. Froissart... »

Il est probable qu'Adeline n'aurait jamais trouvé la fin de sa phrase, si de Villa-Réal, à ce nom de Froissart, jeté comme un bouclier entre deux combattants, n'eût aussitôt repris :

« C'est précisément à M. Froissart que je viens demander la faveur de renouveler mon bail.

— Il vous l'accordera sans peine, interrompit

Adeline, qui croyait que la conversation, un peu chancelante d'abord, allait rentrer dans la banalité des affaires. Vous désireriez un bail d'un an, de deux ans...

— De toujours, madame.

— De toujours !... Je ne connais pas beaucoup les affaires, dit Adeline, mais il me semble, monsieur le duc, qu'on ne peut contracter pour toujours.

— En matière de loyer, c'est possible, et vous avez raison, répliqua de Villa-Réal : nous mettrons alors pour quatre-vingt-dix-neuf ans. La loi le permet.

— Quelle idée ! s'écria en riant Adeline ; vous avez donc l'espoir de vivre jusque-là ?

— Non, madame ; mais j'ai peur qu'on ne me chasse avant ce temps écoulé.

— Monsieur le duc parle-t-il sérieusement ?

— Je parle très-sérieusement, madame, quand je souhaite de passer un bail aussi long que la loi le permet.

— Mais vous auriez bien meilleur marché, monsieur, d'acheter ce pavillon qui vous plaît tant.

— Me le vendrait-on, madame ?

— Oh ! mon Dieu ! pensa Adeline, on dirait qu'il devine l'intention de mon mari ; il va au-devant de ce que j'allais si péniblement lui proposer, il m'épargne la contrariété d'ouvrir ce marché qui dit nos désastres... Je ne puis, je ne dois pas négliger de faire ce que Froissart m'a recommandé... ce serait mal...

— Peut-être mon mari, reprit-elle, vous vendrait

ce pavillon, mais je crois... En effet, il m'a parlé quelquefois de le vendre...

— A d'autres qu'à moi, madame?

— Je ne vous connaissais pas encore, monsieur le duc. »

De Villa-Réal s'aperçut du faux pas qu'il venait de faire ; il se hâta de reprendre :

« Peut-être y a-t-il quelque difficulté à lever?... Je vous ai interrompue, vous alliez la dire...

— Une très-grande. M. Froissart considère, je crois, le pavillon que vous habitez, le pavillon opposé, le jardin et le premier étage de l'hôtel comme un tout indivisible.

— Mais j'achète le tout! s'écria de Villa-Réal sans réfléchir sur cette bizarre façon de vendre un hôtel.

— Je répéterai votre proposition à mon mari, dit Adeline qui sentait que l'entretien ne se prolongeait pas sans douleur pour elle, obligée de servir de courtier de vente. Son mari la mettait dans l'affreuse nécessité de proposer elle-même la vente d'un hôtel auquel elle tenait comme elle aurait tenu à l'existence d'un membre de sa famille.

— Mais si vous me vendez le premier étage, reprit de Villa-Réal avec réflexion, vous avez donc le projet de sortir de l'hôtel?

— Nous, le quitter! Oh! jamais, monsieur, jamais.

— Comme moi le pavillon, dit le jeune duc avec la même passion dans la voix. Pourtant où irez-vous?... à moins que vous ne deveniez mes locataires..

— Non, monsieur, mais vos voisins; nous irions habiter le second étage, plus sec, plus commode, dont la vue est plus étendue, dit Adeline, répétant machinalement les pauvres raisons de son mari.

— Ah! je comprends, dit de Villa-Réal qui n'eut pas de peine à comprendre qu'on allait lui céder ce qu'on eût été un peu plus tard dans la triste nécessité d'offrir; et cette réflexion en produisit bien d'autres dans son esprit.

— Marché fait! ajouta-t-il en tendant la main à Adeline. C'est ainsi qu'on traite dans mon pays...

— Oh! pas encore, monsieur! répondit Adeline qui, par un beau sentiment de délicatesse dans sa position, ne voulait pas brusquer le marché de peur de trop paraître y tenir; pas encore... vous ne savez pas le prix que M. Froissart vous demandera.

— Je sais le prix, madame, je le sais. Ce sera le prix que M. Froissart exigera. Ce soir vous me le ferez connaître, et demain votre homme d'affaires enverra chercher à la banque la somme fixée par M. Froissart. Le marché est-il fait maintenant? »

De Villa-Réal avait tendu une seconde fois la main; Adeline laissa prendre la sienne.

« Je me croirais peut-être digne de poser mes lèvres sur votre main, madame, si je sortais de risquer ma vie pour vous; mais je viens de parler d'argent, et cela n'est pas d'un gentilhomme. Vous n'aurez pas, madame, cette hardiesse à me pardonner. »

Il serra, à la manière anglaise, la main d'Adeline, et il dit en se retirant :

« Je serai un bon voisin, madame, je ne ferai pas de bruit sur votre tête. »

Dès qu'il fut parti, Adeline s'écria en envoyant au ciel un regard de reconnaissance :

« J'ai sauvé mon mari d'une ruine, et je n'ai pas à rougir. »

QUELQUES FAITS ET GESTES DE FROISSART.

Quand il apprit que le marché était conclu, Froissart prit sa femme dans les bras, lui fit faire trois fois le tour du salon en valsant; puis, la soulevant, il lui dit :

« Quoique légère comme une plume de cygne, tu vaux ton pesant d'or. »

Le lendemain, il enfermait dans les tiroirs de son secrétaire trois cent mille francs en billets de banque.

DE QUELLE MANIÈRE IL SE CONDUISIT ENVERS SES CRÉANCIERS QUAND IL EUT CET ARGENT.

Il ne paya personne. C'est l'usage quand on a de l'argent.

FROISSART AU DEUXIÈME ÉTAGE.

Aux dimensions près, le second étage de l'hôtel était tout à fait digne du premier. Froissart s'y installa avec la famille de sa femme. Mieux avisée depuis les menaces de son gendre, Mme de Neuvilette se résigna à le suivre, aimant encore mieux cela que de s'en aller vivre sous les toits d'une mansarde. Sa dignité néanmoins souffrit beaucoup de ce changement.

« Mais après tout, se dit-elle, le second étage de l'hôtel, c'est encore l'hôtel. Nous sommes toujours logés chez nous, chez les Neuvilette. »

INSTALLATION DU DUC DE VILLA-RÉAL DANS SON PREMIER ÉTAGE.

Par une annexe à son marché avec Froissart, le duc avait acheté, outre ce premier étage, les meubles qui s'y trouvaient. Tout prit une face nouvelle en passant sous le nouveau maître. L'ordre et le silence colorèrent de leur gravité les moindres parties de ce fastueux mobilier. Ils firent d'une hôtellerie un temple solennel, où l'on n'entra plus que la décence sur les lèvres et en parlant bas. Une bruyante valetaille se retira devant des domestiques polis ; et ces mille petits soupers, table d'hôte de Sardanapale, se concentrèrent dans quelques rares dîners diplomatiques où l'on discourait

sans bruit. L'enfer avait fait place au paradis, quoique l'enfer fût encore dans l'hôtel. Il avait élu domicile au second étage, où nous le suivrons s'il plaît au lecteur.

AVANT DE FAIRE MONTER UN ÉTAGE AU LECTEUR.

Quand il fut dans l'appartement que lui avait si bizarrement vendu corps et âme Aristide Froissart, le duc de Villa-Réal remarqua avec peine qu'il avait acheté sans le savoir un piano d'Erard, une harpe, une volière, douze miniatures de Mme Mirbel, de Mulnier et de Saint, c'est-à-dire douze chefs-d'œuvre, une bibliothèque en ébène contenant les œuvres complètes de Victor Hugo, de Lamartine et de Balzac. Son exquis savoir-vivre lui dit tout de suite à qui de Froissart ou d'Adeline appartenaient ces dieux domestiques dont le cœur d'une jeune femme souffre tant à se détacher. Aussitôt il ordonna à ses gens de les porter à l'étage supérieur, et Adeline reçut en même temps ce billet :

« Madame,

« Une erreur qu'il m'appartient de réparer, vous a fait oublier, dans votre ancien logement, quelques objets dont je n'ai pu devenir possesseur par la raison qu'aucun prix ne saurait les payer.

Souffrez donc, madame, que je vous les renvoie en vous exprimant le regret de les avoir gardés plus d'un jour.

« J'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« Octave, duc de Villa-Réal. »

Cette action était simple et belle.

Elle inspira à Adeline cette pensée :

« Pourquoi ne lui avons-nous pas vendu l'hôtel tout entier et n'en sommes-nous pas sortis le même jour ! »

FROISSART FAIT DES AFFAIRES, BEAUCOUP D'AFFAIRES.

On se souvient de l'orage d'affaires qui creva sur Paris quelques années après 1830. On ne parlait que par actions. Ce fut la peste noire des petits rentiers qui voyaient vingt et trente pour cent à gagner, eux dont l'argent rapportait à peine le cinq.

Froissart fut mordu comme tant d'autres. Puisque la police défend les jeux de cartes et qu'elle permet les jeux d'actions, jouons aux actions, se dit-il. Il n'y a que le nom de changé; brave police! Il se faufila donc dans la bande de condottieri qui exploitait Paris à la clarté du soleil. Comme on le savait encore assez riche et confiant, on l'entoura de projets plus ou moins

superbes, tous susceptibles, il va sans dire, de centupler sa fortune en quelques mois. Il entra dans ces sortes d'affaires par la porte de l'amusement; il y vit, comme tant d'autres, la séduction du pharaon et de la roulette, moins le danger. Dès lors nouveaux visages, mais nouveaux dîners, nouvelles dépenses. On passait les journées à dresser des actes de société, des tableaux de bénéfices, à peindre des modèles d'actions, à faire des souches, et la nuit à boire.

Beaugency, Lacervoise et *la Dernière Guitare* reparurent sur l'horizon avec l'astre de la fortune, non qu'ils fussent de mauvais amis, on le verra bientôt, mais ils eurent un motif nouveau pour venir égayer la cour de leur roi Aristide Froissart. Comme ils figurent tous les trois dans cette histoire, il importe de ne pas les laisser en arrière et dans l'ombre.

Beaugency, on s'en souvient peut-être, n'avait plus que trois mois à vivre la dernière fois que nous avons fait mention de lui. Les trois mois s'étaient presque écoulés, et, ce qui confond toutes les prévisions humaines, il était arrivé qu'au lieu de maigrir, de s'éteindre, de mourir enfin sous le poids de sa maladie mortelle, et aggravée par la débauche la plus effrénée, Beaugency avait tout à coup retrouvé le chemin de la santé. Il avait vu d'abord ses couleurs revenir à ses joues, une chair nouvelle s'étendre sur ses os, ses yeux briller, et successivement renaître en lui l'homme qui allait descendre au tombeau. Mais, ô malheur trop peu prévu! il avait si bien compté sur la mort, qu'il

parvenait au terme fixé à sa vie par l'arrêt de la Faculté avec quelques pièces d'or seulement. Le jour où il allait ne plus lui rester qu'un sou pour vivre, et ce jour était proche, il se porterait à merveille, et il entrerait dans une longue carrière d'années à parcourir. Voilà pour Beaugency. La mort l'avait volé.

Pas une seule romance de *la Dernière Guitare* ne s'était vendue, et pourtant il croyait avoir eu un immense succès. Son orgueil n'était pas tout à fait erroné, puisqu'on aurait difficilement trouvé deux exemplaires de ses compositions lyriques chez un marchand. Prévoyant le chagrin qu'aurait éprouvé son ami si elles étaient restées sans acheteur, Aristide les avait achetées lui-même en bloc et les avait brûlées. Napoléon usa, dit-on, de la même galanterie envers les poésies de Delille et de M. de Fontanes. Je crois cependant qu'elles furent noyées par son ordre, au milieu de la rade de Brest.

C'est vers l'époque de ce retour de fortune arrivé à Froissart que Lacervoise, le sculpteur qui ne sculptait jamais, présenta à son Mécènes le dessin du tombeau qu'il lui avait commandé.

« Tu seras content, dit Lacervoise à Froissart en déroulant avec lenteur une feuille de papier vélin. Je t'apporte le projet du tombeau que tu m'as commandé pour ton père. Tu vas voir! c'est à vous donner l'envie de mourir. Ton père, m'as-tu dit, a joué un grand rôle pendant la Révolution?

— Je t'ai dit qu'il avait été restaurateur.

— Il s'agissait donc de représenter sur son monument les symboles de la politique. »

Froissart ajouta :

« Et de la gastronomie, principalement.

— Ici, tu vois, reprit Lacervoise en indiquant du doigt certaines parties du dessin, les populations s'agitant sans ordre sur la terre ; elles se déchirent, se tuent, se détruisent. Celles-ci agitent des épées, celles-là roulent des canons. Le massacre durerait toujours, ce qu'on voit par ce fleuve de sang qui coule au milieu du tableau comme pour exprimer la durée indéfinie de la lutte, si la politique ne venait enfin régulariser la position de ces malheureux. Elle s'avance sur un char antique, traînée par des bœufs, image de la sage lenteur de ses résolutions. D'une main elle tient un compas, de l'autre le globe du monde. N'oublions pas ensuite...

— Tu oublies toi-même que mon père, je te le dis pour la centième fois, mon cher Lacervoise, était restaurateur. Tu me montres là le tombeau d'un César, d'un Machiavel et d'un Napoléon.

— Il faut pourtant idéaliser, répliqua Lacervoise avec humeur.

— Il faut comprendre aussi.

— Si ce travail ne te convient pas, dis-le tout de suite.

— Je l'aurais désiré plus clair, plus positif.

— Ah ! te voilà comme les autres ; tu es de ceux qui veulent comprendre.

— Mais, oui... un peu...

— C'est bien ! dit Lacervoise. Tu reviens à

l'Empire, à M. Fontaine, à l'Académie, à Montfaucon.

— Mais, conviens-en, tu m'as fait là une charade.

— N'en parlons plus, riposta sèchement Lacervoise. Il n'y avait plus que toi et moi au monde pour comprendre l'art, et tu le trahis. N'importe ! je me reste. Nous serons toujours amis, mais plus de rapports d'artiste entre nous. Car, dès ce moment, s'il faut te le dire, je t'estime autant comme goût que l'arc de triomphe du Carrousel et les tours de Saint-Sulpice. »

Lacervoise roula le vélin où était tracé le plan du tombeau destiné au père de Froissart, et il sortit.

Cette explication jeta pendant quelques mois de la froideur entre les deux amis ; mais ils devaient bientôt se retrouver, plus unis que jamais.

FROISSART EST SUR LE POINT DE CRÉER UNE GRANDE AFFAIRE PAR ACTIONS.

La société n'est pas moins féconde que la nature à varier les types qui sortent de son moule. Vous croyez tout connaître ? traversez seulement le ruisseau, et vous tombez au milieu de nouveaux visages, de nouveaux caractères, d'autres mœurs, d'autres langues.

Dès que Froissart eut mis le pied dans le pays

des affaires, et des affaires comme on les faisait vers 1835, ses salons furent pleins de gens issus d'une autre race, gens parlant vite, debout, se levant à six heures du matin, courant en cabriolet les quatre coins de Paris, avec les poches bourrées de projets. Ils assiégeaient Froissart, qui les écoutait souvent du haut de son lit.

Ces confidences l'instruisaient aux affaires et lui plaisaient par leur côté aventureux.

A ce moment-là surtout qu'elles n'étaient pas encore déshonorées par la friponnerie, elles présentaient quelque chose de grand à l'imagination.

Il s'agissait d'ouvrir des mines inconnues pour en tirer des métaux; de joindre par des canaux deux pays éloignés l'un de l'autre, d'alimenter toute une population à la fois.

Il y eut un beau frémissement en France, immense corps qu'on ne remue pas sans l'électricité d'une idée. Froissart, qui aimait les étrangetés, se passionna pour les affaires par actions, et ses trois cent mille francs lui permirent de prendre dans presque toutes ces affaires un intérêt d'associé ou d'actionnaire.

Il prit des actions dans :
Les brasseries,
Les imprimeries,
Les tanneries,
Les constructions,
Les houilles,
Les asphaltes,

Les bitumes,
Les chemins de fer,
Les restaurants-omnibus,
Les cabriolets-milord,
Les vespasiennes,
Les mines d'or,

Et dans beaucoup d'autres opérations dont nous ne nous souvenons plus, mais dont les rentiers se souvinrent dans ce monde, et les noyés et les asphyxiés dans l'autre.

SIGNE ÉVIDENT DE DÉCADENCE QUE TOUT LE MONDE N'A PEUT-ÊTRE PAS REMARQUÉ.

Ce signe, ce sont les dîners au restaurant.

Fût-ce le *Café de Paris*, dès qu'un restaurant ouvre ses salons à un homme qui fut riche, c'est que les salons de cet homme ne sont plus assez beaux pour recevoir, c'est que ses vins ne sont plus assez délicats, c'est que ses cuisiniers ne sont plus assez renommés, c'est que son service d'argenterie n'est plus assez riche. Suivez-le d'ailleurs :

Du *Café de Paris*, il descend successivement aux restaurants de la rue Montorgueil, et de là, en fin de compte, il revient chez lui, manger du pain et un oignon. Froissart parcourait cette échelle depuis qu'il était dans les affaires, et il acquérait tous les vices qui naissent de la fréquentation des restaurants.

Il parlait très-haut et comme les garçons de restaurant.

Il ne buvait presque plus d'eau, car les restaurants rendent ivrognes.

Dès qu'il avait mangé, il lui fallait le spectacle, et des spectacles honteux pour l'intelligence; la vie de restaurant rendant libertin et cynique.

Il portait le chapeau sur l'oreille, et son oreille était rouge, comme chez tous ceux qui mangent habituellement dans un endroit où une bouche de chaleur brûle le dos et un bec de gaz calcine les yeux.

A la rigueur, Froissart aurait pu mener ce genre de vie et ne scandaliser personne, s'il n'eût forcé Adeline à le suivre de restaurant en restaurant, et de mauvais théâtre en mauvais théâtre, s'imaginant qu'elle était heureuse d'entendre les impudicités de tel ou tel vaudevilliste.

« Cela n'a pas grande valeur littéraire, lui disait-il dans ses retours de bon sens, mais il vaut encore mieux assister au spectacle le plus vicieux du monde que d'écouter une tragédie. Rien n'est plus immoral que l'ennui. »

Ordinairement, après ces orgies, il ramenait sa femme en fiacre.

« Un fiacre! murmurait le grave M. Turbot en ouvrant avec ironie les deux côtés de la belle porte cochère; un fiacre!

C'est aussi dans un fiacre, ajoutait-il mentalement, que Louis XVI est allé à l'échafaud. Le fiacre est la fin de tout. »

UNE PIERRE SOUS LA ROUE DU CHAR.

Avant de devenir à rien, les actions industrielles, qu'une tourbe d'étourneaux avides avaient échangées contre du bon argent, présentèrent le spectacle offert autrefois par la banque de Law et les assignats.

Rien n'étant indéfini comme rien, elles s'élevèrent pendant quelque temps à un taux fabuleux.

Les prudents, les hardis, les mieux avisés, les poltrons vendirent, mais les braves gardèrent en portefeuille.

Ils espérèrent en des bénéfices monstrueux, ils réalisèrent en imagination des trois cents pour cent.

« Pourquoi, se disaient-ils, les actions que nous avons prises dans chacune de ces opérations n'égaleraient-elles pas un jour en prospérité les actions de la Compagnie des Indes, des Quatre-Canaux et des mines d'Anzin, ces trois grâces, ces trois vertus théologales actuellement citées comme des modèles de succès ! »

Froissart fut de ceux qui gardèrent : il attendait le bon moment, sur le moelleux oreiller de l'existence qu'il s'était arrangée entre le hasard et la paresse.

« Veux-tu connaître la couleur du bonheur? dit-il un jour à sa femme en l'amenant devant son secrétaire ; la voilà. Regarde ! Rubens n'en em-

ploya jamais d'aussi expressives. » Froissart avait disposé sur une étagère, comme un peintre dispose ses teintes sur la palette, les actions diversement coloriées qu'il avait dans les spéculations dont Paris retentissait en ce moment.

On voyait des actions :

Bleu de ciel,
Bleu Byron,
Rose tendre,
Chamois,
Beurre frais,
Vert d'émeraude,
Blanc d'amande,
Jaune d'or.

« C'est l'arc-en-ciel, ajouta-t-il en terminant la brillante revue de ses richesses, de toutes nos félicités futures; saluons l'arc-en-ciel. »

LES DETTES REVIENNENT LITTÉRALEMENT SUR L'EAU.

L'été de 1835 fut très-chaud; Froissart avait pris l'habitude d'aller l'après-midi faire baigner son chien au delà d'Auteuil, afin de se fournir un prétexte pour aller avec ses amis manger une matelotte à Boulogne.

Ce chien n'était ni un dogue, ni un épagneul, ni un Terre-Neuve, ni quoi que ce soit; un chien parisien enfin.

Peut-être son intelligence valait-elle mieux que son poil, mais qui pouvait le savoir? Son maître était beaucoup trop paresseux pour lui enseigner à jouer au domino ou à former des mots avec des lettres.

Quoi qu'il en soit, il s'appelait Phénix, comme un des confidents des tragédies de Racine.

Phénix paraissait si satisfait de nager dans la Seine, que Froissart eut envie de l'imiter.

Il était tard, l'atmosphère brûlait, une longue rangée d'arbres étendait un tapis d'ombre sur l'eau; il se décida. Froissart se déshabille et entre dans cette immense baignoire.

Il perd bientôt pied, et, bon nageur, il arrive, après quelques coupes hardies, au tiers du fleuve. Lui et son chien se livrent pendant une heure, dans cette eau fraîche et paisible, au charme de la natation.

Tout à coup Froissart aperçoit de son horizon liquide un fiacre qui s'arrête à l'horizon terrestre, c'est-à-dire à l'endroit où il avait déposé ses habits. Quatre hommes en descendent et semblent l'examiner.

Après avoir subi cette investigation, dont il ne s'inquiéta guère, il se remit à nager. Peu après il vit deux de ces mêmes hommes se déshabiller et se mettre à l'eau.

« Ce sont des amateurs, pensa Froissart; nous allons donc faire une partie, moi, Phénix et eux; mais ils vont bien, murmurait-il, ce ne sont pas tout à fait des novices; ils allongent fièrement. »

Pendant ce monologue, les deux nageurs parvinrent en nageant à se placer l'un à droite, l'autre à gauche de Froissart qu'ils saluèrent par son nom.

« Ils me connaissent, se dit Froissart en leur rendant la politesse, mais ils ne me sont pas inconnus non plus. Où donc les ai-je vus? Dans l'eau il n'est pas facile de se rendre un compte exact de l'identité d'un homme.

— Vous nagez fort bien, monsieur Froissart, lui dit l'un d'eux.

— Vous ne me devez rien, messieurs.

— Cependant, dit le second des deux nouveaux arrivés, vous tenez votre corps trop hors de l'eau, c'est dangereux.

— Dangereux, et en quoi? demanda Froissart d'abord étonné, puis intrigué, et enfin un peu inquiet de la présence de ce fiacre, des allures de ces hommes qui le connaissaient et qu'il ne connaissait pas; inquiet surtout de voir deux autres personnages de la même société debout sur la grève et observant tout. Est-ce dangereux parce qu'on peut être vu?

— Pas absolument à cause de cela, mais parce qu'il est plus facile de se noyer en nageant de cette façon-là. On se fatigue vite; et si l'on se trouve au large, on se noie. »

L'explication ôtait déjà un peu de son anxiété à Froissart, lorsque le premier des deux nouveaux venus lui dit :

« Votre chien mord-il, monsieur Froissart?

— Jamais; il est trop intelligent pour mordre.

— Ah! il ne mord pas? dit l'autre.

— Non, je vous l'assure. » Mais pourquoi tiennent-ils tant à savoir si Phénix mord ou ne mord pas? Finalement ces hommes-là me veulent quelque chose.

Les deux hommes restés sur les bords observaient toujours.

« Ah! mon Dieu! je suis pris, se dit Froissart en retrouvant dans sa mémoire le souvenir fatal de ces deux hommes : ce sont des gardes du commerce! Depuis trois jours je les rencontre partout où je suis; ils vont m'empoigner. »

Immédiatement Froissart plonge à une très-grande profondeur, avec la pensée de reparaître aussi loin que ses forces lui permettront, et de gagner ensuite l'autre bord, si c'est possible.

Que voit-il au fond de l'eau? Ses deux espions, les deux gardes du commerce; ils avaient plongé en même temps que lui.

Il remonte à la surface, ils sont déjà à ses côtés.

« Vous plongez comme une sonde, monsieur Froissart.

— Et vous, messieurs, comme tout ce qu'il vous plaira. »

« Il va être nuit, pensa Froissart, la nuit venue ils n'ont plus le droit de m'arrêter. Je nagerai donc jusqu'à la nuit. »

« Il va être nuit, se confièrent tout bas les deux gardes du commerce; il importe de s'en emparer le plus tôt possible. »

« D'habitude, nagez-vous longtemps, monsieur Froissart?

— Je nage ordinairement jusqu'aux premières étoiles.

— Eh bien! vous avez tort, monsieur Froissart; l'eau n'est guère bonne à ce moment-là; elle est crue.

— J'aime l'eau crue; mon médecin m'a ordonné des bains d'eau crue. »

Sans se le dire, les deux gardes du commerce convenaient entre eux qu'il n'était pas trop prudent de mettre la main sur Froissart qui nageait bien et conséquemment aurait pu leur échapper. Ils craignaient beaucoup aussi Phénix, malgré la bonne recommandation de son maître. Froissart, ayant pénétré les intentions des deux nageurs, avait fort bien pu dire que son chien ne mordait pas.

Devinant, à la longueur de leur expédition, l'embarras où étaient leurs compagnons, les deux autres gardes du commerce restés sur les bords se déshabillèrent à leur tour et se dirigèrent vers Froissart, qui comprit alors l'inutilité d'une plus longue diplomatie.

Vaincu, il imita Charles XII qui, prisonnier des Turcs à Bender, et ne voulant pas passer pour l'être, resta constamment couché dans son lit. Froissart fit noblement et dédaigneusement la planche afin de se laisser emporter par les quatre gardes du commerce qui le forcèrent de s'habiller à la hâte et de monter en fiacre, la nuit étant proche et l'illégalité aussi.

Dans leur précipitation, ils ne donnèrent pas à Froissart le temps de mettre son habit, qui resta sur les bords de la Seine.

On le conduisait à Clichy, cette Sainte-Pélagie du Nord.

« Bien joué! leur dit Froissart, une fois en voiture, bien joué! c'est original; jamais, je crois, on n'a arrêté un débiteur de cette manière-là. Sur l'eau! mais c'est mythologique, messieurs! »

Etonné de la philosophie railleuse du prisonnier pendant le trajet d'Auteuil à la prison de Clichy, un des gardes du commerce, homme profond dans sa profession, lui dit :

« Monsieur Froissart, je n'ai jamais vu l'esprit ni le vin de Champagne empêcher un homme d'aller en prison.

— Ni l'eau de Seine, répondit vivement Froissart, qui, frappé pourtant de la finesse de la pensée du garde du commerce, ajouta : L'esprit peut ne pas empêcher d'y entrer, mais il doit en faire sortir.

— J'en doute, » murmura le garde du commerce en offrant poliment la main à Froissart pour descendre du fiacre.

Le fiacre, qui est la fin de tout! avait dit avec une si haute raison M. Turbot.

Une seconde fois Froissart entendit grincer derrière lui les verrous de la dette.

SOUS LES VERROUS.

Il avait à peine fait connaissance avec son nouveau logement, qu'il reçut quinze invitations à dî-

ner ou à souper de quinze prisonniers différents, auxquels il répondit par quinze acceptations et quinze invitations de sa part à autant de dîners et de soupers.

Le soir même de son arrivée, il commença à remplir ces doubles engagements de politesse.

Le lendemain en s'éveillant fort tard, Froissart se dit :

« J'écrirai aujourd'hui à ma bonne petite femme que je suis ici. »

Le lendemain il se dit :

« Je ne manquerai pas d'écrire à ma bonne petite femme que je suis ici. »

Et le troisième jour :

« Hier, j'ai oublié d'écrire à ma bonne petite femme que je suis ici. »

Le quatrième jour :

« Il faut pourtant que j'écrive à ma bonne petite femme que je suis ici. »

Le cinquième jour :

« N'ai-je pas écrit à ma bonne petite femme que je suis ici? »

Les jours suivants, Froissart se persuada qu'il avait écrit à sa bonne petite femme pour lui apprendre qu'il était enfermé à Clichy.

RÉSULTAT DU SILENCE DE FROISSART.

Chaque jour, pendant la saison d'été, il se noie un homme à Paris quand il ne s'en noie pas douze. Le jour où Froissart ne rentra pas chez lui, il fut

constaté qu'une personne qui se baignait entre le pont d'Iéna et le pont des Invalides avait tout à coup disparu sous l'eau et n'avait plus été retrouvée. Ce jour-là aussi, l'habit de Froissart fut ramassé sur les bords de la Seine au-dessus du pont d'Iéna. Dans son habit était son portefeuille, et dans son portefeuille, son nom et son adresse. Il résulta des rapprochements de ces deux accidents que l'habit appartenait au noyé et que le noyé était Froissart. Ajoutez à cette induction le silence absolu de Froissart, et il paraîtra naturel que sa famille se résignât à le considérer comme victime de son imprudence, comme noyé, enfin comme mort. Froissart passa pour mort.

L'AMOUR ET LE DEUIL.

Le premier jour où l'on crut à la mort de Froissart, le jeune duc de Villa-Réal, suivant une progression toute contraire à celle de Froissart, écrivit à Adeline une lettre de condoléance ; le second jour, il mit sa carte à la porte de l'intéressante veuve ; le troisième, il se présenta chez elle et fut reçu ; on parla des qualités du mort. Le quatrième jour, on parla beaucoup plus de soi-même que du mort ; le cinquième jour, on ne s'occupa que de soi-même, quoiqu'au fond du cœur Adeline ne fût pas aussi pressée d'oublier Froissart que ceux qui l'entouraient, que le duc de Villa-Réal surtout. Avec la réserve ordinaire qu'il apportait dans toutes ses actions, celui-ci avoua à

Adeline l'intention où il était de lui offrir sa main dès l'expiration du deuil. Obligée de répondre à cette proposition, Adeline demanda un mois, et elle fut amenée à permettre au duc de venir la voir aussi souvent que les circonstances l'autoriseraient.

CRI DE DOULEUR DE MADAME DE NEUVILETTE EN APPRENANT LA MORT DE SON GENDRE.

« C'est un fier débarras ! mon Dieu ! »

REGRETS DE M. DE NEUVILETTE.

« Eh bien ! non ! disait le vieux marquis en se confiant à sa fille, je ne suis pas de l'avis de ta mère. Le pauvre Froissart avait mille bizarreries, des défauts, beaucoup de défauts, mais il t'aimait. C'était un diable, mais un diable plein d'esprit, de cœur, de franchise ; il aurait pu te rendre plus heureuse, sans doute ; mais les autres maris ne sont déjà pas si parfaits. Il n'est pas de mauvais tours qu'il ne m'ait fait oublier par quelque attention ; il me cachait toujours ma tabatière, mais c'est lui qui me donnait le meilleur tabac à priser. »

Devant ces éloges, Adeline se taisait, ou, après les avoir entendus, elle embrassait bien tendrement son père.

LES ARTS PLEURENT LA PERTE DE FROISSART.

« Si j'étais Beethoven, se dit la *Dernière Guitare*, je composerais un oratorio sur la mort de mon protecteur; mais puisque je ne suis pas Beethoven, j'exhalerai ma douleur dans plusieurs romances pour guitare en l'honneur de mon ami mort. »

Et l'on vit paraître simultanément :

Les Larmes d'Aristide Froissart, romance à deux voix pour guitare.

L'Amitié au tombeau de Froissart, autre romance à deux voix pour guitare.

Froissart parmi les anges, solo pour guitare.

Quand nous disons qu'on vit paraître ces diverses romances, nous nous trompons ; il est plus exact de dire que personne ne les vit paraître.

AUTRE TRIBUT DE DOULEUR.

« Un père est toujours un père, pensa Lacervoise; je veux aller offrir au père de Froissart un tombeau pour son fils. Je m'engage à le faire gratis ; il n'aura à payer que vingt mille francs pour le bronze, le marbre et les maçons, enfin ce qu'il en coûte pour tous les tombeaux élevés gratis. »

RÉPONSE DU PÈRE FROISSART A LA PROPOSITION DU STATUAIRE LACERVOISE.

« Je sais, monsieur, lui répondit-il, que mon fils Aristide vous avait commandé un tombeau pour moi. C'est une pensée pieuse dont il aura la récompense, même avant le bienfait de l'exécution. Je veux donc que le tombeau qu'il me destinait lui soit élevé au Père-Lachaise. Il pensait m'en faire jouir, qu'il en jouisse le premier !

— J'accepte la commande ! répondit Lacervoise. Toujours est-il qu'ils sont fièrement rondes-bosses dans cette famille ! »

TANDIS QU'ON PLEURAIT FROISSART.

Il se liait avec d'aimables banqueroutiers qui avaient conservé dans la captivité toute la joyeuse humeur des meilleurs jours ; avec de jeunes et charmants escrocs, parlant admirablement de tous les détails de la vie élégante : chasses, courses, paris, boxes ; les uns et les autres visités chaque jour par des femmes fraîches comme les fleurs le jour où on les achète.

Froissart, qui leur était connu de réputation, fut accueilli par eux avec bonheur, et avec eux il apprit à se moquer du créancier sous toutes les formes, de l'endosseur et du carrossier, du tailleur

et du tapissier, du bottier et de l'ébéniste. Il fit un grand pas de plus dans cette vie de bohémiens pour laquelle il s'était senti toujours un faible.

PLUSIEURS PALAIS ET SON COEUR.

Dans l'impossibilité de distraire trop bruyamment Adeline de son deuil, le duc lui portait chaque jour, pour intéresser son attention, un dessin représentant quelqu'une des belles propriétés qu'il possédait en Portugal. Vastes jardins, eaux traversant des bois de citronniers, forêts de myrtes, châteaux bâtis au temps des Maures Et le jeune duc disait, en promenant le doigt et l'attention d'Adeline sur ces magnifiques choses :

« Un jour, madame, nous habiterons ensemble ces châteaux, où la plus antique noblesse lusitaine sera fière d'être reçue par vous ; un jour, madame, nous nous promènerons ensemble dans ces bois ; nous respirerons ensemble la fraîcheur de ces lacs, ma future duchesse de Villa-Réal ! »

Mais hélas ! que les châteaux en Portugal ressemblent aux châteaux en Espagne ! Ils parcouraient en idée pour la centième fois les allées de leurs forêts de myrtes et d'orangers, quand un domestique entra et remit une lettre à Adeline. Elle l'ouvre, et à l'instant même, châteaux, forêts, prairies, citronniers, s'évaporent ; le rêve est fini. Cette lettre est de Froissart.

Elle poussa un cri.

« Ma chère, amie, » écrivait-il à sa femme, « je

ne suis pas bien sûr de t'avoir écrit depuis que je suis ici, dans la prison pour dettes. Quoi qu'il en soit, envoie-moi dans la journée un chevreuil de Chevet, huit livres de truffes, six bouteilles de vin de Bordeaux 1827, et le plus de liqueurs que tu pourras.

« Je n'ai pas besoin de te dire le motif pour le quel je suis dans la prison pour dettes. Si je n'en suis pas sorti le lendemain en faisant vendre quel ques-unes de mes actions, c'est que je n'ai pas eu le temps de m'occuper de ma liberté depuis que je suis ici.

« Dans huit jours cependant je serai auprès de toi, parce que j'espère avoir rendu à ces messieurs tous les dîners qu'ils m'ont donnés. J'ai gravé ton nom sur mes fers. N'embrasse pas ta mère pour moi.

« Ton mari,

« ARISTIDE. »

Adeline et de Villa-Réal se regardèrent pendant un quart d'heure sans pouvoir se parler.

D'OU VENAIT LA PHILOSOPHIE DE FROISSART.

Il n'avait pris si joyeusement son parti, au grand étonnement du garde de commerce, que parce qu'il se croyait sûr de rançonner son vieux terroriste de père en l'épouvantant de nouveau

par l'envoi de quelque autre feuillet des redoutables mémoires.

A défaut il vendrait, ainsi qu'il venait de l'écrire à sa femme, quelques-unes de ses actions beurre frais ou ventre de biche ; mais avant tout il voulait avoir recours à son père. Un père se retrouve, une action vendue ne revient jamais.

Aussi, dès qu'il eut rendu aux dettiers de Clichy toutes les politesses qu'il en avait reçues, il se hâta de faire parvenir sous enveloppe, à son père Jean Froissart, un nouveau chapitre toujours précédé du titre spécial :

Mémoires de mon père, Jean Froissart,
accusateur public en 93.

Ce troisième envoi commençait ainsi :

« La première tête innocente que fit tomber mon père, devenu accusateur public, fut celle du vénérable duc de... » etc.

Froissart attendait tranquillement depuis huit jours environ le résultat de sa toute filiale communication ; il aurait, pour ainsi dire, noué ses paquets pour sortir de Clichy, étant dans la ferme persuasion que son père, effrayé de ces si terribles mémoires, ne refuserait pas plus cette fois que les autres de payer ses dettes, lorsqu'un personnage grave, aisé à reconnaître pour un ecclésiastique, entra un matin chez lui.

Entre sa cravate noire et le collet de sa redingote brou de noix, on apercevait un cordon noir,

l'ordre du Saint-Sépulcre, un cordon rouge, l'ordre supérieur de la Légion d'honneur.

Ces divers signes, cette figure calme et pincée, annonçaient un membre du haut clergé de Paris, un de ces hommes influents à toutes les époques, et que, sous la restauration, on appelait membres de la Congrégation.

« J'ai à vous annoncer, dit-il doucereusement à Froissart, une bien triste nouvelle. Votre honorable père, le fondateur de tant d'établissements pieux, la providence des pauvres, le Vincent de Paul de notre paroisse, est dangereusement malade. Avant de mourir, car il croit sa fin prochaine, il désire que vous preniez connaissance du testament qu'il a dressé à son lit de mort. »

Froissart lut ces quelques mots :

« Je lègue et laisse tous mes biens, et cela sans aucune exception, meubles et immeubles, à ma paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, ce qui est dans ma volonté et dans mon droit, ayant déjà donné à mon fils Timoléon-Aristide Froissart tout ce qui lui revenait, et même beaucoup au delà.

« Je fonde aussi à perpétuité une messe qui sera dite à chaque anniversaire de ma mort, en ladite église de Saint-Thomas-d'Aquin, pour le repos de mon âme.

« Moi, Jean-Cascaret FROISSART. »

« Ainsi, mon père me déshérite! s'écria Froissart, il me déshérite pour donner tous ses biens à l'Eglise! lui! le vieux!... »

Ici Froissart s'arrêta et regarda de la tête aux pieds l'homme qu'il avait devant lui.

« Je comprends, se reprit-il brusquement, mon père n'a plus peur, le moyen est usé. Mais cependant si pour me venger je les publiais, ces mémoires qu'il affecte tant de ne plus craindre, le saint homme? Si...

— Vous êtes à Clichy; êtes-vous jamais allé en cour d'assises? demanda le haut personnage.

— Est-ce qu'on oserait?...

— N'essayez pas, monsieur Froissart, n'essayez pas, répéta l'inconnu en se retirant. Monsieur votre père ne craint pas la publication de ces mémoires. Mais vous, craignez-la!

— Ah! l'auteur de mes jours se fait protéger maintenant par la prêtraille! ah! vieux loup, vieux renard! tu les connais donc toutes? »

L'envoyé mystérieux était sorti.

« Mais il me reste encore pour m'en aller d'ici, pensa Froissart... que me reste-t-il? mes actions dans les brasseries, les tanneries, les imprimeries, les verreries, les mines d'or, les bitumes, les cabriolets-milords, les restaurants-omnibus. Vite, écrivons à ma femme qu'elle en vende quelques-unes. et sortons d'ici. C'est de l'or, je le sais, mais il faut changer son or. »

L'OR DE FROISSART.

Trois jours après, Adeline, à peine revenue de l'étonnement qu'elle avait éprouvé en apprenant la

résurrection de son mari, répondait à celui-ci que les actions sur lesquelles il fondait l'espoir de sortir de la prison pour dettes, étaient tombées dans un discrédit si grand qu'il ne trouverait pas à les placer. Il devait les regarder comme autant de non-valeurs. Adeline se désolait beaucoup, à la suite de cette fatale nouvelle, de ne pouvoir rien faire pour le tirer d'une position qui n'était plus ignorée de personne. Depuis longtemps, elle avait vendu tous ses diamants, la seule ressource qui lui serait restée, si elle n'avait déjà été épuisée. Elle n'osait pas en mentionner une dernière, de peur de tomber, après l'avoir employée, au plus bas degré du dénûment. Y recourir, paraissait à Adeline un effort dont le résultat ne compenserait pas la douleur, quoiqu'elle sentît et qu'elle s'avouât qu'aucun sacrifice ne devait lui coûter pour rendre la liberté et la considération du monde à son mari.

RÉPONSE DE FROISSART.

« Je t'ai comprise, répondit Froissart à Adeline, n'hésite pas : quand un vaisseau va périr, on jette son lest à la mer. Jetons notre lest. Vends le second étage de notre hôtel à notre ami M. de Villa-Réal, à qui nous avons déjà vendu le premier étage, et tire-moi de Clichy, où je ne puis plus lutter de magnificence avec les hôtes que j'y ai trouvés, et où je resterais trop au-dessous de ceux que la dernière débacle industrielle y envoie.

« Depuis cet orage où mes actions ont péri, il

arrive ici par fournées des ruinés du premier ordre. Clichy ressemble à un petit Versailles. On meuble pour ces touchantes infortunes des cellules sur le modèle des boudoirs de la rue Saint-Georges : on parle de donner une livrée aux geôliers. Le séjour deviendra inhabitable à cause de la dépense et du train à mener. Je ne suis plus assez riche, je te le répète, pour vivre en prison. Vends donc le plus tôt possible ce second étage à notre ami, M. de Villa-Réal. C'est un centime pour lui; pour nous, c'est une espèce de demi-aisance. Nous habiterons les mansardes, je l'avoue, mais les mansardes de l'hôtel nous suffiront. Le bonheur n'est pas une question d'espace. Rappelle-toi la chanson de Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien...

« Avec toi, d'ailleurs, où ne se plairait-on pas? Nos trois vieux amis embelliront notre solitude. Tu feras de la musique avec la *Dernière Guitare*, tandis que j'éventrerai la question d'art avec Lacervoise et ce pauvre Beaugency, qui a le malheur de se porter de mieux en mieux, m'écrit-il. Nous aurons un billard et un amour d'estaminet dont j'ai tracé le plan dans ma tête. Nous ferons la poule en famille. Ajoute à ce tableau de bonheur, ton père ronflant dans un coin et ta mère me maudissant dans l'autre. Tu me parles du monde! Il dira : Froissart fut riche autrefois; aujourd'hui Froissart est heureux. Vends donc ce second étage, afin que nous touchions à ce bonheur au-dessus

duquel il n'y a plus que le ciel physiquement et moralement parlant...

« Ton ami,

« ARISTIDE. »

A JOLIE FEMME QUI SOLLICITE, MARI PERDU.

Qui se montra furieuse, ce fut Mme de Neuvilette. Son monstre de gendre vendait le second étage de l'hôtel au duc de Villa-Réal. Cependant sa grosse colère s'arrêta tout à coup, comme un torrent qui rencontre un rocher sur son chemin. L'eau brisée éclate en poussière; la colère devint du rire et un rire auquel le bon marquis ne comprit rien. Il crut que sa femme était folle. Mme de Neuvilette n'avait jamais été plus sensée.

On devine que le duc écouta la proposition de Froissart en homme parfaitement heureux de l'accepter; il acheta non-seulement le second étage, mais tout le reste de l'hôtel, qui, par là, lui appartint en entier, laissant les pièces du comble à la disposition de Froissart, devenu par le fait son locataire. Avec cet argent immédiatement compté, Froissart fut libre et revint au milieu de sa famille, qui se logea avec lui sous les toits de l'hôtel.

Les maisons à Paris sont le thermomètre le plus exact de la progression des fortunes. Le troisième étage est le zéro du thermomètre : au-

dessous habite ce qui a ou croit avoir; au-dessus, ce qui n'a plus, ou qui bientôt n'aura plus Froissart marquait quarante degrés à l'ombre.

CE QUE FROISSART APPELAIT LE BONHEUR.

Sans doute, le bonheur peut habiter la mansarde, mais il ne faut pas songer à l'y monter comme on y transporterait un piano. S'il n'y est pas né, s'il n'y a pas été élevé, il n'y demeurera pas un jour, une heure. On ne l'installe pas par voie de déménagement.

Froissart fut un cent millième exemple de cette banale vérité.

Sa pauvre Adeline eut chaud le jour, froid la nuit dans un espace où son piano tenait si difficilement qu'il fallait le déranger chaque fois qu'on ouvrait la porte. Trois petites chambres pour trois personnes habituées depuis plusieurs années à occuper de vastes appartements! et dans ces petites chambres aboyait un chien, vaguaient plusieurs chats, et le vent s'engouffrait à plaisir.

Froissart, ayant pris à Clichy les habitudes des gens de l'endroit, sonnait de la trompe depuis sept heures du soir jusqu'à minuit, et échangeait de brillantes variations sur l'air du roi Dagobert avec son ami Beaugency qui lui répondait de l'entre-sol du marchand de vin.

Beaugency était devenu si gras, que les mêmes médecins qui l'avaient condamné un an aupara

vant, l'obligeaient maintenant, pour un peu maigrir, à se livrer à ce fatigant exercice. Adeline était obligée alors de fermer son piano pour écouter patiemment ce charivari d'enfer. Et le pauvre marquis écoutait aussi, dans l'impossibilité de goûter le moindre sommeil; et Mme de Neuvilette qui tempêtait à haute voix comme second-dessus au milieu de la confusion.

Chaque jour c'était un nouveau tumulte.

Froissart, qui avait connu le monde industriel en entrant dans le bourbier de l'industrie, hantait aujourd'hui la fourmilière des artistes non pas sans talent, mais sans mœurs, sans caractère, sans travail, sans réputation, sans aveu, sans habit et souvent sans logement.

C'étaient des acteurs qui avaient eu des succès en Russie, des peintres demandés par le roi de Lahore, des sculpteurs de l'école de Lacervoise, c'est-à-dire qui ne sculptaient jamais, des musiciens destinés à faire une révolution dans leur art : du haut de la mansarde de Froissart, ils crachaient sur l'Académie, sur le Conservatoire, sur le Théâtre-Français, sur le jury des Beaux-Arts; ils crachaient sur tout, et que trop sur le parquet, rendu impraticable pendant ces discussions présidées par Froissart, qui fournissait la chandelle, le logement, les pipes et la bière.

On n'imaginerait pas ce qui se dépensait d'esprit, de gaieté, de saillie, d'élan, de mousse, d'originalité, dans ces trois cellules; mais de l'esprit en vapeur, celui qu'un souffle emporte; de la gaieté, mais celle qui tremble pour son dîner

du lendemain; de l'originalité, mais celle qui tient de la paresse et de l'incorrection; des qualités enfin à faire pendre ceux qui les possédaient et qui ne valaient pas auprès d'une femme distinguée comme Adeline, obligée de les subir, le mot poli, le sourire décent d'un homme du monde. Ceci nous ramène directement au duc de Villa-Réal et nous permet de nous placer à la distance de quelques mois.

LA CRISE.

Une nuit, le duc de Villa-Réal entendit un bruit extraordinaire dans les mansardes, si toutefois le mot extraordinaire n'est pas trop faible quand on songe que le bruit ne cessait jamais dans cette région. Il écouta et il entendit, en prêtant l'oreille au bas de l'escalier, Froissart qui disait, d'une voix affreusement avinée :

« Je vous dis que c'est la plus belle, la plus flambante des opérations qu'on ait jamais faites, et quand on a mis en actions des mines qui n'existaient pas, des forêts encore en graines, je puis me permettre, moi, Timoléon-Aristide Froissart, de mettre en actions ma femme qui est belle, spirituelle, gracieuse et qui existe.

— Votre femme! votre femme! entendait-on crier Mme de Neuvilette.

— Moi! monsieur, disait Adeline d'une voix pleine de larmes et de noblesse, moi!

— Oui! toi! la plus belle des mines d'or, le

capital le plus sûr. C'est une idée! Je refais ma fortune aussi infailliblement que je te le dis : chaque action sera de mille francs : l'opération comptera cent actions : total, cent mille francs. Est-ce que tu ne vaux pas cent mille francs comme un sou?

— Ivrogne! Taisez-vous! vous vendriez votre femme cent mille francs? Vous!

— Trouvez-vous que ce n'est pas assez, maman Chouette?

— Mais il y a des lois, il y a des juges, il y a des échafauds! »

Sans faire attention à l'explosion de sa belle-mère, Froissart reprit :

« Il n'est pas un de mes amis qui ne voudra prendre une action.

— Mais c'est infâme, monsieur, ce que vous dites là! »

Le duc reconnut la voix d'Adeline. Il monta aussitôt l'escalier avec rage pour aller châtier celui qui osait parler ainsi à une femme.

« C'est sa femme, réfléchit-il à la porte, et il est chez-lui! »

Il descendit en déchirant ses mains.

Froissart continuait :

« Je ferai faire demain les premières annonces dans les journaux.

— Je me tuerai, dit Adeline, dont la voix apporta un nouveau frémissement de colère au duc qui écoutait.

— Je vous tuerai, moi! s'écria Mme de Neuvilette en se jetant sur un couteau et en se préci-

pitant sur Froissart que ce mouvement dégrisa à demi. Il retint le bras de sa belle-mère, et il lui dit avec le calme instantané qui marque le passage d'un orage à l'autre...

— Ce coup de couteau, belle-maman, est la première chose que vous m'ayez donnée depuis que j'ai le bonheur d'être votre gendre. Vous n'eussiez même pas eu cette générosité envers moi, si vous eussiez daigné m'écouter jusqu'au bout. Oui, belle-maman Tempête, — il tenait toujours le bras de sa belle-mère, — on gagnera votre fille avec un billet de mille francs, mais celui qui la gagnera, écoutez bien ceci! s'oblige à vous prendre sur le marché. Jugez s'il y pensera à deux fois avant de réclamer le gain qu'il aura fait. »

Il achevait cette phrase, dont l'outrage surpassait tout, lorsque le vieux marquis de Neuvilette, qui, jusque-là, n'avait rien dit, se leva, prit sa pantoufle et dit à Froissart :

« Canaille, vous ne valez pas le soufflet d'un gant à dix-huit sous. »

La pantoufle du marquis, dédaigneusement lancée, alla frapper Froissart au visage.

Il faut croire que le vieux marquis de Neuvilette mit tant de noblesse dans son insulte, que Froissart sauta sur une cravache posée sur le piano de sa femme et s'abandonna à la plus ignominieuse vengeance contre son beau-père.

Terrible jusqu'alors, la scène prit à ce moment un caractère si alarmant, que le duc de Villa-Réal, ne se contenant plus, s'élança, suivi de ses

gens, dans l'escalier de la mansarde ébranlée par les cris.

A l'instant même, il vit plutôt tomber que descendre trois personnes pâles et pleines de terreur. « Sauvez-nous! sauvez-nous! crièrent-elles en se précipitant dans son appartement; au nom du ciel! sauvez-nous! » De Villa-Réal ferma aussitôt sa porte et dit à Adeline :

« Madame, rassurez-vous; vous ne courez plus aucun danger; vous êtes chez moi, et personne!... »

Mais Adeline s'était évanouie. Pendant qu'il lui faisait respirer des sels, il appelait, il sonnait ses domestiques qui accouraient et il leur commandait de donner tous leurs soins à M. de Neuvilette et à sa femme, celle-ci émue de colère, celui-là tremblant d'effroi.

Quand cette crise si violente commença à s'apaiser, de Villa-Réal put apprendre de la bouche de Mme de Neuvilette que Froissart, leur gendre, dépassant le terme de ses brutalités, avait cinglé un coup de cravache au visage de sa femme.

Un mouvement nerveux fit pousser un cri d'indignation à Villa-Réal; involontairement ses mains se portèrent sur le manteau de la cheminée, où reposaient dans leur boîte ses pistolets de voyage. Mais il se retint. Réduisant son rôle à celui d'hôte généreux, il souleva Adeline encore évanouie et la porta sur un sopha. C'était précisément dans la délicieuse petite chambre qu'elle occupait autrefois, et où eut lieu, la première nuit de son mariage, une scène que ni lui ni elle

n'oublieraient jamais. Pendant que le marquis et sa femme se remettaient peu à peu de leur terrible commotion, Adeline de son côté revenait à la vie; elle rouvrait lentement les yeux. Quand elle fut tout à fait ranimée, elle regarda autour d'elle et elle demanda :

« Où suis-je?

— Chez vous, madame, » lui répondit le duc.

Il était à genoux, au bord du sopha, tenant la main d'Adeline dans la sienne, attendant le moment du réveil :

« Chez vous, madame, » répéta-t-il.

Adeline voulut répondre : elle était encore trop faible; elle sourit tristement et soupira.

CHANGEMENT D'EXISTENCE.

Tout se passa comme dans un conte de Perrault, avec cette différence pourtant que la fée protectrice n'était pas tout à fait invisible. Des domestiques officieux lisaient dans les yeux d'Adeline ses désirs et s'empressaient de les prévenir. Ils semblaient n'avoir jamais eu d'autre maîtresse qu'elle.

Elle restait dans ses appartements avec son père et sa mère, encore plus enchantés qu'elle de l'inimaginable courtoisie de leur sauveur, de leur dieu, M. de Villa-Réal. Mme de Neuvilette surtout n'avait pas d'expressions assez riches, assez variées, pour caractériser sa chaleureuse reconnaissance.

On ne l'appelait plus, il est vrai, de ces diminutifs abhorrés, créés par Froissart, mais pompeusement et à chaque instant, madame la marquise. Toutes les deux heures un domestique était chargé de lui demander si elle voulait prendre un bouillon, goûter à un fruit en attendant le repas.

Au dîner, le chasseur venait leur dire en ouvrant les deux battants de la porte qu'ils étaient servis.

M. de Villa-Réal accourait alors au-devant d'eux jusqu'à la première pièce de l'appartement, et prenant Adeline sous un bras, Mme de Neuvilette de l'autre, il les conduisait à leur place. Et quel calme! quelle dignité pendant le repas! Comme le duc évitait avec soin de leur parler de l'accident qui les réunissait si bizarrement chez lui! C'était un sujet trop délicat, trop frais encore, quoique au fond ni Adeline, ni son père et sa mère ne pussent sincèrement regretter d'avoir fui cet indigne Froissart et la mansarde dont il avait fait une tabagie, un antre, un enfer. C'était de la part du duc un scrupule poussé à l'excès. Mais cet excès même prouvait sa délicatesse. Sans doute un peu de gêne résultait de cette position sur laquelle de part et d'autre on avait peur de s'expliquer, ce qui lui donnait le caractère d'un rêve; mais il n'est pas de gêne qui ne finisse par être tolérable, et il n'en est pas d'ailleurs d'égale au supplice d'attendre sans feu jusqu'à minuit un homme exalté par le vin, répondant par des injures à des prières, et enfin aux observations par des coups decravache.

MAIS LA MORALE?

Quoi! Adeline chez M. de Villa-Réal! Et où serait-elle allée? J'oublie! Il lui restait la rue et la police correctionnelle où elle avait le droit d'appeler son mari et de le faire condamner à la reprendre pour lui donner d'autres coups de cravache.

MAIS LA MORALE?

Le lendemain du jour où Adeline s'était réfugiée chez M. de Villa-Réal, M. de Villa-Réal lui faisait donation de l'hôtel, en sorte qu'Adeline n'était pas chez le duc, mais que le duc était chez elle. Quoi! le duc chez elle!

MAIS LA MORALE?

Ce sera l'objet d'un chapitre.

PROJETS DE MIGRATION.

Voyant avec douleur combien la santé d'Adeline avait été altérée par les affreux traitements de Froissart, le duc lui proposa d'aller passer la belle saison à Lisbonne. L'air si doux, si salu-

taire du Portugal la rétablirait. Mme de Neuvillette ne fut pas la dernière à être de cet avis, qui fut aussitôt partagé par le marquis.

Comment Adeline eût-elle résisté? Sa mère et son père l'engageaient à céder aux offres de M. de Villa-Réal; elle-même n'avait presque pas la force de les combattre, tant elle s'habituait déjà à la volonté affectueuse de celui qui les faisait. Il se mêlait un respect si soutenu à toutes ses instances, même les plus ardentes, que, quoi qu'il exigeât, elle croyait moins se soumettre aux prières de l'amant qu'aux conseils d'un ami. Elle avait si doucement fait le premier pas et si volontairement, bien que le hasard n'y fût pas étranger, qu'elle n'osait plus reculer sur aucun point. C'eût été s'accuser d'être allée trop avant.

Que de femmes se perdent ainsi pour ne vouloir pas s'avouer qu'elles sont déjà égarées!

Elle ne dit ni oui ni non, mais elle laissa s'achever les immenses préparatifs de voyage qui se faisaient concurremment avec le déménagement nocturne de Froissart.

Le commissaire de police, instruit de la scène qui avait eu lieu chez Froissart, au grand scandale des voisins, l'avait fait citer, et c'est pour éviter de paraître chez ce magistrat qu'il avait jugé à propos de s'évader comme un locataire qui n'a pas de quoi payer son terme.

CE QU'EMPORTA FROISSART EN QUITTANT LE MAGNIFIQUE HOTEL QUI LUI AVAIT APPARTENU.

Deux paires de bottes ; une à ses pieds, l'autre dans sa poche.

Un Homère sans traduction.

Une vue de Clichy.

Vingt pipes.

Un traité de blason annoté par lui.

Le portrait des quatre gardes du commerce qui l'avaient arrêté.

Le portrait de sa femme peint par lui, un véritable chef-d'œuvre de coloris.

Une caricature de sa belle-mère.

Un autographe de son portier.

Phénix, son chien, le suivit.

MADAME DE NEUVILETTE N'EST PAS ASSEZ VENGÉE.

« La victoire est belle, se disait Mme de Neuvilette, mais elle n'est pas aussi complète que je la veux, et comme elle est due à une femme outragée dans sa dignité, dans celle de sa fille et de son mari. Froissart est perdu, sans doute ; je prétends qu'il le soit sans retour, sans espoir ; qu'il n'ait plus le droit de nous considérer comme ses parents, puisque le malheur a fait que nous

nous soyions alliés à lui ; enfin je ne serai contente que lorsque la loi se sera mise de moitié dans notre vengeance pour la consolider. Il me faut une séparation de corps et de biens prononcée par les tribunaux. Il y aura du scandale, c'est possible, mais quel scandale se compare au moindre de ceux dont nous avons subi l'affront sous cet homme odieux? »

MADAME DE NEUVILETTE, VOULANT DU SCANDALE, S'ADRESSE A L'UN DES PLUS CÉLÈBRES AVOCATS DU BARREAU DE PARIS.

Le choix de Mme de Neuvilette ne méritait que des éloges : l'avocat auquel elle s'adressa pouvait être considéré comme le type de ces Démosthènes en vogue qui jettent de la boue au visage des adversaires de leurs clients pour laver leurs clients, sauf à reprendre le lendemain cette même boue où ils l'ont jetée pour la lancer à pleines mains sur d'autres visages. C'est avec le plus consciencieux aplomb du monde qu'ils disent impunément devant quinze cents auditeurs :

« Oui, messieurs, le susnommé que voilà, notre partie adverse, ose se présenter devant la justice, tandis qu'il n'est pas impossible qu'il ait tué son vieux père, empoisonné sa vertueuse mère et cherché à étouffer son innocente fille. Je rentre maintenant dans le cœur de l'affaire, etc., etc. »

Tout célèbre cependant qu'était l'avocat visité par Mme de Neuvilette, il refusa de se charger du procès en séparation.

« Comment! eut beau s'écrier Mme de Neuvilette, un monstre nous aura avilis, transformés en banquiers de jeux de hasard, M. le marquis de Neuvilette et moi; relégués sous l'ardoise d'une mansarde, il nous aura rendus témoins de ses orgies; enfin il nous aura battus, et nous n'aurons pas le droit de plaider contre lui en séparation!

— Lorsqu'il se conduisait ainsi envers vous, répondait l'avocat, vous pouviez porter de justes plaintes et espérer de faire prononcer une dissolution conjugale en faveur de votre fille; mais aujourd'hui...

— Mais aujourd'hui, qu'y a-t-il de changé? demandait Mme de Neuvilette.

— Puisque vous m'obligez à le dire, répondait encore l'avocat, madame votre fille serait mal venue de demander aux tribunaux une séparation, lorsqu'elle a quitté son mari pour vivre à sa guise avec un étranger...

— Un duc qui l'adore, monsieur!

— Soit! madame, mais enfin pour vivre avec quelqu'un qui n'est pas absolument son mari. Du moment où elle a accepté cette association d'existence, elle a mis, aux yeux de la loi, les plus grands torts de son côté...

— Les plus grands torts de son côté!...

— Oui, madame, et c'est M. Froissart seul qui serait reçu à provoquer une séparation, s'il la

jugeait nécessaire à ses intérêts. Quant à madame votre fille, je vous le répète, elle n'a plus aucun prétexte légal pour la faire prononcer.

— Nous sommes donc à sa merci? S'il lui plaît de venir un beau jour prendre sa femme par la main et de la conduire où il lui plaira...

— Il le peut, madame.

— Mais c'est épouvantable! quelle loi! Cependant, monsieur, il faut que ma fille rompe avec cet homme-là, et elle rompra, je vous l'assure.

— S'il y consent, rien n'est plus facile...

— S'il y consent... ah!

— Oui, s'il y consent!

— Il y consentira, vous le verrez; je m'y engage. Il y consentira, monsieur. »

MADAME DE NEUVILETTE ÉCRIT A FROISSART.

« Monsieur Froissart,

« Comme le peu de bon sens qui vous reste a dû vous revenir avec le sang-froid, car les tigres les plus tigres ne sont pas toujours furieux, je présume que l'idée qui m'est venue vous est venue aussi. Nous avons, vous et moi, monsieur Froissart, assez reconnu par l'expérience que nous ne nous convenions guère.

« C'est un point, le seul point assurément sur lequel nous aurons jamais été d'accord.

« De cette vérité banale pour nous, je suis

arrivée à l'idée au sujet de laquelle je vous écris et au sujet de laquelle je vous invite à me répondre.

« Cette idée, monsieur Froissart, je vous la présente comme une proposition, afin d'abréger le temps, cette lettre et votre réponse.

« Consentez-vous à faire ratifier par la loi votre séparation d'avec votre femme, séparation qui existe déjà par le fait, séparation rendue facile par l'énergique antipathie que nous professons, sans nous en cacher, nous pour vous, vous pour nous ?

« Ne croyez pas, monsieur Froissart, que je mette le plus léger point d'honneur à avoir l'initiative dans cette détermination. Attribuez-vous-la, si cela vous convient, et demandez-nous la séparation comme si vous en aviez eu l'idée vous tout le premier, peu nous importe.

« Il importe seulement à votre femme d'être aussi séparée de vous que les usages et les lois le permettent.

« Qu'il ne lui reste du souvenir d'avoir vécu avec vous que votre nom, votre triste et déplorable nom qu'elle est condamnée à porter toute votre vie.

« Vous m'avez entendue et comprise, monsieur Froissart ? répondez-moi. Tout de suite, c'est encore trop tard.

« Marquise de NEUVILETTE. »

Mme de Neuvilette sentait d'autant plus la nécessité de faire prononcer une séparation entre

Froissart et Adeline, que celle-ci, tout heureuse qu'elle fût de ne plus étouffer sous le poids conjugal, n'osait pas encore cependant se lancer dans le champ de liberté ouvert devant elle. Sa joie paraissait comme effrayée, et son bonheur était de ceux qui tournent toujours la tête avec défiance.

Elle ne se montrait dans aucun lieu public, dans aucun salon, soit seule, soit rien qu'avec le duc. La grande clarté du jour lui semblait même un témoin importun.

A sa nouvelle existence il fallait, comme au doute et à la faute, le coin sombre de l'appartement.

Il était à craindre pour elle si cette timidité se prolongeait, et Mme de Neuvilette le savait bien, qu'elle n'eût pas tout le bonheur dont il fallait écraser Froissart et récompenser le duc de Villa-Réal. Tandis qu'une fois déliée par la loi de son contrat de servitude, Adeline, devenue l'égale d'une fille émancipée ou d'une veuve, n'avait plus de compte à rendre à l'opinion publique, à titre de femme mariée.

C'était beaucoup de gagné; au fond c'est tout, pensait Mme de Neuvilette, et ce tout elle allait infailliblement l'obtenir par la réponse de Froissart.

RÉPONSE D'ARISTIDE FROISSART A MADAME DE NEUVILETTE.

Froissart répondit en ces termes à sa très-respectable belle-mère.

« Chère belle-maman,

« Vous avez eu raison de compter sur mon bon sens naturel, quoique vous m'en ayez octroyé une part fort petite, pour me faire convenir sans peine qu'il s'est élevé dernièrement entre vous et moi des discussions peu propres à entretenir la paix domestique.

« Je les regrette autant que vous qui, pour tout au monde, j'en suis convaincu, n'auriez pas voulu qu'elles eussent eu lieu. »

— Il appelle discussions des cris à ramasser les voisins sous les croisées, se dit Mme de Neuvilette. Il est ravissant le Froissart! Mais continuons :

« Vous saurez qu'il n'a pas toujours dépendu de moi que l'harmonie ne fût pas troublée dans la maison.

« Vous n'aviez à lutter, de votre côté, que contre mon caractère, et moi j'avais à ménager le vôtre, un peu difficile, convenez-en, chère belle-maman ; celui de votre fille, parfois esclave du vôtre, convenez-en encore, et celui de M. de Neuvilette, dont le tort est de n'être rien du tout. »

— Tout cela est fort possible, monsieur Frois-

sart, grommela Mme de Neuvilette; mais arrivons à ma proposition.

« Avec un peu d'indulgence de votre part, tout, à l'aide du temps, se serait mis en équilibre.

« De mon côté, j'étais sûr que vous ne pouviez manquer de devenir meilleure, et que votre fille aurait fini par comprendre que l'homme riche dont elle avait, quoique pauvre, conquis l'estime et l'amour, avait quelque droit à sa patience quand, à son tour, il était devenu momentanément pauvre et un peu oublieux de ses devoirs, comme nous le devenons tous quand la fortune nous oublie. »

— Ah çà! est-ce que le Froissart se moquerait de moi dans cette réponse qu'il pourrait faire d'un mot : « Je consens à une séparation de corps et de bien! » Peut-être ce mot se cache-t-il plus loin; poursuivons.

« Qu'allez-vous devenir livrés à vous-mêmes, chère belle-maman?

« Un ménage sans chef, c'est une armée sans général, un vaisseau sans capitaine; mieux vaut encore un mauvais général et un capitaine un peu dur que rien du tout.

« Je ne dis pas cela absolument pour moi, mais aussi pour vous et pour votre fille.

« Que va-t-elle faire? Il faut pourtant qu'elle vive!... »

— C'est de l'ironie, dit, en frappant du pied, Mme de Neuvilette, ou je n'y comprends plus rien. Le tyran domestique feint de s'occuper de

nous après nous avoir maltraitées... insultées... Le rouge m'en vient au visage

« Je vous ai manqué quelquefois de respect, mon Dieu! avouons-le; mais avouez aussi, chère belle-maman, que je n'ai pas cessé de partager avec vous tous les désagréments d'une position passagèrement dérangée.

« Quand vous étiez dans la mansarde, j'y étais, et lorsque vous avez eu froid, je ne me chauffais pas chez une maîtresse au coin d'un bon feu. »

— Il ne répondra pas! Non! il ne répondra pas, dit, en froissant la lettre, la mère d'Adeline.

« Je pourrais accepter votre proposition si... »

— Enfin il arrive à cette proposition

« Je pourrais accepter votre proposition si j'étais sûr que la colère ne vous a pas poussée, vous, Mme de Neuvilette et Adeline, à recourir à une détermination dont vous n'avez pas calculé la portée. »

— C'est ce qui vous trompe, généreux Froissart; mais voyons.

« Non, vous n'en avez pas calculé la portée.

« Où sont vos ressources?

« Quelle est votre industrie?

« Vous ne possédez rien, et vous êtes, tous les trois ensemble, incapables de gagner la dixième partie de l'argent indispensable à votre existence. »

— Je le crois bien; comme si M. de Neuvilette était né pour être frotteur ou moi ravaudeuse! Mais que d'attentions infinies il a pour

nous! que de prévoyance! Encore quelques lignes, et je saurai ce que cache ce langage.

« Dans ce cas je serais mille fois plus tigre que vous me faites si, ne pesant pas les exagérations de la colère, je consentais à me séparer de votre fille, de celle qui porte mon nom, de celle, après tout, que j'ai pu rendre malheureuse, très-malheureuse, mais à laquelle, moi, je n'ai rien à reprocher, si ce n'est quelques légers torts.

« Elle me déteste, elle m'exècre, je le sais; elle a raison de supposer que je ne l'aime plus, mais de là à se jeter mutuellement au visage le mépris public d'une séparation, il y a une distance qui n'a pas été franchie. Donc... »

— Donc, répéta d'un accent désespéré Mme de Neuvilette, qui termina la lettre de Froissart.

« Donc, lut-elle, je refuse mon adhésion à la séparation que vous demandez, uniquement dans votre intérêt et pour l'honneur d'Adeline.

« Votre dévoué gendre,

« Aristide FROISSART. »

« C'est-à-dire qu'il feint de se croire dans la position d'un homme dont la femme attend encore de lui l'existence et la protection, car il est impossible qu'il ignore... Ah! vous vous jouez ainsi de moi, monsieur Froissart! La comédie n'aura qu'un acte. Je vais vous faire savoir ce que vous ignorez.

« Monsieur Froissart,

« Puisque vous tenez à connaître les raisons

qui nous mettent à l'abri du besoin en nous privant de votre appui, je vous apprendrai qu'un jeune gentilhomme dont vous avez dû entendre parler, M. le duc de Villa-Réal, s'est constitué notre protecteur.

« Pour peu que vous l'eussiez oublié, je me plairais à vous rappeler le souvenir de M. de Villa-Réal. Il fut le locataire de votre père pendant quelques années. Il a été le vôtre depuis votre mariage.

« Votre mémoire est-elle encore rebelle? Voici de quoi la raviver :

« M. de Villa-Réal, ce protecteur dont je vous parle, a acheté successivement, et pour vous tirer de certaines mauvaises affaires, votre hôtel (je pourrais dire notre hôtel) du faubourg Saint-Honoré; M. de Villa-Réal vous sauva des suites ignominieuses d'un procès en police correctionnelle, le jour où la police descendit à votre dit hôtel changé en tripot; M. de Villa-Réal est celui chez lequel vous nous avez poussés à coups de cravache; celui chez lequel nous sommes depuis ce mémorable moment; et si vous voulez que je vous en apprenne davantage, M. de Villa-Réal... mais non, vous en savez assez.

« J'ai pu un instant être votre compère, mais je ne veux pas être votre dupe.

« Donc, pour me servir de votre expression, vous n'avez aucun motif tiré de votre bon cœur pour vous opposer à la séparation légale que je vous demande au nom de ma fille, qui n'a, vous le voyez bien, aucun besoin de vous pour la protéger

« Ainsi, monsieur Froissart, pleinement rassuré sur notre sort et celui d'Adeline, vous voudrez bien me dire, dans votre réponse, que vous acceptez de faire en commun avec nous toutes les démarches voulues par la loi, afin d'amener une séparation autant désirée par nous que par vous.

« Marquise de Neuvilette. »

« Il l'a voulu! se dit Mme de Neuvilette, après avoir expédié sa lettre, il l'a voulu! que le poids de l'aveu retombe sur lui, sur lui seul. Quelle effronterie! quelle audace! me forcer à prendre son doigt et à le mettre sur la plaie qu'il a faite lui-même à son honneur. Cet homme est plein d'odieuses fantaisies. Enfin, il n'a plus de prétexte maintenant pour ne pas m'envoyer un consentement qu'il tenait à me donner, mais qu'il voulait qu'on lui arrachât avec un fer rouge, ne fût-ce que pour voir si, à ce jeu, on ne se brûlerait pas la main. L'essentiel est que ma fille soit heureuse; je m'inquiète peu des moyens à prendre pour atteindre ce but. Elle va l'être. Monsieur Froissart, vous saurez pertinemment et de toutes les manières comment elle l'aura été. »

Après deux jours d'attente, elle eut cette réponse d'Aristide Froissart :

« Chère madame de Neuvilette,

« Vous n'aviez pas besoin de tant multiplier les appels à ma mémoire pour me rendre pré-

sents les actes de générosité de M. le duc de Villa-Réal envers nous.

« Je les connaissais et n'en avais nullement perdu le souvenir.

« Si une pensée peut adoucir le regret de n'avoir plus mon hôtel du faubourg Saint-Honoré, c'est de savoir qu'il est passé dans les mains d'un homme aussi noble, aussi délicat que ce jeune gentilhomme portugais.

« J'ignorais une seule circonstance de ses rapports avec nous, et j'avoue qu'elle me force à l'estimer davantage.

» Je ne savais pas que ce fût chez lui que vous vous étiez retirés, vous, votre fille et M. de Neuvilette, après la pénible scène de ces jours derniers.

« Il s'est conduit comme un homme d'honneur, en vous plaçant sous sa sauvegarde ; je voudrais l'en remercier de toute mon âme. »

— Décidément, se dit Mme de Neuvilette, qui s'arrêta à cet endroit de la lettre de Froissart, il pousse l'ironie jusqu'à l'atrocité ou la simplicité jusqu'à la niaiserie. Comment ! il n'aurait pas compris !... Oh ! non ! ce n'est pas possible. Mais allons jusqu'au bout.

« Mais je ne sens pas bien les conséquences que vous tirez de ces mouvements d'une exquise bienveillance. Quel rapport, permettez-moi de vous le demander, ma chère madame de Neuvilette, y a-t-il entre les bontés de M. de Villa-Réal et les nécessités nombreuses, infinies, incessamment renouvelées, auxquelles vous allez vous trouver soumises?

« Ces bontés ont eu leur cours ; que le souvenir n'en meure pas, je l'admets, mais qu'il suffise pour faire face aux dépenses de toutes sortes qu'entraîne chaque jour de la vie, voilà ce qui me paraît beaucoup plus poétique que sensé.

« Tel est, du moins, mon avis, et je pars de ce raisonnement pour vous marquer de nouveau la surprise où vous me jetez en me déclarant votre projet de vivre par vos propres moyens.

« Ces moyens, quels sont-ils ?

« Vous ne me les dites pas. Comment alors voulez-vous que je vous abandonne, par une séparation inintelligible pour moi, à toutes les rigueurs de la misère ? Cela ne saurait être.

« D'ailleurs, songez-y, chère madame de Neuvilette, quel tribunal devant lequel nous comparaîtrions, consentirait à cette séparation, connaissant votre position sociale, telle que je la connais, telle que je viens de la dire ? Aucun n'aurait le pouvoir de la prononcer.

« Pourquoi me dites-vous que vous avez pu être un instant mon compère, mais que vous ne voulez pas être ma dupe ?

« Compère dans quoi ? Dupe de quoi ?

« Je ne crois pas avoir été jamais d'intelligence avec vous pour mener à bonnes fins quoi que ce soit, et je me demande de quelle façon je vous rends ma dupe, en m'opposant à toute rupture absolue avec votre famille dont je n'attends ni bienfaits, ni successions ?

« En vous refusant, jusqu'à nouveaux motifs, de revenir sur ma détermination, ce consentement

à une séparation dont vous n'avez pas compté tous les dangers, je suis, chère madame de Neuvilette,

« Votre dévoué gendre,

« Aristide FROISSART. »

C'est après s'être livrée à toute une pantomime de gestes, de mouvements nerveux, de crispations frénétiques dont souffrait beaucoup le papier qui en était la cause, que Mme de Neuvilette s'écria :

« Faquin ! faquin ! tu ne comprends que trop, je le vois maintenant ! Mais tu veux encore mieux comprendre pour te décider à souscrire à cette séparation. Soit : eh bien ! comprends :

« Monsieur Froissart,

« Je vous croyais un esprit plus facile et moins lent à saisir le véritable sens des choses qu'on ne peut pas dire crûment comme une injure ou plutôt envoyer à la face comme une décharge de pistolet.

« Vous refusez, dites-vous, d'accepter une séparation parce que vous craignez que nous ne puissions nous suffire sans vous, sans votre assistance.

« Mais je me flattais de vous avoir convaincu, monsieur Froissart, de l'inutilité de votre sollicitude, en vous montrant M. de Villa-Réal comme l'ange gardien descendu près de nous pour remplacer le démon dont nous étions délivrés.

« Apparemment je n'ai pas suffisamment dit de quelle manière sa protection s'exerçait en l'absence

de la vôtre, le nom qui était dû à cette protection, et enfin, ce qu'il n'est pas toujours facile de dire, le titre de notre protecteur.

« M. Froissart puisque vous voulez la phrase technique, celle qui voile le moins possible l'idée, vous allez être satisfait.

« M. de Villa-Réal aimait depuis longtemps votre femme ; M. de Villa-Réal a vu s'accroître son amour pour votre femme en proportion des cruels traitements qu'elle souffrait ; vous comprenez qu'il a dû finir par l'adorer. Jamais Adeline n'aurait eu connaissance de cette passion, si vous n'eussiez forcé par vos rigueurs ma malheureuse enfant à se plaindre ; — il est toujours dangereux de réduire une femme à se plaindre ; — si vous ne l'eussiez pas poussée ensuite jusqu'aux pieds de ce jeune homme pour exciter sa générosité en votre faveur, pour le prier, — rappelez-vous exactement le passé, — d'acheter votre hôtel (je devrais dire notre hôtel), afin de remplir vos coffres vidés par le jeu et les orgies, afin, — rappelez-vous un passé encore plus récent, — de vous tirer de la prison de Clichy où vous étiez, sans lui, peut-être pour cinq ans.

« Vous l'avez jetée à ses pieds, dis-je en la poussant chez lui comme une solliciteuse, comme une mendiante ; vous l'avez, en dernier lieu, jetée dans ses bras en la chassant de chez vous à coups de cravache.

« Telles sont les causes de la nouvelle position d'Adeline, votre femme.

« Il me reste à vous dire les résultats de cette

position afin de vous guérir de tout scrupule au sujet de la séparation que je vous demande pour elle et pour moi.

« Adeline est aujourd'hui immensément riche : d'abord l'hôtel où nous sommes lui appartient en toute propriété, et cet hôtel, meublé comme aux anciens jours de notre élévation, ne laisse rien à désirer à ses fantaisies.

« Une large domesticité nous entoure et montre encore plus de zèle que nous n'avons de besoins.

« Chaque heure du jour, c'est une nouvelle galanterie de celui qui nous vaut ce bonheur que vous avez provoqué.

« Il s'épuise en attentions charmantes ; il craint toujours de n'en pas faire assez.

« Au lieu de ces nuits scandaleuses dont vous vous plaisiez à nous gratifier, nous avons des soirées remplies par des conversations affectueuses, entretenues par des projets dont la réalisation dépend d'Adeline.

« Une reine n'est ni mieux devinée ni plus tôt obéie.

« Ses goûts de jeune femme, si durement contrariés par vous, sont servis avec une largesse à laquelle on ne peut reprocher que le tort d'une excessive prodigalité.

« Mais en est-il pour un homme aussi riche que le duc de Villa-Réal ?

« La porte de l'hôtel, qui ne s'ouvrait autrefois qu'à d'importuns créanciers, ne s'ouvre à présent qu'aux riches équipages dans lesquels les amis de M. de Villal-Réal viennent le visiter, Et les amis

de M. le duc n'ont rien de commun avec les vôtres.

« Tous sont gens de qualité, appartenant plus ou moins à la diplomatie étrangère.

« M. de Neuvilette et moi croyons parfois voir revivre les beaux temps du dernier règne, à tant de belles manières et de nobles façons de s'exprimer.

« Je crois en avoir assez dit cette fois, monsieur Froissart, pour vous rassurer sur notre sort présent et à venir, et pour vous mettre dans l'impossibilité de retenir l'acceptation que j'attends de vous.

« Votre refus de souscrire à une séparation n'a plus de prétexte plausible ; il ne peut prendre sa source que dans un entêtement fort peu compatible avec la délicatesse, je ne dis pas d'un homme d'honneur, on en aurait déjà trop dit à celui-là, mais d'un homme d'une susceptibilité ordinaire. J'attends votre dernière réponse pour savoir si je vous ai encore placé trop haut, monsieur Froissart.

« Marquise DE NEUVILETTE. »

Si Mme de Neuvilette, ordinairement si peu patiente, ne disait pas à Froissart, dont la résistance prenait un caractère du plus haut comique, qu'on se passerait de son consentement dans le cas où il persisterait à le refuser, c'est qu'elle se souvenait du conseil de son avocat.

Sachant fort bien que tant que Froissart ne demanderait pas lui-même la séparation, la requête

serait repoussée par les tribunaux, elle ne le menaçait pas de se priver de son agrément.

Au contraire, tout ce qu'elle voulait maintenant, c'était de blesser, d'exaspérer Froissart au point de lui faire solliciter lui-même cette séparation si désirée.

Et voilà pourquoi elle lui écrivait sur le ton étrange qu'on a vu ; voilà pourquoi la colère, l'aigreur, se mêlant à ses intentions de rupture manifestement entravées, elle était descendue jusqu'à lui tracer le tableau du bonheur de sa fille, devenue la maîtresse du duc de Villa-Réal.

Elle se laissa entraîner à faire cette peinture si hardie par suite de l'obstination implacable de Froissart à fermer son oreille et son intelligence à tout ce qui ne serait pas un aveu net et cyniquement formulé.

Enfin, cet aveu était fait : quel parti allait-il prendre ?

Voici ce qu'il répondit à sa belle-mère :

« Chère madame de Neuvilette,

« Si je vous ai bien comprise... »

— Dieu merci ! il m'a comprise.

« M. le duc de Villa-Réal serait, à vous en croire, l'amant de ma femme. Je conviens que les apparences sont pour vous.

« Les soins infinis qu'il a pour elle, ces riches présents qu'un homme comme lui pouvait seul faire, ce bonheur dont il l'entoure, me paraissent des témoignages incontestables de son affection.

« Mais ne nous hâtons pas, je vous y engage, à conclure pour cela qu'il est l'amant d'Adeline. »

— Ah ! c'est trop fort, c'est trop fort !

« M. de Villa-Réal est étranger ; nos usages s'apprennent ; peut-être ne les connaît-il pas dans toute leur délicatesse.

« Il confond, et il le fait sans crime, la bonté avec la générosité, la générosité avec le dévouement.

« Les nuances, si tranchées chez nous, qui séparent ces divers sentiments, sont à peine perceptibles parmi les nations méridionales.

« Joignez à cela l'extrême jeunesse et l'extrême opulence de M. de Villa-Réal, et vous donnerez à sa conduite une interprétation nouvelle. »

— Je renonce à le convaincre ! s'écria Mme de Neuvilette ; on ne poussa jamais plus loin la confiance... Mais c'est qu'il se moque encore de moi, s'interrompit-elle, oui ! je suis jouée, il m'a jouée ! Il saurait donc que la séparation dépend uniquement de sa volonté, et son projet aurait été de me faire attendre jusqu'ici son consentement pour taquiner mes espérances, et de me le refuser après avoir pris plaisir à me laisser croire à chaque instant qu'il allait me l'envoyer. Moi, jouée à ce point par Froissart !

Mme de Neuvilette reprit sa lecture :

« Et quand je consentirais, chère madame de Neuvilette, à voir dans M. de Villa-Réal un jeune homme dont la générosité n'est pas aussi désintéressée qu'elle m'avait semblé d'abord ; quand je m'efforcerais, afin de ne pas donner un démenti à

votre opinion, de le croire disposé à devenir l'amant de ma femme, je ne le considérerais pas encore comme tel, par respect pour Adeline.

« Elle n'est pas la maîtresse de tous ceux qui se permettent de l'aimer ; elle, pas plus que mille autres femmes qui se sont trouvées et qui se trouvent tous les jours dans sa position.

« Je n'approuve pas qu'elle ait cédé aux offres beaucoup trop affectueuses de M. de Villa-Réal.

« Recevoir en don un magnifique hôtel, accepter un pareil cadeau, accompagné de tout ce qui lui donne un sens, des chevaux, des meubles, des domestiques, de l'argent pour acheter, pour renouveler, pour entretenir tout ce luxe, oui, c'est se compromettre dans l'opinion, oui, c'est un tort, mais ce tort ne prend pas à mes yeux les proportions que vous lui avez prêtées.

« On dira, vous pourrez dire, vous, madame de Neuvilette : « Adeline est la maîtresse de M. de Villa-Réal, » moi je dirai toujours : « Non, elle ne l'est pas. » Ce n'est pas sur de pareilles preuves qu'on juge une femme, qu'on la condamne.

« Quoi de plus naturel ! Une jeune femme indignée, au désespoir pour un motif plus frivole, mon Dieu ! que coupable, perd la tête, roule l'escalier, tombe chez un homme riche dont elle est connue.

« Cet homme la reçoit ; qui n'eût agi ainsi? Cet homme l'accueille, la garde jusqu'à ce que sa situation soit éclaircie, meilleure ; où est encore le surnaturel en cela ? En la gardant près de lui, il cherche à la distraire, à adoucir ses ennuis ; mais y a-t-il d'autres manières de se conduire ?

« Il lui donne un hôtel, celui qu'ils habitent ; mais voilà bien qui démontre son intention de ne pas vouloir qu'on le suppose l'amant d'Adeline. Il est chez elle ; elle n'est pas chez lui.

« D'ailleurs, chère madame de Neuvilette, si parce qu'une femme est chez M. de Villa-Réal, si parce qu'elle se sert des chevaux et des domestiques du duc, elle est sa maîtresse, vous seriez aussi la maîtresse du duc de Villa-Réal ; et je mettrais ma main au feu que cela n'est pas.

« Je ne consens donc point sur les faibles raisons de votre lettre à me séparer judiciairement d'Adeline ; je serais un misérable, un fou, qui pis est, un méchant homme si j'y consentais. Souiller sa réputation sur d'aussi déplorables preuves ! Du reste, les tribunaux ne m'écouteraient pas.

« Je suis fâché de vous causer la contrariété de ce refus. Mais si vous tenez tant à la séparation, que ne la sollicitez-vous tout simplement contre moi au nom de votre fille pour cause de mauvais traitements exercés sur elle ? qu'avez-vous besoin de mon adhésion ? Je ne démentirai rien de ce que vous avancerez, quoique ma vivacité seule ait été coupable. La séparation sera prononcée ; mais n'attendez rien de plus de moi, rien de plus.

« Votre affectionné gendre,

« Aristide FROISSART. »

Pendant dix jours, Mme de Neuvilette resta étourdie sous le coup de massue que lui avait porté Froissart par cette lettre, chef-d'œuvre d'hy-

pocrisie, mais cette fois du moins d'hypocrisie qu'on n'apportait aucun soin à déguiser.

Plus il employait de raffinements pour repousser les soupçons que s'était fatiguée à lui inspirer contre sa femme Mme de Neuvilette, plus il découvrait sa propre conviction, et enfin lorsqu'il engageait celle-ci à plaider en séparation sans attendre son assentiment, il indiquait assez qu'il ne voulait pas de cette séparation et qu'il savait, aussi fort sur son code que l'avocat de sa belle-mère, qu'à lui seul appartenait l'initiative de la requête, depuis la cohabitation de sa femme avec le duc de Villa-Réal.

Au bout de dix jours de méditation et d'autant de nuits sans sommeil, Mme de Neuvilette poussa un cri de joie, et dans l'inexprimable contraction de visage qui accusa sa satisfaction intérieure, elle laissa tomber ses lunettes.

A force de creuser son esprit, elle avait trouvé la source, l'idée qu'elle appelait de toutes les aspirations de son désir.

Si Froissart ne se rendait pas après ce plan de bataille, c'est qu'il avait en lui le génie de toutes les résistances; il échapperait désormais à toutes les agressions. Il fallait renoncer pour jamais à le contraindre par adresse à une séparation.

Ce plan exigeait d'adroites préparations, et il fallait pour en amener la réussite tromper également les deux partis, c'est-à-dire Froissart d'un côté et Adeline de l'autre, puis les amis de celui-ci et les nouveaux affidés de celle-là.

Ainsi que Malet, Mme de Neuvilette fut l'unique chef de cette conspiration.

Elle eut d'abord avec M. de Villa-Réal la conversation suivante, qui peut être considérée comme le premier acte de la conspiration tramée contre Froissart.

« Mon cher duc, lui dit-elle, nous partirons bientôt pour Lisbonne, répétiez-vous encore hier à ma fille?

— Oui, madame la marquise, bientôt, dès que les robes et les divers objets de mode que madame votre fille a commandés seront prêts.

— On dit que Lisbonne est une fort belle ville.

— Auprès de Paris, il est difficile...

— Ne soyez pas si modeste! Je suis sûre que vous préférez Lisbonne à Paris.

— Oh! madame...

— N'est-ce pas que c'est votre avis?

— En ce cas, je me permettrais de n'être pas de mon avis. Non, madame, Lisbonne n'est pas comparable à Paris. Que sont ses monuments à côté de ceux de Paris? Ses établissements publics auprès des vôtres? Qu'opposer à vos théâtres, à vos musées, à vos écoles, à vos boulevards, à vos quais? Je conviens que le Tage est plus majestueux que la Seine.

— Vous voyez que la supériorité vous reste, monsieur le duc.

— La supériorité sur ce point, madame, sur ce seul point, et véritablement nous n'aurions pas raison de trop nous en enorgueillir, car nous la devons à la nature, non à notre industrie.

— Le Tage est donc admirable?

— C'est le mot, madame. Il mérite surtout cette qualification avant d'entrer dans la ville, lorsqu'il s'étale large et clair dans la campagne, entre deux rives bordées de villas, de châteaux, d'ermitages, de couvents.

— Les environs de Lisbonne sont donc bien remarquables, monsieur le duc?

— Rien ne les égale au monde. J'ai vu l'Italie, l'Espagne, les bords du Rhin...

— Avez-vous vu Saint-Germain-en-Laye? »

Le duc sourit.

« Ma question vous étonne.

— Un peu, je l'avouerai.

— Je la reproduirai une seconde fois : Connaissez-vous Saint-Germain-en-Laye?

— Non, madame, mais auriez-vous la pensée de le comparer aux campagnes de Lisbonne?

— Mais oui, monsieur le duc, et l'orgueil de croire que vous n'avez rien dans vos environs de Lisbonne, fort beaux, je ne le nie pas, qui puisse entrer en parallèle avec la terrasse de Saint-Germain-en-Laye.

— J'ai un regret, madame la marquise, c'est de n'avoir jamais été à Saint-Germain-en-Laye.

— Comment, vous n'y avez jamais été? mais vous ne pouvez quitter Paris sans avoir vu Saint-Germain. Je tiens à ce que vous jugiez vous-même si j'ai raison de croire que le paysage, la perspective, le panorama de la campagne, sont là d'une étendue et d'une richesse au-dessus de tout

ce que la nature et l'art ont jamais offert aux yeux dans aucun pays du monde.

— Vous m'inspirez une singulière envie de voir Saint-Germain ; c'est un défi jeté à mon beau fleuve, à nos riantes villas portugaises. Si je savais que madame votre fille eût le moindre désir d'y aller...

— Adeline adore Saint-Germain-en-Laye.

— Vraiment!

— Je vous l'assure. Que de fois ne sommes-nous pas allées déjeuner ensemble sur la pelouse, auprès de la terrasse!

— Pourquoi n'irions-nous pas dîner aujourd'hui à Saint-Germain ?

— Aujourd'hui, non, monsieur le duc, le temps n'est pas sûr.

— Demain !

— Demain non plus; c'est dimanche, et le peuple de Paris y afflue. Il faut voir Saint-Germain en pleine solitude.

— Voulez-vous que ce soit lundi ?

— Lundi... mais oui, lundi. A lundi ! Je veux, monsieur le duc, que nous dînions au pavillon d'Henri IV; un délicieux restaurant, bâti à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on découvre quinze ou vingt lieues d'horizon, et où l'on dîne bien aussi.

— Vous chargez-vous, madame, de décider madame votre fille ?

— Je n'aurai pas beaucoup de peine à cela. Adeline a besoin d'un peu d'exercice ; l'air de la campagne la ranimera...

— Alors, madame, comptez sur moi lundi.

— Encore un mot sur ce sujet, monsieur de Villa-Réal... C'est un défi que je vous ai jeté, m'avez-vous dit, en soutenant que la Seine était plus belle à Saint-Germain que le Tage sur aucun de ses bords?

— Et j'ai accepté ce défi, madame.

— Je le sais; mais quels seront les juges?

— Ceux qui connaissent les deux fleuves.

— Invitez donc quelques-uns de vos amis, de vos compatriotes à venir avec nous. Je m'en rapporterai à eux.

— Rien n'est plus facile, madame.

— Et c'est indispensable, monsieur le duc.

— Je vais leur écrire en rentrant. Ce sera charmant! Mais c'est une partie...

— Une partie de bonheur pour Adeline, monsieur le duc.

— Vous ne pouviez rien me dire, madame, qui me fît plus désirer d'être à lundi. »

« Jusqu'ici, pensa Mme de Neuvilette, dont la première combinaison n'avait pas offert la moindre entrave, j'ai lieu de bien augurer de mon projet. Maintenant frappons le second coup, abordons les grandes difficultés. C'est à Froissart que je vais m'adresser. Il est fin, très-fin sous son enveloppe insoucieuse; une maladresse avec lui n'est jamais sans effet; mais comment devinerait-il? »

Mme de Neuvilette attendit la nuit pour se rendre chez un écrivain public; elle se glissa dans son échoppe à ras de terre, et s'asseyant près de lui, elle lui dit :

« Mon Dieu ! que je suis fâchée, monsieur, de vous déranger si tard ; il va être nuit...

— Trop heureux, madame, répondit l'écrivain public, d'être resté jusqu'à cette heure ; mes petits services pourraient-ils vous être utiles ?

— Je suis encore très-éloignée de chez moi, et il faut pourtant que j'écrive à une personne...

— A un ministre ? j'ai du papier de ce nom... au roi ?...

— Non, monsieur, à un jeune homme.

— Voici du papier glacé, poulet première qualité. Je comprends, je devine et je sais me taire, madame, dit le vieux plumitif, en regardant avec discrétion Mme de Neuvilette ; je sais me taire. Il ajouta mentalement : Elle aime la jeunesse ! Ça doit te coûter, vieille Pompadour !

— Très-bien, monsieur, mais c'est vous qui allez écrire.

— Volontiers, madame.

— Encore du mystère ! murmura l'écrivain.

— Je ne suis plus très-jeune...

— Elle en convient du moins.

— Je ne suis plus très-jeune, et quand le jour baisse, il m'est impossible de tracer deux mots sans lunettes.

— C'est peut-être une femme respectable, une mère qui écrit à son fils... Cela s'est vu. A vos ordres, madame.

— Ecrivez.

— J'attends. »

« Mon cher Aristide, »

— Un beau nom, madame... Mon cher Aristide...

« Ne cherche pas à deviner la main qui t'écrit; ne t'ôte pas, cruel envers toi-même, le plaisir de la surprise.

« Patiente jusqu'à lundi.

« Lundi un excellent dîner, une femme que tu as adorée autrefois et la terrasse de Saint-Germain-en-Laye, pavillon d'Henri IV, t'attendront à six heures. Si tu y manques, c'est que tu n'as plus ni mémoire, ni cœur, ni appétit.

« A toi. »

Chaque mot de ce billet dicté par une femme de soixante ans avait jeté l'écrivain public dans des abîmes de stupéfaction, quoiqu'il fût habitué à des confidences fort bizarres.

« Après tout, dit-il en lui-même, Aristide est peut-être de l'âge de celle qui lui écrit. »

Contre son habitude il se permit tout haut cette réflexion.

« Ce billet va réchauffer le cœur du vieillard. »

Après avoir agité d'une bouffée de rire le toupet de l'écrivain public, Mme de Neuvilette répondit :

« Le vieillard n'a pas trente ans ; mais écrivez l'adresse : *A Monsieur Aristide Froissart.* Voilà pour vous. »

Et la marquise laissa en sortant une pièce de cinq francs sur la table de l'homme qui lui avait

prêté son ministère, mais à l'esprit duquel elle n'avait rien emprunté.

« Parcourez toutes les tabagies du Palais-Royal, dit-elle ensuite à un commissionnaire, et demandez M. Aristide Froissart : vous le trouverez. Ces huit francs sont pour vous. S'il s'informe de quelle part, vous répondrez : D'une jeune femme blonde qui descendait de voiture.

— Y a-t-il une réponse?

— Aucune. »

Le commissionnaire courait déjà vers le Palais-Royal.

En côtoyant les rues voisines des boulevards, Mme de Neuvilette s'éleva jusqu'à la place du Caire, et pénétra dans le passage qui commençait à s'éclairer des lueurs du gaz.

Elle choisit parmi celles de moindre apparence la boutique d'un lithographe, et y entra :

« Monsieur, dit-elle, voudriez-vous disposer une de vos presses pour lithographier sur-le-champ la circulaire dont je vais vous écrire le contenu ?

— Volontiers, madame, répondit le maître de l'établissement. Pendant que vous prendrez la peine d'écrire, je préparerai une pierre. Si madame veut s'asseoir près de cette table, elle y trouvera tout ce qu'il faut. Voilà du papier, des plumes, de l'encre. »

Mme de Neuvilette rédigea alors cette circulaire :

« Mon cher ami,

« La renommée a dû t'apprendre que je m'étais mis à la porte de chez moi, fatigué de vivre avec trois Neuvilette : la mère Neuvilette, le père Neuvilette et la fille Neuvilette, épouse Froissart.

« La nouvelle n'aurait pas grand prix pour toi, si je n'ajoutais qu'afin de ne jamais oublier cette mémorable action, j'ai arrêté de t'inviter à un grand dîner que je donne à l'amant de ma femme, lundi, à Saint-Germain-en-Laye, pavillon d'Henri IV.

« Tu seras en bonne compagnie.

« J'ai tâché de réunir tous mes amis, qui sont aussi les tiens. C'est à cinq heures qu'on débouchera la première bouteille; il m'est impossible de fixer l'heure à laquelle on débouchera la dernière.

« A lundi donc, à Saint-Germain-en-Laye, pavillon d'Henri IV, cinq heures précises.

« Aristide Froissart. »

« Copiez ceci sur la pierre, dit ensuite Mme de Neuvilette au lithographe, et faites-m'en tirer vingt exemplaires. »

Le lithographe, qui aurait copié un billet de faire part où l'on aurait annoncé sa propre mort, écrivit de sa belle main sur la pierre, en moins de dix minutes, la circulaire de Mme de Neuvilette.

Quand les vingt exemplaires furent tirés, celle-ci

les plia en forme de lettres et pria un commis d'écrire les diverses adresses qu'elle dicta.

Les exemplaires furent envoyés à Beaugency, au sculpteur Lacervoise, à *la Dernière Guitare*, et à un certain nombre d'amis de Froissart, bien connus, trop connus de Mme de Neuvilette, qui avait pu les apprécier lorsqu'ils venaient passer leurs journées dans les mansardes de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Après avoir jeté ces vingt lettres à la poste, Mme de Neuvilette monta dans un fiacre pour regagner son hôtel, se demandant avec la sérénité d'esprit d'un géomètre :

« Voyons, n'ai-je rien oublié, n'ai-je rien fait de trop, rien qui puisse compromettre le succès? Non! je ne vois rien. Non! »

On aura sans doute remarqué qu'elle avait avancé d'une heure sur la circulaire lithographiée le moment du dîner, indiqué pour cinq heures sur la lettre écrite à Froissart.

Mme de Neuvilette n'avait pas commis d'erreur ; elle en commettait peu en général.

On saura pourquoi elle avait employé ces deux indications de temps.

Enfin elle arriva triomphante à son hôtel du faubourg Saint-Honoré

« Mais c'était donc un démon incarné, cette marquise de Neuvilette ?

— Mon Dieu ! non ; c'était une belle-mère. »

CE QUE PENSÈRENT LES AMIS DE FROISSART EN RECEVANT CETTE CIRCULAIRE BIEN FAITE POUR ÉTONNER.

OPINION DE LACERVOISE.

« J'ai toujours dit qu'Aristide avait la fibre artiste. »

OPINION DE BEAUGENCY.

« J'aurais dû deviner ce qu'il y avait dans cette circulaire. »

OPINION DE LA DERNIÈRE GUITARE.

« Où diable ferons-nous de la musique maintenant ?

Pas un ne dit : « Froissart est devenu fou ; » aucun ne pensa à refuser de se rendre à son invitation.

QUELLE PENSÉE VINT A FROISSART QUAND LE COMMISSIONNAIRE LUI REMIT LA LETTRE ANONYME DE MADAME DE NEUVILETTE.

Cette pensée fut celle qui viendrait à tout homme de son âge ; il se dit :

« C'est quelque revenez-y d'une ancienne maîtresse qui m'aura vu en rêve; c'est sans doute :

Rosine,
Ou bien Joséphine,
Ou bien Virginie,
Ou bien Zoé,
Ou bien Adélaïde.

Ce sera celle que ce sera. Du reste, qu'elle soit la bienvenue; je n'eus jamais plus besoin de m'étourdir. J'accepte, oui, j'accepte et de grand cœur. Lundi je me trouverai à six heures à Saint-Germain-en-Laye, pavillon d'Henri IV. Vive Henri IV ! »

LE DINER DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Enfin, le jour sur lequel Mme de Neuvilette avait fondé tant d'espérances se leva, et il n'était pas encore deux heures que la verte marquise s'agitait en tout sens, ordonnant aux cochers d'atteler, aux domestiques de prendre les devants, priant M. de Villa-Réal et Adeline de hâter leurs toilettes, gourmandant le vieux marquis, qui n'en finissait pas de se raser.

Quant à elle, elle commençait à se sentir assaillie par les appréhensions, les craintes de toutes sortes, compagnes ordinaires de toute grande pensée sur le point de passer de la théorie à la réalisation, du cabinet à la scène.

Par moments il lui venait de sinistres doutes

sur la marche qu'elle avait imprimée aux incidents de son drame.

Que de fils avaient pu se rompre dans l'ombre pendant la journée précédente!

Si Froissart avait fait confidence à l'un de ses amis du rendez-vous mystérieux qu'on lui avait assigné à Saint-Germain; si cet ami, à son tour, lui avait parlé de la circulaire pour en rire, pour s'en amuser avec lui?

Tout était perdu.

Il devenait alors évident que les deux invitations partaient d'une même main, et que le tout était un piége où il fallait se garder de tomber.

Le succès de l'affaire dépendait donc d'un hasard.

Ce hasard était que Froissart et ses amis ne se fussent pas rencontrés la veille.

On comprend donc toute la gravité des craintes auxquelles était en proie Mme de Neuvilette au moment de partir pour Saint-Germain-en-Laye.

Au coup de trois heures, les voitures partirent et Mme de Neuvilette ne se sentit pas encore soulagée.

On arriva à quatre heures et demie. Pendant la demi-heure qui restait encore avant le dîner, rien n'empêchait que Mme de Neuvilette et le duc de Villa-Réal allassent s'assurer, suivis de leurs arbitres, si la terrasse de Saint-Germain était ou non supérieure en beauté aux points de vue de Lisbonne, mais ils n'y songèrent sérieusement ni l'un ni l'autre.

Le duc ne s'occupait que d'Adeline, le plus doux

des paysages à ses yeux, et Mlle de Neuvilette ne pensait plus qu'à l'instant suprême de sa grande conjuration.

L'aiguille marquait à peine cinq heures moins un quart, qu'elle exprima le désir de se mettre à table, afin, dit-elle, d'avoir plus de temps à donner ensuite à la promenade sur la terrasse.

« Puisque nous n'attendons plus personne, ajouta-t-elle, qu'on serve le dîner. »

La famille de Neuvilette, M. de Villa-Réal et ses amis se trouvaient tous réunis en ce moment dans le gracieux pavillon qui surplombe la Seine et assis autour d'une table dont tous les couverts n'étaient pas occupés, circonstance que personne ne remarqua.

A la droite de la marquise, placée au milieu, étaient le marquis de Neuvilette; à sa gauche, sa fille et le duc de Villa-Réal; les autres invités, comme ce n'était pas un dîner d'étiquette, s'étaient indifféremment assis à la file, encadrant, sauf les vides déjà indiqués, la grande table du pavillon.

N'ayant pas à leur disposition les rapides équipages du duc de Villa-Réal, les amis de Froissart, Lacervoise, Beaugency, *la Dernière Guitare* et tous les autres avaient pris, pour se rendre à Saint-Germain-en-Laye, les voitures de la rue de Rivoli, *Hirondelles, Sylphides, Aériennes,* etc., et les malheureux se trouvaient parfaitement excusables de ne pas voyager avec la vitesse de l'éclair.

Pourtant ils arrivèrent à cinq heures un quart. Ils se présentent au pavillon; ils prononcent le

nom d'Aristide Froissart. Prévenu par Mme de Neuvilette, un garçon du restaurant leur répond :

« Montez, messieurs; à droite et à gauche, le grand salon!

— Rien que cela, dit Lacervoise, le grand salon!

— Pourquoi pas le Louvre? ajouta Beaugency.

— L'Escurial!

— L'Alhambra! »

Et en franchissant l'escalier qui mène au grand salon, ils criaient, de plus en plus animés par le bonheur de se grouper autour de l'excellent dîner promis :

« Ohé! Froissart!

— Vivent Froissart et son auguste champagne!

— Où est Froissart?

— Rendez-nous Froissart!

— Froissart ou la mort! »

Ils mettent le pied sur le seuil du grand salon et leurs voix s'arrêtent; tous sont muets, immobiles.

Quinze ou vingt personnes très-graves, presque solennelles, sont debout; elles se sont levées aux cris qu'elles ont entendu pousser dans l'escalier.

Des deux côtés on se regarde sans pouvoir encore se demander le motif de ce double étonnement.

Au bout du salon, le groupe confus, gêné, pétrifié, tendant un pied pour entrer, reculant l'autre pour sortir, et à quatre pas de distance la société du duc de Villa-Réal se demandant des yeux si parmi elle quelqu'un connaissait les membres de cette invasion.

Ce qui prolongeait l'embarras, c'est qu'ils n'étaient pas tous complétement inconnus les uns aux autres : ainsi le duc croyait se souvenir des visages de Lacervoise et de Beaugency, et ceux-ci ne mettaient pas en doute qu'ils avaient devant leurs yeux le duc de Villa-Réal, Adeline, son père et sa mère.

Lacervoise allait formuler l'excuse évasive d'un sage : « Pardon, nous nous sommes trompés de salon, » lorsque M[me] de Neuvilette fit deux gestes; par l'un, elle invita la société première occupante à se rasseoir; par l'autre, elle engagea les nouveaux venus à prendre place autour de la table.

Les invités de M. de Villa-Réal, acceptant l'incident en gens bien élevés, cessèrent leur étonnement dès que M[me] de Neuvilette eut couvert de sa responsabilité la présence, quoique un peu imprévue, des nouveaux convives.

Quant à ceux-ci, ils cachèrent leur émotion dans leur appétit, comme l'oiseau met la peur sous son aile. Ils mangèrent leur surprise et noyèrent leur timidité dans beaucoup de vin.

L'absence de Froissart les occupa moins à mesure qu'ils s'occupèrent de leurs personnes.

Adeline, seule, était livrée à une perplexité toujours croissante depuis l'arrivée des amis de son mari, ombre et reflet de lui-même.

Comment se trouvaient-ils à la même table qu'elle ? par quel motif, par quel hasard ? Ce n'est pas le hasard, réfléchissait-elle. Elle s'apercevait bien qu'eux aussi étaient étonnés; mais cela vou-

lait-il dire qu'aucune main ne les avait mis, elle et eux, face à face ?

« Non, oh ! non ! se disait-elle encore. J'ai lieu de craindre que ce hasard ne soit avec nous, et je saurai bientôt si ce hasard ne s'appelle pas Mme la marquise de Neuvilette. »

Ayant pêché une espèce de sang-froid au fond des bouteilles vidées à flots sur leurs épaules par les garçons du pavillon, les amis de Froissart purent enfin se communiquer l'état de leur âme. Comme ils étaient rangés les uns près des autres à table, ils se livrèrent sans obstacle à ces colloques à ras de nappe.

« Je n'y comprends rien.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Il nous écrit de venir à Saint-Germain-en-Laye.

— Pavillon d'Henri IV.

— Nous y sommes.

— Et il n'y est pas !

— Il nous annonce que nous dînerons avec l'amant de sa femme.

— Voilà sa femme.

— Voilà sa belle-mère.

— Et son beau-père.

— Et l'amant de sa femme.

— Mais lui n'y est pas.

— Il nous a donc joués ?

— Mais non !

— Mais si !

— Mais non, puisque, excepté lui, tout le monde s'y trouve.

— Mais pourquoi ne s'y trouve-t-il pas, lui?

— C'est qu'il va venir.

— Peut-être.

— Voilà une demi-heure que nous sommes ici.

— C'est beaucoup, quand il aurait dû nous devancer au moins d'une heure.

— A cause?

— Comment, tu le demandes? n'est-ce pas lui qui invite?

— Peut-être encore.

— Tu en doutes? alors explique-nous pourquoi nous sommes ici.

— Ma foi! je m'y perds.

— On s'y perdrait à moins.

— Vous ne versez pas à ces messieurs, dit aux garçons Mme de Neuvilette, qui s'aperçut de l'embarras des victimes, mais qui ne jugea pas à propos de les en tirer. Versez donc à boire! »

Les amis de Froissart reprirent :

« Que dites-vous aussi de l'exquise politesse de Mme de Neuvilette?

— Elle qui ne nous adressait jamais la parole chez son gendre.

— Elle qui nous aurait tous fait pendre volontiers.

— Diable! dit Lacervoise, il me vient une idée...

— Fais-la passer.

— Nous sommes pris!

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que nous sommes pris au piége.

— Quel piége?

— C'est un complot, dit Lacervoise.

— Un complot!

— Froissart ne viendra pas.

— Et la raison?

— La lettre d'invitation que nous avons reçue...

— Eh bien?

— Elle ne venait pas de lui.

— Mais son écriture?

— D'abord ce n'était pas son écriture, puisque la lettre était lithographiée.

— C'est vrai. De qui serait-elle alors?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Elle est de sa belle-mère, qui nous a réunis pour nous rendre témoins de la fâcheuse position sociale de notre vénérable ami Froissart, auquel elle compte avec raison que nous irons rapporter tout ce que nous aurons vu ici.

— Voilà un tour!

— Elle en est capable.

— Mais sa fille?...

— Sa fille est mystifiée comme nous.

— Tout cela est bien possible, dit Beaugency, en avalant un huitième verre de Châteauneuf-du-Pape; Beaugency qui, au dire des médecins, devait être mort depuis longtemps.

— Tout cela n'est pas, dit d'une voix plus haute *la Dernière Guitare,* puisque voilà Froissart lui-même.

— Froissart!

— M. Froissart! »

Froissart entrait. Adeline baissa la tête. Le duc de Villa-Réal ne douta pas un seul instant de

quelle manière se terminerait cette entrevue avec le mari de sa maîtresse.

Une illumination de génie éclaira soudainement le cerveau de Froissart. Sa grande supériorité se révéla à lui dès qu'il fut dans le salon entre sa belle-mère, sa femme, des étrangers, des amis.

« Dans dix minutes, se dit Mme de Neuvilette, il aura consenti à la séparation. Allons! tout va bien; le feu est dans les poudres. »

Après avoir remis son chapeau à un garçon, Froissart courut à sa belle-mère, la salua; il salua pareillement sa femme, le duc de Villa-Réal et ses amis, puis il alla s'asseoir à un bout de la table.

« Il est venu, reprit Lacervoise, s'adressant aux amis de Froissart.

— Il est venu.

— Mais alors, c'est bien lui qui nous a invités.

— Il est difficile d'en douter.

— Il aurait donc aussi invité sa belle-mère, sa femme, le duc...

— Évidemment.

— Comment sa belle-mère s'est-elle décidée à venir ?

— Ah ! voilà...

— Il aura inventé quelque moyen.

— Elle est bien fine pourtant.

— Et comme elle est calme !

— Froissart est calme aussi.

— C'est qu'ils sont d'égale force.

— Mais regardez sa femme.

— Pâle comme la mort.

— Pour celle-là elle est jouée.

— Mais le fond de tout ceci ?

— Le but ?

— Qui le sait ?

— Messieurs, dit Froissart, excusez-moi si j'arrive un peu tard, je suis venu à pied.

— Cinq lieues à pied ! dit Mme de Neuvilette.

— Oui, madame. C'est par ordonnance du médecin. J'ai besoin de faire de l'exercice ; j'engraisse trop. Il attribue cela à mon contentement d'esprit depuis quelque temps.

— Il est fondu tout d'un jet, dit tout bas Lacervoise. Mais où allons-nous ?

— Nous voudrions bien le savoir.

— Vous avez donc quitté Paris à midi ? dit en ricanant Mme de Neuvilette.

— A midi moins cinq minutes, madame.

— Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris depuis que nous l'avons quitté ?

— Mais beaucoup...

— Eh bien, monsieur Froissart, le nouveau de Saint-Germain doit vous paraître encore plus nouveau que celui de Paris.

— Je ne le suppose pas, madame.

— Soyez-en sûr, monsieur.

— Et qu'y a-t-il de si nouveau ?

— Mais, vous voyez...

— Quoi donc ?

— Connaissez-vous monsieur ? demanda Mme de Neuvilette en indiquant M. de Villa-Réal.

— Je tiens monsieur pour un fort galant homme ; mais monsieur n'est pas nouveau pour moi. »

Le duc avait, en caractère ferme, pris son parti ;

il attendait l'insulte de Froissart pour y répondre et quitter ensuite la table.

Adeline subissait son martyre avec résignation.

Pour les autres personnes, elles mangeaient, buvaient, et si elles remarquaient de la gêne sur certains visages, elles n'en discernaient pas distinctement la cause, à laquelle, du reste, on ne les avait pas encore intéressées.

« Et vos amis? reprit Mme de Neuvilette.

— Le plaisir que j'éprouve à les voir, répliqua Froissart, est toujours nouveau ; mais leur individualité n'est pas une nouveauté pour moi.

— Quoi! c'est donc, à votre avis, un événement tout naturel que le rapprochement de vos amis et de ces messieurs, qui leur sont aussi étrangers qu'à vous, que la présence ici de vous-même et de nous, de...

— A boire! dit Froissart avant de répondre.

— Du Frontignan? demandèrent les domestiques.

— Du Madère?

— Du Bourgogne vieux?

— Du Léoville?

— De tout! répondit Froissart. »

On se mit à rire, et ce fut au milieu de ce rire gai et bienveillant que Froissart dit à Mme de Neuvilette :

« C'est un événement tout naturel, puisque vous l'avez préparé.

— Moi!

— Et qui donc?

— Vous pensez..

— Ce n'est pas M. le duc de Villa-Réal. Je le sais trop convenable en toutes choses pour supposer qu'il pût prendre des détours, et avoir recours à une main étrangère lorsqu'il fait à quelqu'un l'honneur de l'appeler à sa table.

— Moi, monsieur, je n'ai rien écrit.

— Je le sais et je le dis, répondit Froissart.

— Puisque c'est moi, il est inutile d'accuser personne, dit Mme de Neuvilette. »

Ce premier engagement, qui eut lieu du reste fort poliment de part et d'autre, apprit aux invités que la présence des convives dont les éclats bruyants s'étaient éteints sur le seuil, et celle de Froissart, n'appartenaient pas tout à fait à l'ordre des événements fortuits.

« La position est terrible pour Mme Froissart et pour Froissart, murmurèrent les amis d'Aristide.

— Et quand on songe, dit l'un d'eux, que ce n'est pas Aristide qui a tramé ce complot!

— J'ai presque peur, répliqua un autre. J'ai envie d'aller avertir le commissaire de police de Saint-Germain-en-Laye.

— Pourquoi ?

— Faut-il attendre qu'on se provoque ?

— Laisse donc, répliqua Lacervoise. Nous sommes de force à faire des colonnes torses de tous ces messieurs, s'ils remuent. On crie, on se jette des serviettes au visage, on casse des assiettes, on monte sur la table. Bas-relief.

— Je ne suis pas moins flatté, reprit Froissart, en savourant comme un marchand de vin de

Bercy tous les vins rangés devant lui, de me rencontrer avec M. de Villa-Réal.

— Rencontrer, entendez-vous ?

— Après tout, dit Lacervoise, une rencontre ne serait pas absolument sans motif.

— Il lui prend sa femme.

— Cela se voit tous les jours.

— Oui, mais il l'invite à dîner.

— Cela se voit moins.

— Mais ce n'est pas lui qui lui a écrit de venir.

— C'est cette sorcière.

— Elle ferait battre deux montagnes.

— Puisque M. Froissart, continua Mme de Neuvilette, est si heureux de se rencontrer avec M. de Villa-Réal, nous n'avons qu'à le féliciter de son bonheur. Messieurs, dit-elle aux amis d'Aristide, une santé à M. Froissart. Garçons, du Tokai !

— Du Tokai ! répéta Froissart. »

La santé de Froissart fut portée avec enthousiasme par ses amis, et avec une civilité obligée par ceux de M. de Villa-Réal, qui ne but pas.

L'incident du toast si originalement proposé par Mme de Neuvilette, si ouvertement accepté par Froissart, changea la disposition d'esprit des amis de celui-ci.

Quand ils virent que Froissart allait au-devant de toutes les railleries de sa belle-mère, et qu'au lieu de l'irriter, ses railleries l'amusaient et le trouvaient prêt à la riposte, ils pensèrent que Froissart ne demandait pas mieux qu'on le plai-

santât sur sa singulière position de mari. Froissart leur était rendu, il valait mieux que leur première opinion sur lui. Froissart se quereller, se battre... allons donc!...

Partant de cette opinion soutenue par la chaleur du Bordeaux et du Tokai, ils perdirent leur reste de timidité ; ils se lancèrent.

« Voilà comme nous t'aimons, Froissart, dit Lacervoise, de manière à être entendu de toute la compagnie.

— Nous t'aimons ainsi !

— Nous te vénérons ! »

Ce nouveau langage surprit un peu la belle compagnie, celle dont le duc avait la présidence comme naissance et comme dignité.

« Quels sont ces messieurs ? se demandaient-ils.

— Des amis de Mme de Neuvilette sans doute.

— Oui, de nos amis, répliqua Mme de Neuvilette, qui avait entendu.

— Mais le dernier venu, quel est-il? le connaissez-vous ?

— Un peu.

— C'est aussi un de vos amis.

— Non! c'est mon gendre.

— Oui, je suis le gendre de madame, affirma Froissart en envoyant un salut à sa belle-mère.

— Raille, raille, pensa Mme de Neuvilette; nous verrons le dénoûment.

— Mais alors, se confièrent tout bas les amis du duc, nous n'avons pas moins que le mari et l'amant dans ce salon. Et que va-t-il s'ensuivre ?

— Froissart, dit le sculpteur Lacervoise, tu es plus grand à mes yeux que la colonne, cet abominable monument de l'empire, de l'empire du mauvais goût ; mais permets-nous de te dire que tu t'es grossièrement trompé le premier jour de tes noces, lorsque tu nous disais... D'abord te souviens-tu du premier jour de tes noces?...

— Ils y viennent enfin! pensa Mme de Neuvilette.

— Si je m'en souviens !...

— Vous vous en souvenez, Mme de Neuvilette ?

— Après le souper, dit Lacervoise, déjà gris comme il l'était le jour qu'il tenait à rappeler, nous mangeâmes du bœuf froid.

— Et nous fumâmes jusqu'au jour !

— Et nous bûmes du rhum ! A propos, du rhum ! dit Lacervoise aux garçons.

— Ces messieurs veulent donc boire le rhum avant le vin de Champagne ?

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! du Champagne!

— Voyons, Lacervoise, tu voulais rappeler quelque chose à Froissart ?

— M'y voilà ! Je me souviens que tu descendis en robe de chambre dans le salon où se pressaient tous les gens de la noce et que tu nous dis : « Messieurs, j'ai découvert ce que c'est que l'amour ; l'amour n'est que de la curiosité. »

— J'ai dit cela ?

— Tu l'as dit !

— Eh bien, c'est sublime ! assura Froissart. Je ne connais pas de plus belle définition de l'amour.

— Tu ajoutas : « Comme il est de raison, si je dois être Marino Faliero ou le doge Cornaro, en français Georges Dandin, que celui qui doit me rendre tel est parmi vous, je veux d'avance le guérir d'une curiosité dont plus tard je pourrais être gravement victime. »

— C'est charmant ! dit Froissart.

— Et tu dis ensuite : « Messieurs, suivez-moi à la chambre nuptiale. »

— Parfaitement exact !

— Mais ce qui n'est pas parfaitement exact, cher Froissart, c'est que ce n'est pas un de nous qui a poussé la curiosité le plus loin. »

Une larme tomba des yeux d'Adeline sur la main désespérée du duc de Villa-Réal.

« Et il ne remue pas! murmura le duc. Quand il se tait, je n'ai même pas le droit, moi, de toucher au manche de ce couteau. »

« Allons donc! parlez, attaquez-le donc, écrasez-le donc sous le ridicule, se dit de son côté Mme de Neuvilette, et qu'il prenne pour témoins de son déshonneur public tous ceux qui sont ici ; et que le consentement à cette séparation de corps et de biens, qu'il m'a si constamment refusée, lui sorte par les pores... Que va-t-il dire ? que va-t-il faire ? »

« Aussi je n'accuse aucun de vous, répliqua Froissart avec le plus beau calme, je n'accuse personne de m'avoir fait... Madame peut le dire, ajouta Froissart en saluant sa femme avec son verre. »

Adeline quitta la table; la douleur l'étouffait.

On crut que le duc allait la suivre; il se dirigea vers la place de Lacervoise et lui dit :

« Monsieur, vous êtes chez moi.

— Chez vous, monsieur, soit!

— Vous devez respecter ceux qui m'honorent de leur présence.

— Je le veux bien.

— Une femme vient de sortir sur vos paroles.

— Je n'ai rien dit...

— Vous avez dit...

— Qu'ai-je dit?

— Qu'elle avait un amant...

— Alors c'est pour vous, monsieur, que je suis venu.

— Expliquez-vous.

— Voilà une lettre, monsieur, où l'on me prie de venir dîner avec l'amant de la femme de M. Froissart.

— Cette lettre... voyons cette lettre... »

Après avoir lu la circulaire de Mlle de Neuvilette, de Villa-Réal regarda Froissart qui lui dit, comprenant la portée de ce coup d'œil où étaient écrits ces mots :

« Vous êtes un lâche si vous avez fait cela. »

« Monsieur, je n'ai pas écrit cette lettre.

— Alors, monsieur, sachez avec moi qui a eu l'infamie de l'écrire.

— Et quand je le saurai?...

— Quand vous le saurez, vous irez demander raison.

— A qui?

— Ce n'est pas à moi à vous répondre, dit le duc, en sortant du salon. »

« Quoi! rien n'a pu soulever l'indignation de ce monstre de Froissart, dit presque à haute voix Mme de Neuvilette, ne se contenant plus, exaspérée de n'être pas venue à ses fins, de voir tomber son complot; rien, mais rien! ni l'ironie, ni les allusions, ni les plaisanteries! Messieurs, dit-elle avec colère, et en interrogeant les amis du duc, messieurs, si quelqu'un s'était permis d'oser insulter votre femme, que feriez-vous?

— Madame, répondit un de ceux à qui elle s'adressait, ce qu'on ferait en pareil cas: je tuerais le lâche.

— Entendez-vous, monsieur Froissart?

— J'entends, madame.

— C'est vous que l'on traite de lâche.

— Je ne le pense pas, dit Froissart, en prenant délicatement un couteau et en le lançant avec une si merveilleuse adresse castillane, qu'il alla se clouer dans le bois de la croisée après avoir coupé et enlevé une boucle de cheveux à la personne qui venait de parler. Les cheveux se trouvèrent pris dans la fente ouverte sous le tranchant de la lame.

— Je ne vous désignais pas, monsieur, dit l'homme si spirituellement scalpé. C'était l'offenseur que je traitais de lâche.

— Alors je retire mon couteau, repartit Froissart.

— L'insulté est aussi lâche, plus lâche que l'offenseur, dès qu'il souffre l'offense, poursuivit Mme de Neuvilette.

— Qui est-ce qui est insulté ici? demanda Froissart.

— Vous!

— Moi?

— Vous! vous dis-je.

— Et qui donc m'insulte?

— Tout le monde.

— Et pour quel motif?

— Vous osez le demander!

— J'ose.

— Ma fille, reprit Mme de Neuvilette, ma fille, messieurs, est née dans un rang qui l'obligeait à unir son nom à celui d'un homme grand par son origine, magnifique par sa fortune, remarquable par sa conduite, et surtout qui sût l'apprécier. Elle a épousé monsieur.

— A l'église de l'Assomption, interrompit Froissart.

— Je ne voulais pas ce mariage, mais son père...

— Moi?

— Oui, vous, monsieur de Neuvilette.

— Moi?

— Taisez-vous, mangez des fraises, buvez, ne me démentez pas. Tout ce que la débauche a de révoltant, monsieur nous l'a fait souffrir en devenant l'époux de ma fille. Monsieur fume...

— Du tabac à moi.

— Monsieur joue.

— Au domino.

— Monsieur nous a ruinés.

— Avec mon argent.

— Monsieur a battu mon enfant; et monsieur s'étonne que sa femme, jeune, belle, charmante, ait accepté des consolations d'un homme bon, loyal, généreux.

— Moi! je me suis étonné de cela?

— Monsieur s'est indigné.

— Je ne me suis pas indigné du tout.

— Monsieur va dire partout dans le monde que sa femme a un amant.

— Je ne l'ai pas dit.

— Monsieur nous menace de nous traîner aux pieds des tribunaux, et là, de noircir sa femme.

— Mais je n'ai rien à dire contre elle.

— De livrer notre vie au scandale de la publicité.

— Dieu me garde de cela!

— Il espère faire prononcer une séparation.

— Ce n'est pas du tout mon intention.

— Appelez-nous donc, si vous l'osez, devant la justice! Affirmez que votre femme a un amant, et nous dirons... elle dira... je dirai...

— Eh bien! que direz-vous, Madame de Neuvilette?

— Je dirai que c'est vrai; je dirai que oui.

— Mais moi, je ne dirai rien.

— Vous ne convenez donc pas qu'elle a un amant? mais votre illusion est inouïe, atroce, délirante!

— Le café est servi dans l'autre pièce, vint dire un garçon. »

On se leva.

« Il était écrit, s'écria avec fureur Mme de Neu-

vilette qui se leva la dernière, qu'il ne s'emporterait pas, que rien ne serait pour lui une insulte. J'y renonce, s'écria-t-elle en lançant sa serviette sur la table; j'y renonce! »

DÉPART D'ADELINE.

« Dans dix jours vous déjeunerez à Lisbonne, lui dit le duc de Villa-Réal.

— Quoi! nous partons aujourd'hui! s'écria Adeline.

— A l'instant même, madame. Daignez regarder dans la cour de l'hôtel pour vous en convaincre.

— Six voitures! deux fourgons! Et pourquoi tout ce monde, toutes ces femmes?

— Ces voitures sont de votre suite, madame, et ces femmes font partie de votre maison. C'est votre lectrice, votre demoiselle de compagnie, votre femme de chambre, votre couturière, votre coiffeuse; puis ce sont, dans les autres voitures, votre médecin, votre intendant, votre secrétaire, mes valets de chambre et tout ce qui compose indistinctement votre maison et la mienne. Nous ne pouvons pas voyager plus simplement. »

Un valet vint dire :

« Quand madame la duchesse voudra monter en voiture...

— Tout de suite, » répondit le duc en offrant la main à Adeline qui resta surprise et bouleversée du titre que lui avait donné un de ses valets.

Mme de Neuvilette et le marquis étaient déjà à

leur place, se carrant sur les coussins en velours de leur bonne voiture, quand le marchepied de la calèche, uniquement destinée pour Adeline et le duc de Villa-Réal, s'abaissa. En y posant le pied, Adeline laissa échapper un cri dont l'écho vibra longtemps dans l'esprit de Villa-Réal, au milieu de mille commentaires. Le cri d'Adeline fut : « Vite! vite! »

« Eh bien, dit au marquis la marquise de Neuvilette dès que leur voiture fut en mouvement, ma prière a été exaucée, monsieur le marquis.

— Quelle prière?

— Le Froissart n'a décidément que ce qu'il mérite. »

UN POURQUOI ET SES PETITS.

« Pourquoi donc, se disait le duc, qui courait en ce moment sur la route de Normandie, unie alors comme un pont, et riante d'un beau soleil de printemps, pourquoi Adeline a-t-elle dit : « Vite! vite! » en montant ce matin en voiture? Oui, pourquoi ce désir, cette exclamation? Est-ce parce qu'elle regretterait Paris? Est-ce parce qu'elle ne m'aime pas? Est-ce plutôt parce qu'elle était pressée de quitter cet hôtel où elle a été si malheureuse? Est-ce parce qu'il lui tardait autant qu'à moi de nous voir, de nous parler, loin de l'odieux voisinage de son mari? C'est sans doute cela. Mais pourquoi?... »

Sans le plaisir de se trouver seul à seul avec Adeline, le duc de Villa-Réal eût fait seize lieues

de pourquoi. Il est vrai que les grandes routes, lorsqu'on voyage, semblent n'avoir été créées que pour répandre des pourquoi.

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?

Pendant une heure, une voiture où se trouvaient aussi un jeune homme et une jeune femme marcha côte à côte de la calèche du duc de Villa-Réal. La montée étant dure, elles se tenaient l'une et l'autre à peu près sur la même ligne.

« Que ce paysage est beau, mon ami, dit Adeline enthousiasmée à Villa-Réal; des moutons! des chèvres! le chien qui guette! Riez de moi tant qu'il vous plaira, j'aime les bergeries; je comprends qu'on désire être bergère comme Estelle.

— Cette plaine et ces moutons sont à vous, répliqua le duc; voulez-vous que je les achète? »

« Que c'est ennuyeux, disait l'autre femme dans l'autre voiture, et toujours des plaines! et toujours des moutons! et toujours des bergers! C'est à crever d'ennui que de voyager. »

Son compagnon soupirait, et ses soupirs signifiaient :

« Il y a, certes, quelque chose de plus ennuyeux, en voyage, que les moutons et les bergers. »

A quelque mille pas plus loin, Adeline, que tout étonnait, car elle n'avait jamais quitté son arrondissement, s'écria encore en posant sa main sur le genou du jeune duc :

« Voyez! mais voyez, mon ami, ce château du moyen âge bâti là-bas sur cette colline verte et solitaire. Que cela fait penser et rêver! qu'elle est heureuse celle qui possède cette merveille!

— Son bonheur sera le vôtre, ma bonne amie, si ce château est à vendre. Il n'est qu'à une demi-lieue d'ici; je vais dire au postillon de nous y conduire. Postillon! postillon!

— Qu'allez-vous faire? dit Adeline; je ne puis donc rien désirer que vous ne me proposiez de me le donner?

— Mais sans doute, ma chère amie, répondit le jeune duc d'un accent légèrement ironique; dans notre rang, ce qu'une femme souhaite, elle doit l'avoir.

— Dans votre rang les femmes ne doivent donc jamais rien souhaiter?

— Peut-être que non, ma chère amie, parce qu'elles sont censées n'avoir rien à désirer sur la terre ou bien elles laissent croire que celui qui les aime est un avare ou un ingrat.

— J'ai compris, pensa Adeline en rougissant et en se disant : Désormais je garderai pour moi mes désirs, puisque dans son rang c'est une faute de les montrer. »

La femme de l'autre voiture disait de son côté :

« Encore un château! mais qui donc a prétendu qu'on les avait tous démolis? Après une chaumière, est-il rien de plus insipide à voir qu'un château? Quand serons-nous arrivés? »

Des sensations si opposées de ces deux jeunes femmes, l'une joyeuse de tout, l'autre dédaigneuse

de tout, on pouvait conclure que la première voyageait avec son amant, que l'autre voyageait avec son mari.

La plus heureuse était donc celle...

Voilà que la grande route nous a rendus comme le duc de Villa-Réal. Prenons garde, ou nous allons verser dans l'ornière des pourquoi.

La file de voitures à la tête desquelles marchait celle du duc entra dans un village où l'on devait déjeuner.

Adeline, qui n'avait jamais voyagé, fut attristée par ce cortége de mendiants qui ne manquent jamais d'entourer les voitures à chaque station.

« Avez-vous de la monnaie sur vous? dit-elle à Villa-Réal; ces pauvres gens font peine à voir.

— De la monnaie! répondit le jeune duc étonné.

— Quelques sous, mon ami.

— Des sous! »

La surprise de Villa-Réal fut encore plus grande.

« Mais oui, des sous; donnez vite, car ces pauvres gens attendent.

— Distribuez-leur cette bourse, répondit le duc, en donnant un petit filet plein d'or à Adeline.

— Mais je ne vois que des pièces d'or dans cette bourse.

— N'y en aurait-il pas assez?

— Mais c'est de l'or; je vous demandais des sous.

— Je ne puis vous donner que ce que j'ai, dit en souriant le jeune duc ; et son sourire avait

quelque chose de pénible comme de l'indulgence.

— Soit, dit Adeline en dénouant la bourse et en mettant une pièce d'or dans la main de chacun des mendiants. Ceux-ci furent si surpris de cette générosité, si extraordinairement frappés de joie, qu'ils s'en allèrent en courant comme des fous ou plutôt comme des voleurs.

— Êtes-vous contente de leur bonheur? demanda le duc à Adeline.

— Si je n'eusse donné que dix sous à chacun d'eux, ils m'auraient remerciée; mais vingt francs c'est une fortune, et vous le voyez, ils se croient déjà riches; ils sont presque déjà ingrats. Vous n'aviez donc pas de monnaie sur vous?

— Ma chère amie, lui répondit le duc avec ce même ton de pénible bienveillance qu'il avait déjà eu lorsqu'Adeline avait manifesté son admiration pour le château gothique; ma chère amie, de même que nous portons des gants blancs, des mouchoirs de batiste, de même nous portons de l'or. C'est un signe de notre condition. Vous qui avez tant d'intelligence, pourquoi feignez-vous de l'ignorer? Laissons à ceux qui ne portent pas de gants et qui n'ont pas d'or le soin d'avoir dans leur poche des pièces de cuivre ou des pièces d'argent souillées par les mains de tout le monde. L'or est notre monnaie, comme le blason est notre enseigne. Vous seriez bien aimable à l'avenir de faire comme moi, si vous m'approuvez; c'est de ne faire usage que de l'or, de ne toucher avec vos blanches mains que de l'or, puisque les diamants ne sont pas une monnaie.

— Je le veux bien, dit Adeline en rougissant de nouveau de la leçon qu'elle recevait, quoiqu'elle eût été faite avec l'exquise bonté qu'apportait le duc de Villa-Réal dans toutes ses actions.

— Mais à l'avenir comment ferai-je l'aumône?...

— Comme vous venez de la faire à présent, répondit le duc.

— Toujours avec de l'or? rien qu'avec de l'or?

— Si vous ne voulez pas donner de l'or, priez vos gens de distribuer pour vous de la petite monnaie aux mendiants de la route, dit le duc, qui, on le voit, tenait aveuglément à son opinion.

— Quoi! faire faire l'aumône par d'autres, y pensez-vous? toute la satisfaction de la faire est perdue.

— Eh bien! donnez, donnez de l'or comme je vous le disais, ma chère amie. »

Adeline se tut. Elle ne comprenait pas cette absence de tout milieu raisonnable entre donner des poignées d'or ou ne rien donner du tout; elle pénétrait difficilement dans cette chaussure de fer qu'on appelle l'étiquette.

Mais les mendiants de la route avaient disparu pour faire place à d'autres mendiants, à une nuée de valets d'hôtel, ouvrant des salons aux riches voyageurs.

L'un débarrassait Adeline de son manteau, l'autre réclamait son manchon; tous se disputaient l'honneur de lui rendre quelque inutile service dans le but de tendre la main avec moins de

honte au moment de son départ. En entrant dans un quatrième salon au bout duquel se trouvait le jardin de l'hôtel, Adeline, qui avait jeté comme par hasard les yeux sur une glace, poussa un cri qui fit tressaillir d'effroi le duc de Villa-Réal, placé à quelques pas d'elle.

« Qu'avez-vous? lui demanda le duc, qui la pressait dans ses bras.

— Rien, je vous assure, rien.

— Cependant ce cri de terreur...

— Une vive douleur au genou... une fausse position de la jambe pendant le voyage... mais c'est déjà passé. Pardon de vous avoir tant effrayé

— Vous me rassurez, dit le duc, en faisant asseoir Adeline et en s'asseyant près d'elle à la table du déjeuner.

— Comme elle est pâle, se disait le duc en la regardant. Comme elle est pâle! »

CONTINUATION DU VOYAGE.

Adeline fut médiocrement satisfaite de voir monter une troisième personne dans leur calèche au moment de reprendre la route du Havre. Quand cette personne qu'elle ne connaissait pas se fut assise en face d'elle et du duc, celui-ci expliqua aussitôt à Adeline le motif de cette présence.

« Monsieur est votre médecin, dit le duc.

— J'ai cet honneur, ajouta le jeune docteur à cette désignation directe.

— Un médecin! et pourquoi faire un médecin? demanda Adeline.

— Parce que vous êtes malade, ma chère amie.

— Moi!

— N'avez-vous pas souffert, ne souffrez-vous pas encore, dit le duc, de votre genou?

— Oui, j'ai souffert... mais la douleur n'est plus revenue.

— Elle peut revenir, reprit de Villa-Réal; monsieur sera heureux d'appliquer les ressources de sa vaste et nouvelle science à votre maladie.

— Je n'ai aucune maladie, je vous jure.

— Ne dites pas cela, continua de Villa-Réal avec ce ton affable, mais d'irrésistible autorité qui marquait chacune de ses paroles, vous êtes encore toute pâle. Monsieur n'est pas d'ailleurs un médecin comme il y en a tant. C'est le plus distingué des homœopathes.

— En effet, vous voyez en moi, dit le docteur, un des plus acharnés ennemis de la Vieille C'est le nom, madame la duchesse, que nous, homœopathes, nous donnons à l'ancienne médecine, à la stupide médecine des Hippocrate, des Gallien, des Ambroise Paré, des Corvisart et des Broussais. Grâce au ciel, la Vieille râle; en quelques années elle sera morte. »

Adeline aurait peut-être fait de nouvelles observations, mais la voiture roulait, et l'on ne pouvait pas jeter un médecin, même homœopathe, par la portière.

Le docteur Vakenski, Polonais, comme son nom l'indique pleinement, avait des lunettes d'or à cheval sur un nez épaté et devant des yeux bleus amidon, et parlait avec le ton de parfaite assurance qui caractérise sa nation. C'était un homme de trente-cinq ans, coloré, proprement mis, mais fade dans toute sa personne, comme du linge brodé qui est resté cinquante ans dans l'armoire.

« Avant d'entreprendre le traitement de madame la duchesse, dit-il à Adeline en la regardant avec l'imperturbable lenteur des homœopathes, je dois vous demander si vous n'avez jamais eu la gale?

— La gale! s'écria Adeline; mais monsieur!...

— Oui, la gale, parce que si vous aviez eu la gale, grâce à mon traitement homœopathique, elle reparaîtrait après la guérison de votre genou; vous seriez couverte de boutons.

— Mais c'est affreux, monsieur, ce que vous dites là.

— Madame la duchesse a-t-elle eu ou n'a-t-elle pas eu la gale?

— Je n'ai jamais rien eu de semblable. Mais, en vérité, ces questions...

— En ce cas je vous la donnerai, continua froidement le docteur Vakenski.

— Vous me donnerez la gale!

— Une fausse gale; presque rien, une effervescence légère; mais ensuite vous ne ressentirez plus aucune douleur au genou. C'est une des beautés de l'homœopathie de tout chasser à la peau, et comme la gale...

— Monsieur plaisante, je le crois, dit Adeline,

qui, du reste, ne goûtait pas du tout la plaisanterie.

— Ma chère amie, dit le duc, qui jusque-là avait gardé le silence, monsieur traite gravement les choses graves ; il est le médecin de Dona Maria, ma bien-aimée souveraine. »

Sa digression homœopathique étant faite, le docteur Vakenski ouvrit une petite boîte qu'il avait tenue sur les genoux depuis son installation dans la calèche. Adeline put voir alors, rangées avec l'ordre d'un reliquaire, cinq ou six cents bouteilles pas plus grosses que le corps d'une épingle, dans lesquelles il n'y avait rien du tout.

Vakenski prit ensuite une de ces bouteilles microscopiques et la regarda au jour avec l'attention la plus scrupuleuse, et comme le médecin de la femme hydropique regarde les sécrétions de la malade, dans le fameux tableau de Gérard Dow.

Il dit, après en avoir examiné trois de la même manière :

« Madame la duchesse respirera d'abord celle-ci toutes les heures.

Madame la duchesse respirera ensuite celle-là toutes les demi-heures.

Et madame la duchesse respirera enfin celle-là tous les quarts d'heure. »

Le docteur Vakenski ferma la boîte et remit les trois imperceptibles bouteilles à Adeline.

« L'homœopathie, dit-il ensuite, est d'autant plus admirable dans ses applications, qu'elle ne vous empêche ni de marcher, ni d'aller à vos

affaires, ni de vous livrer à vos plaisirs, au contraire de la Vieille.

— Je ne profiterai guère du privilége en restant enfermée dans cette calèche, » dit Adeline visiblement fâchée de ce que le duc s'obstinait à ne pas la délivrer des obsessions du docteur Vakenski. C'était presque de l'esprit; le docteur Vakenski ne comprit pas.

Un seul moyen restait à Adeline pour se débarrasser de ce fléau homœopathique, pour échapper au traitement du docteur Vakenski, c'était de se dire guérie dès le lendemain, ce qu'elle n'oublia pas de faire; mais le docteur, qui ne trouvait pas là son compte, lui dit :

« C'est une fausse guérison. Je vais demeurer près de vous, madame la duchesse, jusqu'à plus ample conviction. »

Enfin, obligée de mentir, Adeline, qui n'avait que trop retenu le système du docteur, s'écria quelques jours après leur arrivée au Havre, où ils allaient s'embarquer pour Lisbonne :

« Ah! monsieur! je sens une forte démangeaison derrière l'oreille.

— Vivat Polonia! s'écria le docteur Vakenski, c'est la gale. Autre traitement; nous allons entamer un autre traitement. »

Ce ne fut qu'après avoir fait semblant de respirer deux ou trois mille fois ces infernales petites bouteilles, qu'Adeline se débarrassa tout à fait du docteur Vakenski, cet homœopathe de qualité, ce docteur de la reine Dona Maria, et par conséquent excessivement recommandable et presque

sacré aux yeux de l'aristocratique duc de Villa-Réal.

AUTRE AVANTAGE DE L'HOMOEOPATHIE.

Horriblement persécutée par le docteur Vakenski, Adeline, très-nerveuse, tomba réellement malade à bord du vaisseau qui les menait à Lisbonne.

Mais, redoutant cent fois plus que la maladie, que la mort même, de recourir aux soins du médecin Vakenski, elle souffrit en silence, mangea quand elle aurait dû observer la diète, sourit lorsqu'elle aurait voulu se plaindre, et s'exposa à l'air vif de l'Océan quand il eût fallu qu'elle restât tranquillement et chaudement dans sa cabine. Elle arriva mourante à Lisbonne.

MADAME LA DUCHESSE DE VILLA-RÉAL DANS SON PALAIS.

Plus de quinze jours se passèrent avant qu'Adeline eût repris les forces nécessaires pour parcourir Lisbonne et les admirables environs de cette célèbre ville ; elle resta enfermée dans les royaux appartements de son palais de la rue de l'Or, ne voyant le duc de Villa-Réal qu'aux heures de repas. Sa mère et son père, que l'étiquette lui défendait de recevoir pendant sa maladie, habitaient une aile

tout à fait isolée. Cette solitude, interrompue trois ou quatre fois par jour, il est vrai, par la présence de l'homme qu'elle aimait, fut pour elle d'abord un repos dont elle avait besoin ; mais cette séquestration prolongée devint, les jours suivants, un vide pénible, et successivement de la tristesse, de la langueur, de la mélancolie. Elle n'en parut que plus belle et plus intéressante aux yeux de Villa-Réal, toujours aussi fanatiquement épris dans le tête-à-tête, qu'il était grave pour elle devant les gens dont ils étaient entourés.

Cette solennité de caractère semblait s'augmenter d'heure en heure en lui depuis leur arrivée à Lisbonne. Il devenait un homme différent. Ce n'était déjà plus le courtisan exclusivement occupé d'amour pour la souveraine de ses pensées, l'esprit presque français tel qu'il avait brillé à Paris; sa jeunesse, son langage, son empressement, subissaient une décoloration graduelle.

« Peut-être souffre-t-il de ma peine, pensait Adeline; et alors ne suis-je pas injuste de lui tenir compte de ces différences que je crois remarquer en lui, et qui, après tout, ne l'empêchent pas de m'aimer ici comme il m'aimait à Paris? »

« Mon ami, lui dit-elle enfin, je suis mieux, beaucoup mieux maintenant; un peu d'exercice achèverait de me rétablir. »

Un éclair de joie passa, à ces premiers mots d'Adeline, sur le visage de Villa-Réal.

« Que je suis heureux de ce que vous me dites! J'attendais cette bonne nouvelle de votre bouche, mon amie; je n'osais pas vous dire que je l'atten-

dais, de peur de vous voir, par complaisance pour moi, me la donner avant le temps.

— Oui, mon ami, ma mélancolie me quitte ; la vue de votre belle ville, de cette ville dont vous me parliez sans cesse à Paris, me rendra entièrement la santé, et je la veux pour vous. Je n'ai qu'à mettre mon chapeau, mes gants, et vous allez me donner votre bras. Nous visiterons ensemble ce matin, les promenades de Lisbonne, les plus rapprochées d'ici, si vous craignez de me fatiguer. Demain, autre but d'exercice : Nous irons voir le quartier des marchands ; après-demain, la marine ; les jours suivants, les monuments, les églises. Le bruit de la grande ville, ses habitants, leur langage, leurs costumes, toutes choses nouvelles pour moi, et doublement précieuses pour moi, puisque je les verrai avec vous, me distrairont, m'amuseront, et, j'en suis sûre, me guériront, si vous le voulez, mon prince.

— Si je le veux, Adeline !

— Eh bien ! c'est convenu. Partons ! »

Adeline se levait pour mettre son chapeau ; le jeune duc la retint par la main.

« Mais comment vous proposez-vous de sortir ? lui dit-il.

— Avec vous. Avec qui donc ?

— Avec moi, sans doute ; ce n'est pas ce que je vous demande, Adeline.

— Pardon de ne vous avoir pas compris ; vous me disiez...

— Si vous projetiez de sortir à pied ou en voiture ?

— Pas de voiture! s'écria Adeline, pas de voiture pour quelque temps, je vous en supplie: Nous sommes restés dix jours sur mer, en voilà plus de quinze que je ne sors pas de cet appartement; quinze et dix, c'est vingt-cinq; presque un mois d'immobilité. J'ai besoin de faire usage de mes jambes; je veux marcher, aller où il me plaît, vivre, voir, respirer, et vos voitures à Lisbonne sont des tombeaux. Nous sortirons donc à pied, comme à Paris, quand nous allions nous promener aux Tuileries et aux Champs-Élysées. Deux minutes pour mettre mon chapeau, et nous partons. Je puis même me dispenser de passer dans ma chambre; je vais sonner, ma femme de chambre m'apportera mon chapeau et mes gants. Dois-je aussi demander une ombrelle?

— Vous saurez qu'à Lisbonne, reprit de Villa-Réal, les personnes de qualité ne se montrent jamais à pied dans la rue. Ce serait une chose trop inusitée... cela ne se serait jamais vu... ce serait un événement... ce serait du scandale.

— Vous ne voulez donc pas que je sorte à pied? demanda Adeline avec un accent de soumission qui aurait fait violer l'étiquette la plus sacrée à un gentilhomme français.

— Sommes-nous libres de nos volontés? répliqua le duc en baisant la main qu'il venait de glacer par un refus. Nous sommes les esclaves d'antiques usages, de vieilles mœurs...

— Sortons donc en voiture, puisque cela est ainsi, mon ami. Conformons-nous aux usages, aux vieilles mœurs, et d'ailleurs mon plaisir est dans le vôtre. »

Adeline leva une seconde fois le bras pour sonner sa femme de chambre; une seconde fois de Villa-Réal la retint avec un sourire pénible.

« Je vous ai dit, mon amie, que notre bien-aimée souveraine est depuis huit jours à son palais de plaisance de Cintra.

— Mais nous n'allons pas voir la reine : notre promenade a pour but de me faire connaître quelques parties de Lisbonne, et surtout de me donner un peu d'exercice.

— Vous ne savez donc pas, et c'est véritablement ma faute de ne vous l'avoir pas dit, que lorsque la cour n'est pas à Lisbonne, la haute noblesse aussi est censée ne plus y être? elle est censée avoir suivi Sa Majesté à Cintra. On outragerait cette fiction si l'on se montrait publiquement en plein jour dans une capitale d'où la royauté est absente.

— Et combien de jours Sa Majesté demeurera-t-elle à Cintra? demanda Adeline encore plus découragée que lorsque de Villa-Réal lui avait expliqué combien il était inconvenant de sortir à pied dans les rues de Lisbonne.

— Deux mois, répondit de Villa-Réal en faisant asseoir Adeline près de lui. Cela va vous paraître bien long...

— Non, mon ami, puisque vous serez avec moi. Mais convenez que les mœurs de Paris sont bien plus faciles, plus naturelles. On sort quand on veut, on sort à pied, on sort en voiture; personne n'y trouve à redire.

— C'est que la France, ma chère amie, n'est

plus un pays d'aristocratie comme autrefois. C'est une république qui loue les Tuileries à un souverain pour un temps plus ou moins long. Laissons ces principes, mon excellente Parisienne, et occupons-nous de vous dédommager au plus vite de l'ennui que vous cause notre manière de vivre. Je ne puis abréger le séjour de la reine à Cintra ; mais, puisque vous n'êtes plus malade, je puis, en attendant le retour de Sa Majesté, vous faire connaître, dans un dîner que je donnerai dans un mois, les premiers d'entre nos gentilshommes portugais. Nous aurons l'honneur de les recevoir. Il est temps que je leur présente ma femme...

— Votre femme! murmura Adeline en rougissant.

— Seriez-vous ma femme, je ne vous aimerais pas davantage; la seriez-vous réellement, les personnes que nous aurons ici dans un mois n'auraient pas d'autres preuves à nous demander que celles que nous aurions à leur offrir en ce moment, puisqu'il leur a été dit que je m'étais marié à Paris. D'ailleurs, j'ai prêté des sommes immenses, je viens en aide chaque jour à la grandesse portugaise. On ne demande à l'or ni quel est son père ni à quelle paroisse il s'est marié. Mais voici qui est infiniment plus important, ma chère petite duchesse. Ce serait tout à fait se brouiller avec la grandesse portugaise que de faire la plus légère erreur sur les noms qu'elle porte, ou de les estropier en les prononçant. Appliquez-vous donc à vous souvenir des noms des personnages invités à notre dîner, de leurs titres, de leur rang, afin de

leur montrer, pendant le cours du repas, que vous avez la conscience et la mémoire de leur grande valeur historique.

— Et ces noms? demanda Adeline...

— Les voici. »

Le duc tira une longue liste de sa poche et lut:

« Le comte de Mascarenhas de San Vicente da Beira;

Le marquis Balsamaò de Golegàa;

La marquise Guimaraens de Monforte de Rio Livre;

La comtesse Alafoès de Villa Velha de Rodào;

Le duc Ourique de Freixo de Numans;

Le comte Sousa de San Joào da Pesqueira;

La duchesse Torres d'Idanha a Nova...

— Mais jamais, interrompit effrayée la pauvre Adeline, je ne pourrai me souvenir de ces noms-là, les dire, les prononcer.

— Il m'en reste encore pourtant deux cents à vous dire.

— Deux cents!

— C'est que si vous ne les savez pas, reprit le duc, il m'est impossible d'inviter ces grands personnages à dîner chez moi. Comment faire? Soyez très-gravement malade alors... Je ne vois que ce moyen.

— Malade! s'écria Adeline, et rester encore deux mois sans sortir de cet appartement?... Donnez, donnez ces noms. Je les saurai dans un mois, ou je serai morte.

— Vous êtes charmante, lui dit le duc en l'embrassant sur le front; dans peu, vous serez une

duchesse accomplie. Notre lot, ma bonne amie, est de connaître ces choses que vous traitez de vétille à Paris. Supprimez-les, il n'y a plus de noblesse. Vous vous étonnez de l'ampleur de ces noms! Vous ne savez donc pas le mien, chérie?

— Ne vous nommez-vous pas Octave de Villa-Réal?

— Ce n'est qu'une faible partie de mon nom. Le voici tel qu'il est porté dans ma famille :

Braamcamp Borges Castello Pinto Corruche Maxapaò de Villa-Réal.

— Grand Dieu ! — Octave, c'est bien plus joli! »

PREMIER DEGRÉ DE MISÈRE.

LES USURIERS.

« Tu vois devant toi, cher Malastre (c'était le nom de l'usurier), dit Froissart, quatre jeunes gens de bonne famille, complètement à sec, plus à sec que la plaine des Sablons au mois d'août. »

Claude Malastre, l'usurier, alla aussitôt s'assurer que les portes du salon étaient fermées, et il ne revint qu'après avoir écouté, pendant quelques minutes, au bas de l'escalier, par lequel sa femme et ses enfants étaient montés dans leur chambre pour se coucher. Il ferma ensuite la porte qui cachait cet escalier de communication pratiqué entre le salon et les pièces supérieures.

Quand il vint reprendre sa place, sa figure n'avait plus l'aspect paternel qu'elle offrait quand il

causait, il n'y avait qu'un instant, au milieu de sa famille.

« Vous voulez encore de l'argent, avait dit en revenant l'usurier Malastre, habitué aux visites de ces messieurs.

— Ou de l'or, riposta Froissart. A ton choix.

— L'argent est plus rare que jamais, mes amis. Les rentrées ne se font pas, personne ne paye. Au reste, je ne veux plus, je ne puis plus prêter.

— Ne t'avons-nous pas rendu fidèlement? objecta Froissart.

— Avec bien de la peine...

— Enfin nous t'avons rendu.

— Sans doute. Mais vous me devez encore...

— Bagatelle! deux mille francs à nous quatre; c'est à reporter sur nouveau compte.

— Toujours de nouveaux comptes!

— Voyons. Au lieu de mettre deux mille francs, portes-en quatre mille : nous ne t'en devons que deux.

— Je voudrais, répondit Malastre, feignant de n'avoir pas entendu, que vous trouvassiez un autre prêteur. A franchement parler, j'ai plus de bénéfice à faire valoir mes carrières de plâtre du Loiret qu'à éparpiller ainsi mon argent. D'ailleurs, je suis gêné, très-gêné; mes charges de famille augmentent chaque jour; l'État nous écrase d'impôts. Le croirez-vous? je n'ai pas cent francs chez moi. »

Lacervoise pâlit.

« Notre emprunt coule à fond, pensa-t-il. »

Froissart ne se déconcerta pas si vite.

« Cela ne me surprend nullement, répliqua-t-il à Malastre. Tu es trop bon envers certains emprunteurs. On te trompe, ou te manque de parole. Cela te décourage. Si tu avais eu de l'argent, nous t'aurions prié de nous avancer mille francs seulement.

— Seulement! s'écria Malastre. Mais en vérité l'argent fuit de vos mains comme l'eau d'un panier. Qu'en faites-vous donc?

— C'est vrai, dit d'un ton comiquement humble Froissart, nous le dépensons vite, mais nous le dépensons bien. Contre ces mille francs que tu nous donnerais, si tu les avais, nous te donnerions tous quatre notre signature. Je n'ai plus de bijoux, plus de tableaux, mais nos quatre signatures sont quatre beaux diamants. N'est-ce pas?

— J'aimerais mieux autre chose, quoique j'aie, je vous l'assure, une grande confiance dans vos quatre signatures. Une signature, c'est la garantie de l'avenir. Quel fond pouvez-vous faire sur l'avenir, surtout quand votre avenir se réduit à trois mois? car ma femme, vous le savez, ne veut pas que je me risque pour un temps plus long, et vous savez aussi que je ne fais rien sans l'avis de ma femme.

— Tu veux rire, Malastre. Quel avenir, dis-tu? moi d'abord, j'ai un père dont je suis le seul et unique héritier. A sa mort, j'aurai trente mille livres de rentes.

— Oui, à sa mort, murmura Malastre.

— Parbleu! ne faut-il pas qu'elle arrive? Charlemagne a fini par mourir.

— Nous sommes tous mortels, sans doute, monsieur Froissart, mais à quoi bon raisonner là-dessus? Tous mes fonds, je vous le répète, sont occupés.

— C'est bien fait, reprit Froissart, c'est prudent. Cependant, je te dirai que mon père était très-malade hier.

— Oh! tant pis, dit Malastre.

— Oui, tant pis, mais pas pour moi, son fils.

— Ne parlez pas ainsi, monsieur Froissart.

— Bah! un jour de plus, un jour de moins. Lui mort, je règle avec toi sans attendre le terme de notre lettre de change. Si demain, demain...

— Ne pourriez-vous avoir aussi, monsieur Froissart, la signature vénérée de monsieur votre père lui-même?

— Pourquoi pas celle de Louis XIV? Au lieu d'endosser mes billets, mon père aimerait tout autant me donner de l'argent. Crois-moi, contente-toi de nos quatre signatures. Celle de Beaugency vaut celle d'un financier; il a été reçu avocat la semaine dernière, et il doit plaider bientôt une grande affaire au criminel. Si tu l'entendais plaider!

— Je m'en tirerai à ma gloire si j'en crois mes amis et mes pressentiments, dit Beaugency avec emphase. L'affaire est forte. J'ai entre les mains des pièces qu'on ne soupçonne même pas. Je les produis à l'audience. Juges, parties, tout sera atterré. D'ailleurs le barreau parisien est mort. De qui parle-t-on? de personne. Un homme éminent par la parole est sûr d'un grand retentisse-

ment. C'est une place à prendre, c'est un trône à conquérir. Je le conquiers. Je suis jeune, j'ai de la chaleur dans la poitrine ; je m'émeus facilement, je bous ; les paroles m'inondent quand je suis ému. C'est là un des caractères de l'éloquence, ou je ne m'y connais pas.

— Bravo ! s'écria Malastre.

— Nous le tenons, se dit Lacervoise.

— Vous feriez peut-être mieux de plaider au civil, reprit Malastre. On gagne moins de gloire, plus d'argent ; on se fait en outre une clientèle. Tandis que les grands criminels ne le sont qu'une fois, et rien ne paye moins bien qu'un grand criminel. »

Lacervoise crut recevoir comme une douche d'eau glacée sur la tête.

« Allons, pensa-t-il, nous n'aurons pas d'argent. »

Froissart commençait à s'avouer qu'il avait rarement vu Malastre en de si mauvaises dispositions.

Malastre, s'adressant à Froissart, reprit :

« Puis, monsieur Froissart, vous menez encore, soit dit entre nous, une existence trop luxueuse pour un homme ruiné. Vous avez un chien.

— Il m'est indispensable.

— Il doit vous coûter beaucoup.

— Moins que tu ne l'imagines, mon cher Malastre.

— Enfin, vous le nourrissez ?

— Moins encore que tu ne le crois. »

Lacervoise se mit à rire.

« Je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire,

reprit l'usurier; mais je le répète une troisième fois, je n'ai pas chez moi cent francs dont je puisse disposer. »

Malastre avait exprimé d'une façon si nette son refus après ces divers assauts tentés contre sa bourse, que Lacervoise s'était levé pour partir, avec toute la funeste impatience des artistes, qui, d'ordinaire, au moindre revers, jettent non-seulement le manche après la cognée, mais qui se jettent eux-mêmes après la cognée et le manche. Il y avait certainement peu à espérer, puisque Froissart s'était hâté de prendre son chapeau pour suivre Lacervoise, cherchant déjà, avec les deux autres amis, à ouvrir la porte.

Cependant, après être demeuré en place un instant pour réfléchir, Froissart, sans laisser paraître le moindre dépit, se pencha à l'oreille de Lacervoise et lui dit tout bas quelques mots. Celui-ci s'arrêta brusquement. La détermination lui parut tellement extraordinaire, qu'il ne sut s'il devait la prendre au sérieux ou en rire.

« Malastre, dit Froissart déjà à la porte, tu ne peux nous prêter mille francs; veux-tu m'en prêter quatre mille?

— Revenez tout seul demain matin, répondit Malastre. Nous verrons à nous entendre. Bonsoir, messieurs! ma femme m'appelle. »

Les trois jeunes gens se trouvèrent dans la rue.

« Mais le coup est divin! s'écria Lacervoise en pressant Froissart dans ses bras.

— Que cache-t-il donc de mystérieux, s'écria à

son tour *la Dernière Guitare,* pour que Malastre, si difficile d'abord pour nous prêter mille francs, se soit décidé sur-le-champ à en lâcher quatre mille ?

— Il n'y a rien de mystérieux là-dedans, répondit Froissart avec un air de suffisance. Un usurier est bien moins sûr d'être remboursé lorsqu'il ne prête que mille francs à quatre jeunes gens, que lorsqu'il prête quatre mille francs à un seul qui a un père riche.

— C'est beau ! s'écria Lacervoise.

— Non, c'est vrai comme une opération de mathématiques, reprit Froissart, qui ajouta : Mais reste à savoir maintenant à quel intérêt il prêtera la somme.

— L'intérêt! dit Lacervoise, je le ferais mon héritier universel pour quatre mille francs.

— Messieurs je ne vous dirai pas : Allons payer nos dettes, mais : Allons en faire de nouvelles. Voilà a quoi sert l'argent.

L'USURIER D'UN USURIER.

Il n'était pas encore jour le lendemain que Malastre sortit de chez lui. Il s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain ; les boutiques commençaient à s'ouvrir.

Malastre s'arrêta à l'entrée de la rue des *Mauvais Garçons,* une des plus ignobles et des plus vieilles rues du vieux Paris ; il frappa trois coups

à une petite porte basse, perdue sous une voûte surbaissée. Le marteau de la porte était un biscaïen rouillé, percé et retenu par une ficelle à l'intérieur de la maison. La porte était en chêne peint en rouge sale, bardée de fer et semée de clous ; chacun de ces clous pleurait un ruisseau de rouille. Poétique fantaisie de l'ouvrier! une demi-douzaine de fers à cheval étaient fixés à cette porte. Le biscaïen s'abattait sur une grosse tête de clou. Cela faisait un bruit plat : ce bruit éveillait un chien, le chien éveillait un homme.

L'homme vint ouvrir.

Claude Malastre s'enfourna dans cette tanière.

« C'est donc toi Claude ?

— C'est moi, Girofflac.

— Entre dans le salon. »

Le salon de Girofflac était un véritable mont-de-piété, atrocement mêlé par un coup de vent. Tout s'y entassait. C'était riche et curieux, triste et bouffon à voir. Aux murs pendaient sur une corde des habits, des épées, des pistolets de luxe; armes, habits, ornements laissés en gage, il est inutile de le dire, par des emprunteurs oublieux. Dans une zone de cette étrange pièce, on apercevait une collection d'animaux empaillés, également laissés en garantie de la promesse de leur maître : lions, tigres, léopards, hyènes, chacals, tous portant dans leur gueule le bordereau où étaient écrits le jour du prêt et la valeur du prêt. Girofflac chercha au milieu de tous ces rois de la création, rembourrés de paille, un siége où faire asseoir son ami. Il ne trouva qu'un ours.

« Asseyons-nous là-dessus, dit-il à son confrère ; je n'ai presque rien prêté sur cet objet, c'est un boni. Quel bon vent t'amène ?

— Tiens, tu as un beau tombeau, lui dit Malastre, avant de lui apprendre le motif pour lequel il se présentait de si bonne heure chez lui. »

Girofflac lui répondit :

« C'est le gage d'un jeune fou qui adorait une demoiselle Sainte-Balue, comme tu peux le voir sur le *ci-gît*. Le chagrin de l'avoir perdue fut en lui si violent qu'il voulut éterniser sa douleur. Il commanda un tombeau en marbre, en granit et en bronze. Cela coûte. De dépense en dépense, il était déjà arrivé à quatorze mille francs, lorsqu'il fut arrêté tout net par l'argent. Il en manqua, non-seulement pour continuer le tombeau, mais pour vivre, si bien qu'on aurait fini par l'y mettre lui-même, s'il ne se fût pas ravisé. Il vint me trouver. Je lui prêtai cinq cents francs, et il me laissa, comme de raison, son tombeau en gage. Si dans trois jours il ne s'est pas libéré, je vendrai le tombeau pour le poids de la matière. Je suis à peu près sûr de rentrer dans mes avances. C'est comme tu peux le voir, de la bonne marchandise.

— Très-bien, dit Malastre. Maintenant voici pourquoi je viens. Il me faut quatre mille francs.

— Prends mes lions, mais ne me demande pas de l'argent. Je n'ai pas un petit écu sonnant chez moi. Veux-tu deux cents selles de cheval, — tout cuir du Brésil ?

— Il me faut quatre mille francs. Je t'en rends cinq mille dans six mois. Cela te va-t-il ?

— Tu a donc découvert une mine?

— Non, mais sur les quatre mille francs, au cas où je pourrais les prêter, j'ai un bénéfice égal à celui que je te propose.

— Finaud ! tu en gagnes au moins quatre mille sur quatre mille, si tu n'en gagnes pas huit mille. Je te connais comme Phanor, mon chien. »

Phanor aboya ; il crut que son maître l'appelait.

« Veux-tu, Girofflac?

— Mille sur quatre mille pour six mois. Non, j'en veux deux mille.

— Mais c'est le capital au bout d'un an.

— Je l'entends bien ainsi. »

Malastre se leva pour partir.

« Voyons, Malastre, ne sois pas si dur envers le pauvre monde. Si c'était pour toi, je te prêterais pour rien, au denier dix. Mais je te prête la charrue, et tu moissonnes de l'or : remplis mon petit sac. »

Malastre allait sortir.

— Écoute, Malastre, si tu veux faire affaire avec moi, je te cède par-dessus le marché le tombeau que voilà et ma collection d'animaux ; c'est une collection superbe, c'est vivant. Tout cela pour dire que je fais une affaire avec toi.

— Va donc me chercher les quatre mille francs, terrible homme.

— Attends-moi donc, répondit Girofflac, et en m'attendant amuse-toi avec la collection. »

Girofflac était déjà dans la rue.

L'USURIER DE L'USURIER DE L'USURIER.

Il n'alla pas loin. Sur les marches de Saint-Sulpice était accroupi un mendiant goîtreux, déguenillé, aveugle, hideux ; araignée d'église. Au moment où, en larmoyant, il disait à une riche dévote : *La charité, s'il vous plaît !* Girofflac lui frappa sur l'épaule.

Le mendiant comprit.

Tous deux entrèrent furtivement dans l'église. A l'ombre d'un gros pilier, Girofflac dit au mendiant :

« Il me faut quatre mille francs.

— Tout de suite ? demanda le mendiant.

— Tout de suite.

— Et qu'aurai-je pour mes prières ?

— Deux cents francs, clairs comme tes yeux, quoique tu fasses l'aveugle.

— Pour combien de temps ?

— Pour six mois.

— Les noyaux sont rares en ce moment, objecta le mendiant, et mes fonds voyagent.

— D'accord, mais consens-tu ?

— Je veux cinq cents francs.

— Comme tu chantes haut ! est-ce que nous sommes à vêpres ?

— Décide-toi, Girofflac. J'ai déjà perdu trois sous depuis que tu me tiens là.

— Soit, cinq cents francs. Mais tu recevras les

cinq cents francs, moitié en argent, moitié en perruques. J'ai pour deux cent cinquante francs de cette marchandise.

— Et ces perruques sont-elles neuves ?

— Elles viennent de la succession d'un ancien sénateur.

— Attends-moi, dit à son tour le mendiant à Girofflac. Tu vas avoir ta somme.

— Va. »

Le mendiant revint sur ses pas.

« Tu me donneras dix sous pour compenser les aumônes que tu m'as fait perdre, en me tenant si longtemps à confesse.

— Gourmand ! lui dit Girofflac en lui tirant doucement l'oreille. Tu les auras. Va ! mais va donc ! »

Enfin l'argent arriva à Froissart et à ses trois amis de cette manière :

Les quatre mille francs avaient coûté cinq cents francs à Girofflac donnés au mendiant ; deux mille francs à Malastre, donnés à Girofflac ; quatre mille francs à Froissart, à donner à Malastre.

DANS SA DÉTRESSE, FROISSART TROUVE UNE INDUSTRIE INCROYABLE.

Réduit à ses propres forces, c'est-à-dire à la plus profonde misère, Froissart, à bout d'usurier, se dit :

« La boussole est à peu près inventée, les paratonnerres aussi ; qu'inventer ? Si je n'invente rien,

je m'abandonne au suicide, que je n'ai pas même inventé. Voyons, se dit-il, s'il n'y aurait pas moyen d'abord d'exploiter la science : j'enseignerai le grec en huit leçons qu'on sera libre de ne pas prendre. C'est déjà fait : l'inventeur a réussi; il est mort de faim.

Je suis pris, réfléchit tristement Froissart, entre l'impossible qui a été atteint, et l'impossible que je n'atteindrai jamais.

Qu'y a-t-il donc à inventer ? »

Tout à coup une voiture armoriée passa, et en passant elle couvrit de boue un député de l'opposition.

« Manant! malotru! faquin titré! s'écria le député en entrant dans le palais Bourbon. »

Froissart est frappé d'une illumination soudaine.

« Pourquoi, se demanda-t-il, ce député a-t-il insulté ce noble? S'il était noble lui-même, il se serait tout simplement essuyé, et il n'eût rien dit. C'est l'envie qui a excité sa colère; il voudrait être noble, dût-il crotter un jour les autres. Cent mille pensent et se conduisent comme lui. Si on les faisait nobles, ces cent mille? Et si c'était moi qui les fît nobles?... Oui! si c'était moi, Aristide Froissart, qui sais le blason mieux que personne en France?

Rue de Grenelle-Saint-Germain ! » cria Froissart à ses bottes, et ses bottes les conduisirent rue de Grenelle-Saint-Germain.

Froissart entra dans la cour d'un magnifique hôtel.

« Madame, dit-il à la femme du concierge, votre premier est-il convenable ?

— Comment ! mais comment ! c'est le prince Miramolinofski qui l'occupait.

— Cela ne prouve rien. Combien de pièces?

— Quatre sur la cour, quatre sur le jardin.

— Insuffisant.

— Monsieur a une famille ?

— J'en attends deux.

— Monsieur remarquera que nous avons écurie.

— Pour combien de chevaux ?

— Quatre.

— C'est une plaisanterie.

— Monsieur a donc plusieurs équipages ?

— Ils voyagent. Combien le loyer ?

— Trois mille francs. L'appartement est libre.

— Allons! je prends votre bicoque. Otez l'écriteau. »

Trois jours après, on lisait en gros caractères dans tous les journaux, à l'endroit le plus visible de la page d'annonces :

GRAND COLLÉGE NOBILIAIRE DE FRANCE

Sous la direction

DU

CHEVALIER DE SAINTE-CROIX

Membre de plusieurs ordres militaires, civils et religieux

RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

Le prospectus est distribué gratis à l'hôtel du grand collége nobiliaire de France.

La question des meubles causa quelque embarras, mais le chevalier de Sainte-Croix parvint à les lever en disant au concierge qu'il aimait mieux vivre entre quatre murs et dormir sur la terre que d'acheter des meubles modernes. Encore quelques jours et son mobilier archéologique serait déposé à sa porte par le roulage. Il fit de l'art avec le concierge, qui se borna à lui demander naïvement si ses chevaux aussi étaient du quinzième siècle.

Quoi qu'il en soit, la cloche était fondue : le chevalier était installé, non pas dans ses meubles, mais sans ses meubles.

Son premier soin fut de clouer à chaque porte des plaques de cuivre taillées en griffons, dans le ventre desquels on lisait :

Salle d'attente, Salon de réception, Salle du conseil, Pièce des nobles, Cabinet de M. le chevalier de Sainte-Croix, Conseil, Caisse.

Cette dernière pièce était fausse; derrière était le mur : tout moellons.

Quelques jours après cette magnifique inauguration, le riche locataire rentra chez lui suivi d'un homme discrètement vêtu de noir, suivi à son tour d'un commissionnaire portant une table et des liasses de vieux papiers enfumés.

Ces papiers étaient sa bibliothèque, les archives et le trésor de la maison, et cet homme, qui n'était autre que son ami, *la Dernière Guitare*,

représentait un domestique, un commis, un introducteur et un garde des sceaux ; il n'en était pas plus gras.

Il est temps de dire ce que promettait le prospectus, auquel renvoyaient les annonces dont il a été parlé.

Voici les parties les moins obscures de ce prospectus :

« Un collége nobiliaire a été fondé à Paris, dans le but d'offrir un foyer de communication, un centre de réunion à toutes les personnes titrées du royaume.

« Elles y trouveront des éclaircissements qu'elles chercheraient vainement ailleurs sur leurs familles leurs races, leurs anciens priviléges, leurs titres, leurs devises, etc.

« Un billard est attaché à l'établissement.

« A l'aide des pièces précieuses qui seront communiquées aux membres de cette association, ils pourront reprendre dans le monde le rang auquel ils ont droit par leur naissance.

« On reçoit tous les journaux dans l'établissement.

« Quelque universel que paraisse le mépris des générations nouvelles pour les distinctions nobiliaires, il n'est pas moins vrai que beaucoup de familles ne s'allient qu'à des personnes revêtues d'un titre ou honorées d'un nom ancien.

« Chaque membre n'est imposé que pour la somme de quatre-vingts francs par an, payables d'avance.

« Les personnes non titrées ne sont pas appelées à faire partie dudit cercle.

« Pour connaître plus amplement l'esprit et le but de la société, s'adresser à M. le chevalier de Sainte-Croix, à son hôtel, rue de Grenelle-Saint-Germain.

« *(Affranchir).* »

A ne voir que l'écorce de ce prospectus, on n'y trouvait rien que de parfaitement semblable à tous les prospectus passés et futurs ; mais sous ce prospectus visible en était un autre moins innocent, et celui-là s'explique par une des premières visites que reçut l'établissement.

« M. le chevalier de Sainte-Croix?

— Dans son cabinet. »

L'inconnu, qui avait la vue très-basse, se dirigea à tâtons dans une pièce obscure.

« M. le chevalier de Sainte-Croix?

— Moi-même. Veuillez prendre la peine de vous asseoir. »

Froissart recula : c'était son père qu'il avait devant lui.

« J'ai plus d'une raison de croire, monsieur le chevalier de Sainte-Croix, que j'appartiens à une race noble.

— J'en suis convaincu, répondit Froissart en déguisant sa voix.

— Mes aïeux eurent le tort de négliger cette prétention.

— C'est très-regrettable!

— Moi! je m'en suis souvenu.

— Vous avez bien fait!

— Vous dire depuis quand je suis gentilhomme, c'est difficile.

— Vous vous perdez dans la nuit des temps.

— Comme vous dites. Mais je voudrais sortir de cette nuit.

— J'entends.

— Je voudrais être noble, plus authentiquement noble, pour me marier avec une vieille dame de qualité; et, aussi je ne vous le cache pas, afin de ne plus passer pour le père d'un fils que j'ai, un homme sans mœurs, sans respect, sans... Je voudrais enfin un nom, un titre et des armes.

— C'est beaucoup, dit Froissart.

— Je le sais.

— Comment vous nommez-vous?

— Jean Cascaret Froissart.

— En vérité?

— Monsieur, je ne suis pas ici pour mentir.

— C'est que moi je suis ici pour cela. Quels noms vous avez! D'abord il faut que vous renonciez à deux de vos noms, pour n'en conserver qu'un : celui de Cascaret.

— Soit!

— Oui! mais il faut encore établir que vous vous appelez ainsi par corruption. Quel pays habitaient vos parents?

— Grenoble.

— Eh! monsieur Cascaret, vous êtes d'origine bretonne. Vous vous appeliez autrefois Kaskarouët. Vous avez perdu deux *kk* en émigrant dans le Dauphiné.

— Vous croyez!

— J'en suis sûr ! Désormais signez hardiment Kaskarouët, et vous êtes noble comme les Kerkabou, les Kerkaramec et les Kerkangourou. Plus de Cascaret. Quel est le titre qu'affectionne monsieur Kaskarouët de Kaskarouët? Chevalier, c'est joli, c'est musqué. Puis, il ne faut pas effaroucher. Baron, c'est inquiétant; marquis, appelle l'attention; chevalier, cela va tout seul. Essayons! on annonce :

« M le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët. Cela fait bien »

On vous écrit. Essayons :

Monsieur

Monsieur le chevalier Kaskarouët
de Kaskarouët.

Comme cela plaît à l'œil! Vous mourez. Essayons :

« Encore un vieux nom qui s'est éteint! Hier est mort dans les bras de la religion le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët. »

C'est superbe! Ce nom et ce titre remplissent toutes les conditions. Vous voilà donc chevalier de Kaskarouët! s'écria Aristide Froissart, en s'inclinant avec respect devant son père qu'il venait d'anoblir.

— Sans doute, répondit celui-ci; mais où sont mes titres, mes preuves?

— Attendez! jusqu'où voulez-vous remonter?

— Jusqu'à saint Louis.

— Pas possible. Contentez-vous d'Henri IV.

— Soit.

— C'est déjà raisonnable.

— Malaga! Malaga! c'est le nom de mon secrétaire, dit Froissart, qui avait donné ce nom à *la Dernière Guitare*. Il ajouta : C'est aussi un gentilhomme. Il descend du fameux Cid de ce nom.

— Je ne connaissais que le fameux vin de ce nom.

— Malaga! une lettre d'Henri IV à un aïeul de monsieur; Monsieur est un Kaskarouët.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Courte et expressive. Le grand roi l'écrivit après la bataille de Dreux. Style du Béarnais. Entends-tu?

— Oui, monseigneur.

— Va! »

La Dernière Guitare sortit pour remplir les ordres de son maître.

« En attendant qu'Henri IV ait écrit sa lettre à M. votre aïeul, monsieur le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët veut-il que nous composions ses armes?

— Je les veux magnifiques.

— D'or plein. Les voulez-vous d'or plein?

— Ce n'est pas assez varié. Je veux des lions.

— Ah! gourmand!

— J'en veux deux.

— C'est dangereux. Beaucoup de familles allemandes ont deux lions.

— Mettez en trois.

— Trois lions! c'est monstrueux, trois lions!

— S'il y a de la place...

— Va pour trois lions. Composons donc : « Vous portez d'argent. »

— Sur moi, voulez-vous dire?

— Non, dans vos armes.

— Oui, « je porte d'argent. »

— « Vous portez d'argent aux trois lions de gueule, superposés, léopardés, griffés de même. »

— Ah! monsieur, c'est bien beau!

— N'oublions pas la devise, grand Dieu!

— C'est ici le point difficile.

— La voilà trouvee! s'écria Froissart. « Il en est un quatrième! « Le quatrième lion, c'est votre aïeul, c'est vous, ce sera un de vos descendants. Il y aura toujours eu des lions dans votre famille, c'est à supposer. Mais voici Malaga.

— Lisez, monsieur le chevalier, cette lettre écrite sur papier du temps et adressée à votre aïeul après la bataille de Dreux :

« A mon brave Kaskarouët de Kaskarouët.

« Je te sçavois brave, mais je ne te sçavois pas plus brave que moy.

« C'est à Paris que je te veux embrasser.

« Ton Roy,

« HENRY. »

— Avec ceci, vous casserez le nez à tous les Rohan et à tous les Montmorency du monde. Malaga, rédige, scelle et jaunis.

— Oui, monsieur le chevalier. »

Une seconde fois *la Dernière Guitare* alla se livrer aux fonctions d'archichancelier.

Notre affaire est complète, reprit Aristide Froissart. Nous avons changé votre nom, vous avez des titres, vous avez possédé une terre ; un Kaskarouët a été affectionné par Henri IV. Vous pouvez aller avec cela. Du diable! du diable! si l'on vous prendra pour le père de votre fils.

— Maintenant, dit à son tour le chevalier de Kaskarouët, que dois-je à monsieur le chevalier de Sainte-Croix?

— Vingt mille francs.

— Vingt mille francs! s'écria le vieux Froissart, en laissant tomber ses lunettes.

— Pas un sou de moins, monsieur mon père.

— Quoi!... c'est vous!...

— Moi-même, M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët.

— C'est là la profession que vous faites, infâme!

— C'est là la conduite que vous tenez, monsieur mon père! Mais revenons aux vingt mille francs que vous me devez. Vous me les donnerez ou je dirai que vos titres de noblesse sont faux. Je vous tiens, papa!

— Et moi, je dirai que vous les avez fabriqués. Je vous tiens aussi. »

Le père et le fils se regardèrent avec un merveilleux étonnement; puis ils se séparèrent : le fils en riant de la bonne scène de comédie qu'il venait

de jouer à son père, celui-ci honteux et irrité d'en avoir été le héros.

Hélas! c'est le seul profit que Froissart retira de sa trop spirituelle industrie.

Au bout d'un mois, le cercle nobiliaire était fermé. Froissart, qui n'avait pas pu en payer le loyer, était en fuite. Il disparut ou se cacha pendant quelque temps.

UNE AUTRE INDUSTRIE DE FROISSART MAIS MOINS NOBLE QUE LA PRÉCÉDENTE.

Une troisième ou quatrième fois, Froissart se trouva sur le pavé, ne sachant quel emploi donner à son esprit pour nourrir son corps, et non-seulement le sien, mais encore celui de ses trois amis, car ils avaient encore moins de ressources que lui dans les positions difficiles.

Un homme comme Froissart, qui ne possède foncièrement aucune profession, est toujours plus sûr de se tirer d'embarras que celui qui s'obstine à faire des romances ou des statues ce qui, on en conviendra, est moins que rien.

Ils se promenaient tous les quatre dans le jardin du Palais-Royal, ce rendez-vous des désœuvrés de toutes les nations, depuis le souverain détrôné jusqu'au domestique sans place, lorsqu'un de leurs amis de collége, bien connu d'eux par ses allures industrielles, les aborda et vint s'informer de ce

qu'ils étaient devenus, de ce qu'ils faisaient, s'ils étaient heureux.

Il n'adressa pas cette question à Froissart, sachant, comme tout le monde, le grand désastre dans lequel avait péri sa fortune.

Quand il eut appris leur détresse, et bien ri avec eux du dernier métier de Froissart, il leur dit :

« Mes amis, vous voyez en moi un homme de talent aussi déshérité que vous du côté des richesses, mais qui, au moment où ils vous a rencontrés, cherchait quelques amis pour leur communiquer la joie d'un projet magnifique.

— Tous tes projets sont magnifiques, dit Lacervoise ; c'est là leur moindre défaut.

— Je vous y associe tous les quatre, si vous le voulez.

— Nous voulons tous.

— Justement je cherchais des associés.

— Diable ! mais des associés sans mise de fonds... dit Froissart, car autrement...

— Vous m'apportez la plus belle des mises de fonds : le talent.

— Mais qui donc apporte l'argent ? demandèrent les quatre amis.

— Il n'en faut pas. Mais allons sous ces arbres ; si l'on m'entendait, on pourrait me voler mon idée. A Paris, il y a des gens pour *faire* l'idée, de même qu'il y en a pour *faire* la montre et le mouchoir. »

Ils se placèrent à l'écart.

« Tu as spéculé sur l'amour-propre, reprit le

nouveau venu qu'on nommait Grandier, en s'adressant plus particulièrement à Froissart ; c'est un peu usé, soit dit entre nous. Moi, j'ai le projet de de spéculer sur un sentiment plus productif quand on le presse. Ce sentiment, c'est la peur, et la peur ne s'use pas ; on a toujours peur. Me comprenez-vous ?

— Pas encore.

— Vous allez me comprendre.

— Nous t'écoutons.

— Nous fondons un journal. Nons débutons par-là. »

Froissart et ses compagnons éclatèrent de rire à cette grande révélation faite avec tant de mystère.

« Oh ! fonder un journal ! voilà une idée neuve s'écria Lacervoise, quand des journaux qui ont vingt ans d'existence ne couvrent pas leurs frais ! Comment l'appellerons-nous, ce journal dont le *besoin ne se fait pas du tout sentir? L'Impartial,* journal politique, littéraire et agricole ? ou *le Décentralisateur,* journal des intérêts conservateurs et de la culture des vers à soie ? ou...

— Du reste, interrompit Beaugency, il ne faut, pour commencer, que cent mille francs de cautionnement plus trois ou quatre cent mille francs de frais de rédaction... c'est une bagatelle... Vive Grandier !

— Je ne vous propose pas de fonder un journal politique, répliqua celui qui avait essayé sans découragement ces railleries.

— Ah ! c'est donc un journal littéraire, paraissant le dimanche ; quelque *Abeille poétique*, ou quelque *Ruche dominicale,* ou quelque *Papillon de pensionnat !*

— Je vous ai dit que notre journal spéculerait sur la peur, serait fondé sur la peur, vivrait sur la peur. Que voyez-vous là-dedans de politique ou de littéraire ?

— Je vois alors, dit Lacervoise, que notre journal serait essentiellement moral. Cela nous va. »

Le nouveau venu fit un signe affirmatif.

« Bon voilà qui est ronde-bosse ! Un journal moral ! »

Froissart devenait pensif. Ce n'était plus la bonne nature décousue de ses amis qu'il avait devant lui ; il examinait un produit bizarre de la misère et de la civilisation. Grandier l'amusait moins qu'il ne le préoccupait. Au surplus, il fallait le voir à l'œuvre, et l'on discutait encore les principes.

« La peur ! la peur ! dit en ricanant Lacervoise, ce n'est pas déjà si neuf non plus.

Veux-tu dire par là que tu proclameras la vérité ; que tu critiqueras avec indépendance, avec franchise, les hommes et les choses ; que tu ne craindras pas de dévoiler les défauts dont tes yeux seront choqués ; que tu ne seras arrêté dans ta courageuse mission ni par le rang, ni par la réputation, ni par la fortune ; que tu braveras, pour la défense de la vérité, la prison, l'exil, et même l'échafaud ?... Si nous n'avons que

ce pain-là sur la planche, nous risquons de manger la planche... Quel journal n'a pas pris dans son prospectus cet engagement envers Dieu et ses abonnés futurs ?

— Notre journal, reprit froidement le nouveau venu, n'âttaquera ni les défauts, ni les vices, ni les crimes.

— Et que fera-t-il ?

— Ce qu'il fera ? Suivez-moi, vous le saurez.

— Mais encore chez qui faut-il te suivre ? demanda Froissart.

— Chez l'imprimeur. Pour agir, pour nous manifester, il nous faut une presse, cet organe du quatrième Pouvoir. J'en ai une. Suivez-moi chez le quatrième Pouvoir. »

OU EST LOGÉ LE QUATRIÈME POUVOIR.

Le premier Pouvoir est aux Tuileries ;

Le second, à la chambre des députés ;

Le troisième, au Luxembourg ;

Le quatrième... voici un des logements du quatrième Pouvoir, autrement dit *la Presse*.

Précédés de leur nouveau compagnon, les quatre amis se dirigèrent vers le faubourg Montmartre, et entrèreut dans une des nombreuses ouvertures dont était percé l'ancien quartier de la *Boule-Rouge*, récemment démoli.

La *Boule-Rouge* était une des maladies qu'avait Paris, comme il en a encore beaucoup sur son vaste corps.

Au lieu de s'appeler scrofules, teigne, gales, les maladies de Paris prennent les noms de *Boule-Rouge, Truanderie, Montfaucon, Charnier des Innocents,* etc.

Mais on l'a guéri de la *Boule-Rouge.*

Pour arriver à l'endroit où se logeait le quatrième Pouvoir, on franchissait d'abord une mare à canards, qui avait fini, d'empiétements en empiétements, par dévorer le trottoir, et s'étendre sous la vaste porte d'entrée de la *Boule-Rouge.*

Aux deux côtés boueux de la porte, deux marchands de vin florissaient, l'un à la *Boule-Bouge*, l'autre à la *Rouge-Boule*, afin d'éviter la contrefaçon en matière d'enseigne.

La cour n'était qu'une faible partie du plateau sur lequel s'élevait la Boule-Rouge, immense terrain qui, lorsqu'il sera encore chargé de constructions, contiendra une population de deux mille âmes au moins.

Qu'on juge de la quantité de maisons, ou plutôt de masures, qu'on y avait entassées comme du fumier. On se demande comment les propriétaires faisaient pour s'y reconnaître au moment du loyer, si toutefois ces choses avaient des propriétaires, et si surtout elles payaient un loyer.

Au bout de cette cour, qui n'offrait aucune forme descriptible, tant les chicots de maisons plantés dans ce marécage se plaçaient au hasard, on distinguait, grâce à ses châssis de papier, le palais

du quatrième Pouvoir : c'était une imprimerie borgne comme tout ce qui peuplait la Boule-Rouge, où grouillaient des hommes d'affaires borgnes, des médecins borgnes et beaucoup d'autres établissements très-borgnes.

Près de la porte de cette imprimerie, était le baquet de tradition où l'on plongeait les feuilles destinées à l'impression.

« Où nous conduis-tu ?

— Mais nous sommes arrivés, répondit Grandier.

— Arrivés !... mais cela ne manque ni de style, ni d'un certain ragoût, dit Lacervoise ; c'est charmant !

— C'est nous ! dit Grandier, c'est nous ! » en pénétrant le premier dans le caveau humide et obscur, où se laissait voir une presse qui râlait sous les efforts d'un pauvre diable maigre et osseux pendu à une manivelle éreintée comme lui, assisté d'un enfant hideux qui ne pouvait manquer de se faire un jour un grand nom dans les lettres. Cet enfant avait une mitre en papier.

A ces mots : *C'est nous !* un petit homme d'un blond atroce, dont le nez tranchait en noir sur des joues rouges, et son nez était noir d'encre d'imprimerie, enfin très-comparable à un pois d'angole, à cause de ces deux teintes tranchées, disparates, s'avança, une pipe à la bouche, et dit à ces messieurs :

« Je ne vous offre pas de siéges...

— Je le crois sans peine, murmura Lacervoise.

— Mais nous pouvons parler aussi bien debout.

— Ces messieurs, dit Grandier, composeront la rédaction du journal, ce sont quatre hommes de talent : M. Froissart, ancien capitaliste...

—Ah! monsieur est capitaliste, dit avec un frémissement de caniche le pois d'Amérique.

— Je le fus, répliqua Froissart. »

Grandier reprit :

« L'ami Froissart nous sera d'une grande utilité, ayant vécu longtemps dans la haute société, dont il connaît tous les grands noms. Personne, aussi bien que lui, ne pourrait nous dire les bons endroits, ceux où il faudra faire *chanter*.

— Qu'est-ce que cela veut dire, *faire chanter ?* demanda *la Dernière Guitare*, que ce mot chanter intéressait toujours. »

Le Grandier et l'imprimeur se regardèrent avec un sourire de supériorité.

« Suffit! dit le petit imprimeur, poursuivez, monsieur Grandier.

— Monsieur est artiste, poursuivit Grandier en montrant Lacervoise, un artiste méconnu, il éreintera, il traînera dans la boue tous ses confrères qui ont des places à l'Institut, accaparent les commandes et sont riches à millions... Il se charge de cette catégorie; il la fera *chanter*.

Celui-ci est aussi un artiste très-distingué ; vous avez dû entendre parler de *la Dernière Guitare*, un génie sans issue, c'est lui qui se chargera de *faire chanter* les directeurs de théâtres, les acteurs, les actrices qui ne voudront pas prendre vingt abonnements à notre journal. »

Les quatre amis croyaient être au fond de l'an-

tre de la Sibylle, tant ce qu'ils entendaient leur semblait nouveau, mystérieux, énigmatique.

« Quant à monsieur, continua Grandier, en indiquant Beaugency, il aura pour fonction de recevoir avec moi les personnes qui viendront demander des éclaircissements, des rétractations et des réparations.

— Avez-vous arrêté le titre? s'informa l'imprimeur, satisfait de la généalogie des collaborateurs acquis au journal.

— Oui, dit Grandier, le journal s'appellera *le Purgatoire.*

— *Le Purgatoire!* s'écria Lacervoise, c'est peu gai.

— Mais non, ce n'est pas mal du tout, fit observer l'imprimeur. Je vois d'ici la portée de ce titre.

— Il est parfait, dit Grandier. Jugez-en. Tant qu'on n'aura pas *chanté,* on restera dans *le Purgatoire;* si décidément l'on ne veut pas *chanter,* on tombera dans *l'Enfer;* si enfin l'on *chante,* on ira en *Paradis.*

— J'approuve, dit l'imprimeur, va pour *le Purgatoire!* Nous pouvons donc tirer la première page. La Jaunisse! cria-t-il au pressier, halte-là! les billets de mort : nous les reprendrons plus tard, nous allons mettre sous presse la première page du journal.

— Nous apprendras-tu enfin, demanda Froissart à Grandier, d'abord ce que tu entends par *faire chanter,* et ensuite à quoi nous pouvons t'être utiles?

— Vous ne me demandez pas moins, répondit l'honnête Grandier, que de savoir ce qu'est le journal que nous allons fonder vous allez enfin l'apprendre :

LE CHANTAGE.

Il y a à Paris des gens riches et d'autres qui ne le sont pas ; nous sommes de ceux qui ne sont pas riches.

Pour rétablir autant que possible l'équilibre, on a parlé, dans ces derniers temps, de loi agraire, de communisme, de partage des biens ; graine de niais que tout cela !

D'ailleurs, nous n'avons pas le temps d'attendre ces grandes catastrophes sociales. Il faut que nous possédions aujourd'hui, à l'instant, tout de suite.

— Comme il y va ! dit Lacervoise.

— Le riche, reprit Grandier sur le visage duquel brillait en ce moment un reflet de Lacenaire, le riche qui n'a pas peur du sabre des communistes, redoute le morceau de papier carré intitulé journal. Si ce journal le menace d'écrire, à côté de son nom, les turpitudes de sa vie, la peur le prend à la gorge, il pâlit, il tremble, il fléchit, il tombe sur son portefeuille, l'ouvre... nous sommes là pour prendre. Et le morceau de papier exerce son redoutable empire sur le faiseur d'affaires, dont les spéculations ont plus d'une dartre à la peau, sur le fonctionnaire dont la moralité domestique

n'est pas exemplaire, sur l'actrice dont la vie est dans le talent, dont le talent est dans la renommée, dont la renommée est dans nos mains. Les mots tuent ; et chaque homme a un mot qui peut le tuer. Balançons ce mot sur sa tête jusqu'à ce qu'il l'ait baissée, jusqu'à ce qu'il ait racheté par l'or son péché originel. Voilà, mes amis, ce qu'on appelle *faire chanter*. J'avais donc raison de vous dire que la spéculation sur la peur valait mille fois mieux que la spéculation sur l'amour-propre. Regardez ce caveau obscur et froid; eh bien ! avec de la persévérance, du courage, dans la voie où je vous mets, nous pouvons le changer en un palais de marbre et d'or. »

Grandier s'étant tu un instant, les quatre amis se regardèrent avec autant de suprise que d'effroi. Ils connaissaient l'oisiveté, la paresse dans ce qu'elle a de plus exquis, la flânerie la plus quintessenciée, la vie dans ses plus joyeux écarts, mais ils n'avaient jamais été si loin en hardiesse d'imagination.

Tous quatre instinctivement reculèrent. C'étaient des étourdis, des libertins, des fous, mais ils n'étaient que cela.

Grandier s'aperçut de leur hésitation.

« Je ne connais rien de plus honnête que mon projet, reprit-il ; nous moralisons les riches à notre profit. Quoi ! vous rougiriez d'arracher en riant vingt-cinq louis à l'industriel qui vole cent mille francs par an dans la poche du pauvre ? quel tort faites-vous au pauvre ? c'est là ce qu'il importe de considérer. Aucun. Au contraire, notre

mission, au bout d'un certain temps, peut si bien réformer la société, qu'il n'y aura plus d'abus, plus de friponneries, plus de pauvres...

— Il n'y aura plus de pauvres... que les riches, murmura Lacervoise.

— Voici l'épreuve de la première page du journal, vint dire l'imprimeur; il nous faut à l'instant même la copie de la seconde page, si nous voulons paraître demain matin.

— Comment, si nous voulons paraître demain matin! nous allons écrire tout de suite la seconde page, dit Grandier à l'imprimeur. Vite! de l'encre! vite! du papier! vite! des plumes! que chacun abatte dix lignes. — Allons, toi, Froissart, résume-moi tes souvenirs, vite un nom, un scandale, une haine, un bon coup de boutoir. Je me charge du reste. Toi aussi, Lacervoise! toi Beaugency! Rien n'est plus gai, plus réjouissant, vous le voyez, que ce métier. Et vous, s'adressant à l'imprimeur faites-nous commander à souper dans le restaurant du Faubourg. Nous sommes cinq. Vingt douzaines d'huîtres, quatre douzaines d'Ostende, un homard, deux poulets truffés, un pâté de volailles, des goujons frits, des pommes à la Condé, trois bouteilles de Bordeaux, trois bouteilles de Bourgogne vieux, et deux bouteilles de vin de Champagne frappé. Allez! nous souperons à minuit pendant qu'on tirera le journal.

— Mais qui payera ce fastueux souper? s'écria Froissart tout à la fois ravi de la perspective d'un délicieux repas et effrayé sur les conséquences de la carte à payer.

— Qui le payera?... personne.

— Comment personne?

— Ecoutez-moi : le restaurateur chez lequel nous allons souper a fait trois fois banqueroute : une fois à Bordeaux, une autre fois à Nantes, une troisième fois à Rouen. Au dessert je lui dirai : Faites présenter la carte demain à l'imprimerie de la *Boule-Rouge*.

— Mais alors tu comptes payer...

— Ne m'interrompez pas. Demain matin, avant que sa carte ne soit envoyée, il recevra un exemplaire de notre journal. Dans le journal se trouvera cette phrase sur lui, rien que cette simple phrase :

« Le restaurateur X*** du faubourg Montmartre est un habile homme ; nous le recommandons spécialement à nos lecteurs. Comme goût il n'a pas encore *failli* à Paris. »

Il comprendra la portée indirecte de ce mot failli, tracé en caractères italiques, et vous ne verrez jamais de carte, si ce n'est sa carte de visite, comme pour vous remercier d'avoir honoré de votre présence son établissement. Mais à l'œuvre ! à l'œuvre ! »

Les quatre amis restèrent muets d'admiration devant leur maître ; et, poussés par le souffle de ce démon, ils se mirent en mesure de fournir leur part de rédaction au journal.

Une partie de la nuit ils noircirent des carrés de papier qui, revus et retouchés, ou plutôt aiguisés par Grandier, passaient ensuite sous les yeux

de l'unique compositeur de l'imprimerie de la *Boule-Rouge*

Parfois s'élançaient sous les voûtes de cet antre des éclats de rire isolés, signe caractéristique de la verve apportée par chaque collaborateur à l'achèvement de la besogne; et de temps en temps Grandier, sans cesser d'écrire, s'écriait :

« Courage ! mes amis, le souper chauffe ! on ouvre les huîtres ! on frappe le Champagne ! encore un bon coup de stylet ! pas de pitié surtout ! Abattez, abattez ! »

Vers trois heures le compositeur apporta encore humides sur la table de rédaction les deux pages du journal, et les collaborateurs purent admirer leur nouveau-né.

« C'est avec cela, s'écria Grandier extasié, qu'on gouverne le monde bien mieux qu'avec du canon, et qu'on renverse aujourd'hui les plus fortes monarchies. C'est avec cela qu'on a brisé la puissance de Charles X et qu'on brisera tous les rois qui ne voudront pas reconnaître la supériorité de la presse, quatrième Pouvoir plus fort que tous les pouvoirs. Mais examinons si notre premier numéro est digne de voir le jour. »

Grandier prit alors l'épreuve du nouveau journal et l'étendit sur un pupitre, afin que tous ses collaborateurs et lui pussent indiquer en le lisant les corrections nécessaires.

Pendant ce temps l'imprimeur et le pressier disposaient la presse à recevoir l'épreuve dès qu'elle aurait été revue.

Voici sous quel aspect se présentait le journal

auquel Froissart et ses amis avaient apporté le tribut de leurs veilles, comme on dit encore dans le beau langage académique.

LE PURGATOIRE

JOURNAL D'INFAMIES

1re ANNÉE no 1 Ni les lettres, ni les paquets envoyés, même francs de port, ne sont reçus.	ICI LA PLACE D'UNE MAGNIFIQUE VIGNETTE CONFIÉE AU TALENT D'UN DE NOS PREMIERS ARTISTES	ABONNEMENTS PARIS Un an — rien. Six mois — rien. Trois mois — rien. Un mois — rien. ON S'ABONNE En pleine mer et au faubourg Montmartre à la Boule-Rouge.

PROFESSION DE FOI DES RÉDACTEURS DU PURGATOIRE.

« Nous ne croyons à la probité ni au talent de personne, et nous venons courageusement le dire à la face du pays, qui attendait depuis longtemps cet aveu d'hommes assez désintéressés pour le

faire. Sans haine ni envie, nous avouerons que l'ignorance et la mauvaise foi règnent partout et triomphent impunément.

« Quand aucun organe de la publicité n'ose démasquer tant de fourbes, tant d'apostats, tant d'intrigants, nous nous présentons, nous, jeunes hommes sans souillure dans le passé, pour remplir cette mission.

« Nous ne désignerons pas, nous ne toucherons pas avec le bout du gant, nous écraserons avec le bâton! Que les traîtres, les fripons, les usurpateurs de renommée tremblent, *le Purgatoire* les réclame; c'est à eux de se consulter pour savoir s'ils doivent ou non se racheter des tortures qu'on leur prépare.

« Comment se rachèteront-ils? Par une meilleure conduite, par la restitution de ce qu'ils ont volé, et surtout par les conseils que notre loyale rédaction, assistée d'un des premiers avocats du barreau de Paris, pourra leur donner. »

« Très-bien! dit Grandier, voilà qui est net et clair comme un poignard : en n'admettant personne au bénéfice de l'exception, nous jetons tout Paris dans les transes...

— Mais cependant, dit Froissart, dont cet exposé de principes n'était pas plus l'œuvre que celle de ses trois amis, il n'y a pas que des fripons et des imbéciles à Paris; personne ne croira à cette profession de foi.

— Il s'agit bien de savoir, répliqua Grandier, ce que l'on croira ou ce que l'on ne croira pas... D'ailleurs, tu te trompes, Froissart, la plupart

des gens sont ainsi faits qu'ils sont parfaitement heureux lorsqu'on attaque tout le monde, excepté eux.

— Mais le jour où on les attaque, ceux-là, cependant ?

— Ils *chantent* alors, comme les autres dont ils se sont moqués, et que voulez-vous? faire *chanter*, toujours faire *chanter*.

— Quel Jupiter olympien! murmura Lacervoise. Fais sur lui un romance, ajouta-t-il en se tournant ironiquement du côté de *la Dernière Guitare* non moins étonné.

— Passons maintenant au second article du journal, reprit Grandier. Il est encore de moi. Je vous le recommande et vous le donne pour un modèle du genre, mes pigeons. Formez-vous le cœur et l'esprit en le lisant :

BIOGRAPHIE DES BANQUIERS DE PARIS.

Jean Bern...

« Fils d'un colporteur de l'Alsace, le banquier Jean Bern... montra de bonne heure les mauvais instincts de son organisation.

« Encore jeune homme ou pour mieux dire enfant, il fut surpris plusieurs fois mettant le feu à des granges et à des meules de blé.

« Fournisseur aux armées, sous la République,

il n'incendia plus les foins, au contraire, il les donna avec tant de parcimonie à la cavalerie française que, le jour d'une bataille livrée aux Autrichiens, nos chevaux se trouvèrent si faibles qu'ils tombèrent épuisés à la première charge et que la bataille fut perdue.

« Enrichi par ses rapines dans les fournitures, il vint s'établir à Paris, où il épousa la fille d'un émigré dont il avait précédemment acheté tous les biens pour un morceau de pain.

« Ce fut pour couvrir et consacrer cette spoliation qu'il conclut ce mariage dont il a eu deux fils, l'un, le chef aujourd'hui de sa maison de banque, l'autre qu'il a fait recevoir avoué afin de pouvoir soutenir gratis tous les procès qu'il intente ou qu'on lui fait.

« Ajoutons qu'il a laissé mourir son père de faim et que sa mère n'a pour vivre qu'une pension de douze cents francs qu'il a été condamné à lui servir.

« Eh bien! c'est cet homme couvert de boue, mauvais fils, presque parricide, dilapidateur, mauvais citoyen, qui a l'audace de se mettre sur les rangs de la députation dans un des départements du Nord.

— Un instant! dit Froissart, qui avait frémi en écoutant la lecture de cet acte d'accusation, et qui maintenant aurait voulu imaginer un prétexte pour le faire supprimer du journal. Un instant! j'ai deux questions à t'adresser... d'abord les faits que tu avances dans cette biographie sont-ils vrais?

— Encore une fois, ce n'est pas notre affaire,

répondit Grandier ; c'est à l'accusé à prouver qu'ils ne le sont pas.

— Mais les tribunaux ?

— Le personnage n'est pas nommé, de quoi se plaindrait-il ? Il manque plusieurs lettres à son nom. »

Froissart ne parut pas plus convaincu qu'édifié de l'explication.

« Quelle est ta seconde question ? demanda Grandier. Parle !

— La seconde question est celle-ci : Ne crains-tu pas d'aller directement contre tes intentions, contre ton but, qui est de faire *chanter,* en attaquant si brutalement du premier coup un homme mis à jamais dans l'impossibilité d'entrer en composition avec toi ? Avec plus de ménagements...

— Ne va pas plus loin, dit Grandier, c'est inutile. Je n'ai pas besoin de ménager, répondrai-je, celui dont je n'attends rien. Le banquier Bern..., immolé dans cette biographie, ne viendra assurément pas à prix d'argent nous empêcher de parler, puisque nous avons tout dit sur lui ; mais l'exemple de son supplice épouvantera les autres banquiers ses confrères, et voilà ce que nous voulons. Il suffira de la menace de faire un article sur eux pour les amener à nos pieds. Ils *chanteront* avant même que nous levions l'archet. Je l'ai si bien prévu, que nos mesures sont prises. Tenez, lisez, mes chers associés, les lignes placées immédiatement au-dessous de cette biographie.

On lisait en effet :

« Nous promettons à nos lecteurs pour les nu-

méros suivants du *Purgatoire,* la biographie des banquiers O... H.... Z...... et F.... »

Cet avertissement suffit. Demain, vous verrez venir ici les secrétaires particuliers de tous ces banquiers, et nous traiterons avec eux de puissance à puissance.

Passons maintenant du commerce aux beaux-arts. Il faut tâter les théâtres, quoiqu'on les ait mis au pillage depuis bien longtemps. — Voyons ton article, dit Grandier à l'un de ses collaborateurs; voyons comment tu as troussé le poulet dramatique.

L'article de *la Dernière Guitare,* chargé de la partie : Beaux-Arts et Théatres, commençait ainsi :

« Le temps, ce grand maître en fait de goût comme de justice, a vengé les dieux éternels de notre belle littérature des attaques des pygmées du romantisme. »

— Tiens! tiens! dit Grandier en cessant de lire à haute voix, pour parcourir d'un œil ironique l'article de *la Dernière Guitare...* nous faisons donc de la haute critique littéraire? Combien cela nous rapportera-t-il? Plaisanterie à part, tu es fou, notre très-cher collaborateur. Qu'est-ce que cela nous fait qu'on divinise ou qu'on écharpe Racine et Corneille? Nous avons bien d'autres chiens à fouetter. Prétends-tu faire *chanter* Racine et Corneille? Non! Laissons-les donc en paix. Tu vois que ton article ne peut pas servir. Je vais t'enseigner comment l'article théâtre doit se traiter dans notre très-spirituel journal. D'abord

il faut soigner tes titres, les rendre très-piquants, n'eût-on rien à mettre sous ces titres pour les justifier.

Et Grandier dicta à *la Dernière Guitare* les titres suivants qui furent aussitôt composés.

THÉATRES DE PARIS.

« Effrayants mystères des coulisses de l'Opéra : amant volé par une amie à son amie.

« Bon mot d'une actrice égrillarde sur les succès et les hanches d'une rivale.

« Histoire de la dent de Mlle Hortensia.

« Confessions d'une ouvreuse.

« Scandale donné en plein foyer par un musicien jaloux.

« A combien sont cotées Mlle Julie X... Euphrosine W.

« Les bains de trois coryphées.

« Souper de Mlle N... avec un ambassadeur du Nord, qui met sur le compte du melon les trahisons de sa constitution usée.

« Un empoisonnement distingué.

« Les loges à deux pendant qu'on est quatre.

« Comment une troisième danseuse paye les termes qu'elle ne paye pas quand elle figure dans le corps du ballet sans être payée.

« Noms et demeures de toutes les danseuses de l'Opéra chez lesquelles on peut se présenter sans être présenté. »

Comme si sa plume de fer eût été rougie au feu, *la Dernière Guitare* la jeta loin de lui, renonçant à écrire sous ces titres les histoires ou plutôt les fables scandaleuses que Grandier allait lui dicter pour lui enseigner comment il fallait traiter l'article théâtre dans le *Purgatoire.*

« Tu recules pour si peu? lui dit Grandier.

— Ma foi! oui. Je n'ai pas l'habitude... que veux-tu?...

— Poules mouillées! que vous êtes tous les quatre. Je ne m'étonne plus si tant de gens de mérite meurent sur le pavé. Ayez donc la force de prendre ces pavés et de les jeter à la tête de ceux qui passent.

— Ne t'imagines-tu pas, après tout, dit Froissart avec quelque humeur, que toutes ces femmes déchirées, souffletées dans notre journal, vont, pour nous faire taire, nous apporter chacune vingt-cinq louis? Est-ce qu'elles les ont jamais dans leur bourse?

— Elles ne les ont pas, répondit Grandier, et si elles les avaient, il est encore vrai qu'elles ne nous les donneraient pas, mais ces dames et ces demoiselles sont en possession d'amants riches ou de quelque aisance; dès qu'elles se sentiront ainsi piquées ou pour mieux dire poignardées, elles feront passer une vie si dure à leurs amants jusqu'à ce que ceux-ci nous aient adoucis, que nous obtiendrons d'eux ce qu'il eût été déraisonnable, absurde, j'en conviens, d'espérer d'elles seules. Avez-vous compris, mes agneaux?

— Nous avons compris, répondit Froissart pour

tous ses camarades qui, ainsi que lui, baissèrent le front.

— Pour cette fois donc je me chargerai de la rédaction de l'article théâtre, ajouta Grandier en allant ramasser dans la poussière la plume abandonnée par son trop timide collaborateur. »

Une demi-heure suffit à l'infernale facilité de Grandier pour mettre en pratique la théorie dont il avait déroulé les principes à ses élèves.

« Voilà qui est fini, s'écria Froissart avec une sorte de satisfaction, quand il vit Grandier quitter la plume.

— Fini! dit celui-ci avec moquerie. Vous oubliez donc les autres classes de la société qui sont nos tributaires naturels. Vous êtes des créanciers accommodants. A toi, Lacervoise! prends-moi cette plume, car j'ai le poignet fatigué, et écris. Vous allez voir si c'est fini; quant à vos articles, je vois avec regret qu'ils sont à refaire. Au panier! au panier! »

Lacervoise prit la plume, et le maître dicta :

« S'il est parmi les chapeliers de Paris une réputation usurpée, c'est, de l'aveu de tout le monde, celle du fameux D....., fabricant du faubourg Saint-Honoré, célébrité de réclame et d'annonces.

« Etoffe usée, mauvais goût dans la forme, cherté excessive dans les prix, telle devrait être sa devise.

« Nous venons troubler dans sa gloire ce voleur de réputation, qui, à la vérité... »

— Remarquez le correctif, s'interrompit Grandier.

« Qui, à la vérité, pourrait, s'il le voulait, car il a une certaine habileté, occuper le premier rang dans sa profession. Mais le voudra-t-il? »

— Quel est le but de ce paragraphe-chapeau? demanda Froissart.

— Son but est de nous faire avoir des chapeaux au même prix que vous allez souper dans un quart d'heure. Trop heureux de nous amortir au prix de quelques chapeaux, le fameux fabricant du faubourg Saint-Honoré sera ici dans la semaine, vous pouvez y compter. — Maintenant au tailleur, au bottier et au marchand de meubles; trois paragraphes, et je vous habille, je vous chausse, je vous meuble. Mais oui, c'est ainsi qu'on arrive avec un journal rédigé comme je l'entends, avec le *chantage*, la plus complète et la plus franche expression du journalisme.

— J'en ai assez, murmura Lacervoise, renonçant à immoler d'autres victimes, et se disant encore plus bas : Voilà où l'on en arrive quand, au lieu de sculpter ou de gagner laborieusement sa vie, on s'abandonne à la paresse. »

Enfin, à trois heures après minuit, *le Purgatoire* fut composé, imprimé et tiré à cent cinquante exemplaires, nombre fort restreint, car le timbre est une limite aux excursions de ces écumeurs, mais nombre suffisant toutefois, ces sortes de feuilles empoisonnées n'étant guère lues que par ceux à qui elles sont audacieusement envoyées.

Et pourtant c'est devant ces pamphlets inconnus invisibles, introuvables, sans abonnés, sans lecteurs, si introuvables, si invisibles, si inconnus,

qu'ils échappent presque toujours à l'œil de la justice elle-même, que tremblent, que s'humilient lâchement, que capitulent non-seulement les faibles, mais les forts, ceux qui ne reculeraient ni devant une balle, ni à l'encontre d'une épée.

« Messieurs, je vous devance, dit Grandier à ses collaborateurs. Tandis que vous plierez le journal, seul et unique travail utile que vous aurez fait cette nuit, ce dont je ne vous fais pas un trop vif reproche, sachant que la profession de journaliste ne s'apprend pas en un jour, je vais voir si rien ne manque au souper. »

Grandier partit, laissant les quatre amis chargés de plier le journal et de coller les bandes.

Fatigués de leur glorieuse tâche, le compositeur, le pressier et l'apprenti ingénu dormaient dans un coin.

Dès que Grandier fut sorti de l'imprimerie, Froissart se croisa les bras et dit à ses trois compagnons :

« Décidément le métier de voleur serait plus de mon goût.

— Et du mien.

— Et du mien.

— Et du nôtre.

— J'ai bien faim, mais j'aimerais mieux manger ma belle-mère, Mme de Neuvilette, que de goûter au souper de notre ami Grandier. Mais c'est infâme!

— Mais le classique est mille fois plus honorable, plus respectable, plus aimable, dit Lacervoise.

— Votre avis est donc, reprit Froissart, que nous quittions au plus vite cette caverne d'imprimeur?

— Mon avis, dit le sculpteur Lacervoise, est de tuer le premier homme que nous rencontrerons, pour nous laver de la souillure que nous avons commise en passant la nuit ici. A côté de ce que nous avons vu faire et de ce que nous avons failli faire, le meurtre est une bonne action.

— A la garde de Dieu! reprit Froissart, allons-nous-en.

— Partons.

— Nous ne partirons pas aussi simplement, dit Lacervoise. Le numéro du journal ne causera la mort de personne, si vous le voulez.

— Comment cela?

— D'abord je prends l'édition entière entre le doigt et le pouce comme vous le voyez, et je la mets dans ma poche. Je la supprime.

— Et moi, je me charge d'empêcher Grandier d'en tirer une autre édition augmentée et corrigée, » dit à son tour Froissart, qui s'empara des deux formes. D'un coup de pied il poussa les caractères et les répandit sur le parquet, ce que les compositeurs d'imprimerie appellent dans leur langue pittoresque : mettre en pâte.

Cette bonne petite vengeance accomplie, les quatre amis quittèrent la caverne typographique de la Boule-Rouge.

Que devint Froissart après ce second essai d'existence, aussi malheureux que celui qu'il avait déjà tenté en créant, comme les rois, des nobles à

volonté? on ne saurait le dire avec la précision de l'histoire. Il ne lui restait en ce moment sous le ciel que sa philosophie, son esprit et sa haine pour sa belle-mère.

POUR AVOIR TROP PLU.

Ce fut vers minuit, heure extraordinairement indue dans les habitudes portugaises, que s'en allèrent les trois ou quatre cents illustres invités du duc de Villa-Réal; ceux dont Adeline, à force de tourmenter sa mémoire, avait fini par retenir les noms.

« Êtes-vous content de moi? demanda-t-elle au duc, dès qu'ils se trouvèrent seuls dans leur appartement. Me suis-je bien souvenue de tous ces noms en OS et en *as*?

— Parfaitement mon amie.

— Vos nobles compatriotes ont aussi paru assez contents de ma manière de jouer du piano.

— Ils seraient très-difficiles, s'ils n'étaient pas contents.

— Et quand j'ai chanté, car il fallait faire quelque chose pour les désennuyer, j'ai cru remarquer que leurs fronts se déridaient. J'étais en voix ce soir, n'est-ce pas?

— Vous avez divinement chanté.

— Comme vous êtes froid en me disant cela! Je croyais, je ne vous le cache pas, que vous alliez me féliciter, m'embrasser après mes efforts

pour égayer vos salons, et je vous arrache avec peine des éloges que je suis obligée de dicter moi-même. »

Adeline ôta avec tristesse les fleurs qu'elle avait dans ses cheveux.

« Vous vous fâchez?

— Moi? non! mais j'aime qu'on soit juste, indulgent; vous n'êtes que poli...

— Allons! voilà la furie française qui s'empare de vous. Vous ne donnez pas aux gens le temps de parler, de s'expliquer.

— Ah! vous avez une explication à donner? dit Adeline, répondant à la politesse par la froideur... Donnez-la, donnez-la vite!

— Vous êtes comme moi d'origine noble?

— Eh! mon Dieu! oui; et je n'y avais jamais si souvent pensé.

— Mais la France ne ressemble pas au Portugal, quant à l'éducation que reçoivent les gens de qualité.

— C'est possible, mais pourquoi?..

— Chez vous, permettez-moi de continuer, une femme de qualité s'efforce le plus possible de lutter de goût, d'élégance, d'esprit et de coquetterie avec la simple femme du monde; tandis que chez nous, les gens de qualité ne prisent, n'estiment que la qualité. Pour eux, briller, chanter, danser, avoir du succès de salon, c'est l'affaire des...

— Achevez! dit Adeline.

— Des actrices! acheva de Villa-Réal.

— Des actrices! Ainsi quand, ce soir, je faisais

des efforts inouïs pour remuer ces blocs de marbre, quand j'ai touché du piano, chanté, ri, toujours pour vous, pour eux, je passais à leurs yeux, aux vôtres, pour une actrice!... Vous m'avertissez bien tard! dit Adeline avec la suprême ironie de la Parisienne froissée. A l'avenir, rassurez-vous, je serai Portugaise dans toute la force du terme et comme vous désirez que je sois...

— Ce n'est pas moi qui veux cela, Adeline; vous manquez de justice en ce moment. Changerai-je ces traditions domestiques de quinze cents ans? Je le vois maintenant, j'ai eu tort de croire que vous seriez plus heureuse ici qu'à Paris, où nous aurions dû rester. Après tout, ma faute est excusable: je ne l'ai commise que dans une intention louable. Vous en convenez, du moins... »

La réponse d'Adeline, souverainement dépitée, allait partir de ses lèvres, quand un domestique apporta une lettre sur un plat d'or.

« Monseigneur, elle a été apportée trop tard pour qu'elle vous fût remise dans la soirée. Monseigneur était au salon. »

Le domestique se retira.

De Villa-Réal allait rompre le cachet.

« Qu'allais-je faire! Cette lettre est pour vous, madame.

— Pour moi ?

— Voyez, elle est écrite de Lisbonne même. »

De Villa-Réal remit la lettre à Adeline.

« Qui donc peut vous écrire ici, où personne, excepté moi, ne vous connaît ?

— C'est ce que je ne sais pas encore, dit Adeline,

dont la pâleur subite indiqua qu'elle mentait. Elle avait reconnu l'écriture.

— Qu'avez-vous? lui dit le duc. Qu'avez-vous? vous tremblez, vous avez pâli.

— C'est une erreur...

— Je veux savoir...

— Que voulez-vous savoir, monsieur le duc?

— Pourquoi cette lettre vous trouble-t-elle si fort?

— Elle ne me trouble pas, puisque je ne l'ai pas lue, puisqu'elle est encore cachetée.

— Alors, lisez-la!

— Est-ce un ordre que M. de Villa-Réal me donne?

— Une prière...

— Comme la lettre ne peut intéresser que moi, je la lirai plus tard.

— Vous savez donc qui vous l'écrit?

— Est-ce qu'en Portugal il est aussi d'usage, — il y a tant d'usages en Portugal! — que les hommes sachent ce que l'on écrit aux dames?

— Je me retire, dit le duc en baisant la main à Adeline. Croyez, madame, que je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans cette lettre...

— Ni moi non plus, dit Adeline en approchant la lettre de la flamme d'une bougie qui la consuma avant que le duc eût le temps de dire:

« Que faites-vous? »

Le baiser que le duc avait posé sur la main remonta jusqu'à la joue d'Adeline.

« Nous sommes deux véritables enfants, ajouta le duc; nous ne sommes jamais si près de redou-

bler d'affection que lorsque nous avons quelque petite bataille. »

Adeline regagna son appartement en disant :

« Je lui avais pourtant recommandé de ne plus m'écrire. »

Le duc de Villa-Réal rentra dans le sien en disant avec rage entre les dents :

« Oui ! ces paroles de regret qu'elle fit entendre en quittant Paris, ce cri qu'elle laissa échapper le premier jour de notre voyage, le jour où nous arrêtâmes pour déjeuner ; cette lettre qu'elle vient de recevoir, qu'elle n'a pas voulu lire, qu'elle n'a brûlée que parce qu'elle savait ce qu'elle renfermait... Adeline me tromperait-elle ? ce n'est pas possible ! Oh ! non ! Mais cette lettre !... Supposer qu'un amant l'a écrite... Ce serait affreux ; si c'était un amant... il serait donc ici ? »

LA GRANDEUR VUE DE PLUS PRÈS ENCORE.

Pendant toute sa maladie, Adeline, confinée dans ses appartements, n'avait pu recevoir personne, pas même son père ni sa mère. La consigne étant à la fin levée, le marquis et la marquise de Neuvilette eurent la permission de venir déjeuner avec leur fille. Après avoir tendrement embrassé Adeline, la marquise lui dit :

« Chère enfant, puisque le couvert est mis, nous ne ferions pas mal, je crois, de déjeuner. Dis qu'on serve ! »

Adeline sonna.

Un domestique se présenta aussitôt.

« Dites qu'on apporte le déjeuner.

— Je suis valet introducteur chez madame la duchesse; mes fonctions ne m'appellent pas ailleurs, répondit M. le valet introducteur.

— C'est bien. »

Le domestique s'en alla.

« Que dit-il? s'informa Mme de Neuvilette.

— Que cela ne le regarde pas, que je m'adresse à un autre domestique.

— C'est fort digne, en vérité, dit Mme de Neuvilette, mais je commence à en avoir assez de leurs salamalecs.

— Un pays où l'on ne sait à qui parler français, dit aussitôt M. de Neuvilette en homme pressé d'exhaler sa douleur. Il faut que je demande tout par signe... c'est fatigant à mon âge.

— Es-tu heureuse, au moins? reprit Mme de Neuvilette.

— J'ai plus que je ne désire, répondit Adeline.

— Tu es comme une reine ici.

— On dit que la reine n'a pas d'aussi riches appartements.

— Et la cuisine, reprit à son tour le vieux marquis comme s'il n'avait pas été interrompu, est, par ma foi, trop épicée. En Espagne, c'est du poivre; ici c'est du feu. Je ne fais que boire toute la nuit. Le jour je m'incendie et je passe la nuit à m'éteindre. Quel pays! Leur julienne se compose de piment?

— Monsieur le marquis a raison. Ils finiront

par mettre du poivre dans notre lit. Si nous déjeunions pourtant ?... »

Adeline sonna une seconde fois.

« Que veut madame ?

— Il est midi et demi ; dites, je vous prie, qu'on serve à déjeuner.

— J'ai l'honneur d'être le porte-queue de madame la duchesse, et madame la duchesse réclame de moi, par erreur, sans doute, l'office de son valet de pied. »

Le porte-queue se retira.

« Que dit-il encore ? que ce n'est pas son affaire de nous faire servir à déjeuner ?

— Tout juste, chère maman.

— Mais alors, sais-tu, ma fille, que tu n'es pas parfaitement heureuse, s'il faut que tu supportes un pareil service autour de toi...

— Chaque pays, vous le savez...

— Ce pays, dit M. de Neuvilette, est, dit-on, le paradis terrestre ; il paraît que le tabac n'était pas de Virginie dans le paradis terrestre. Regarde, ma fille, regarde ce que ton père est obligé de priser à Lisbonne... de la brique en poudre... Ceci me fait malgré moi songer à Froissart qui m'en apportait toujours de si bon, de si pur. Il ne m'en laissait jamais manquer... Je lui dois au moins cette justice.

— Voilà que vous allez regretter Froissart, ce bon sujet ! Quel monstre !

— Je ne le regrette pas, je parle de son attention à m'entretenir de tabac du régent. Voilà tout. On sait que c'était un bourreau, un brutal, un...

— Dites un monstre. C'est son nom. Qui sait où il est maintenant? Mais enfin si nous déjeunions, ma bonne petite? »

Adeline saisit un cordon de sonnette tombant dans une encoignure et l'agita :

Parut le chasseur.

« C'est que le premier valet de pied de madame la duchesse étant sorti pour quelque commission que lui aura commandé de faire madame, l'ordre de servir le déjeuner n'aura pas été transmis au chef d'office.

— Eh bien, donnez-le ; finissons-en! Servez-nous vous-même, dit Adeline impatientée.

— Madame la duchesse sait...

— Quoi?

— Que ma charge, dit presque avec humeur le chasseur méconnu, consiste à me tenir derrière la voiture de madame la duchesse, et non à descendre à la cuisine.

— Encore un qui refuse! » dit Mme de Neuvilette.

Le chasseur s'était retiré.

« Ne sais-tu pas commander? mais là ce qu'on appelle commander!

— Ma chère maman, ici prier et commander sont choses inutiles. C'est l'étiquette qui règne.

— Ceci me rappelle encore, reprit M. de Neuvilette, ce malheureux Froissart : il nous faisait manger quand nous avions faim, même dans ces derniers temps. Nous montions en fiacre avec lui, et vite nous allions dîner, ou au *Rocher,* ou à *l'Ermitage,* ou aux *Vendanges,* et jamais salé et empesté de poivre comme ici.

— Votre monstre de Froissart, dit Mme de Neuvilette, avait aussi une autre qualité. Mais je meurs de faim !

— Je conviens, dit tout bas M. de Neuvilette effrayé d'être allé trop loin dans l'éloge de Froissart, que c'était un monstre...

— Si c'est tous les jours ainsi chez toi, tu dois te coucher souvent sans souper; à propos du coucher, nous passons des soirées affreuses dans ce pays. Personne pour voisiner! Personne pour faire notre bouillote! Et où vas-tu, toi, le soir? au spectacle sans doute?

— Il n'y a de spectacle que l'hiver à Lisbonne, répondit Adeline, et la noblesse ne s'y rend que lorsque la cour y va.

— J'ai oublié de dire, reprit Mme de Neuvilette, la seule qualité de ce monstre de Froissart. Il nous menait au spectacle deux fois par semaine, même dans nos jours de discorde. La dernière pièce qu'il nous fit voir, tu te souviens, Adeline? c'était *Napoléon à Brienne*... Déjazet était charmante, tu t'amusas beaucoup.

— Je m'amusai beaucoup aussi.

— Vous! monsieur de Neuvilette! Mais vous dormiez dans votre loge...

— Et n'est-ce pas encore s'amuser que de dormir au spectacle? J'aime mieux cela que d'avoir à Lisbonne les yeux ouverts.

— Décidément, dit Adeline, vous ne vous plaisez pas beaucoup ici ni l'un ni l'autre. C'est une raison, je le vois, pour que je décide M. de Villa-Réal à retourner à Paris.

— Et tu feras bien!

— Oui, ma fille, ajouta M. de Neuvilette, c'est une bonne idée.

— Mais il faut patienter encore trois mois au moins.

— Est-ce que d'ici-là nous ne déjeunerons pas?

Adeline sonna désespérément une quatrième fois, et cette fois le premier valet de pied se présenta. Il était deux heures et demie.

« J'attends mon déjeuner depuis midi... C'est inouï!... Parce que vous n'étiez pas là, personne n'a voulu vous remplacer. Allez!

— Ce serait inutile, madame la duchesse; le chef d'office n'ayant pas reçu à temps l'ordre de servir le déjeuner, en a disposé...

— Ah! c'est trop fort! s'écria la marquise de Neuvilette; monsieur le marquis, venez! toi, viens aussi, Adeline; nous achèterons des gâteaux chez le premier pâtissier que nous trouverons sur notre chemin, et nous déjeunerons du moins.

— Je ne puis vous accompagner, chère maman. Les duchesses ne sortent jamais à pied à Lisbonne.

— Prends ta voiture.

— Elles ne peuvent pas non plus sortir en voiture quand la reine n'est pas à Lisbonne.

— Ni en voiture! Et comment sortent-elles? en ballon, par hasard?

— Elles ne sortent pas du tout. C'est l'étiquette.

— Tiens, ma fille! dit la marquise avec ce bon sens plein de hauteur tout particulier aux vieilles femmes titrées en France, quand on veut faire de l'étiquette autrement qu'à la cour de France, mieux

qu'à la cour de France, ou plus qu'à la cour de France, je ne sais pas si l'on ne ferait pas mieux d'être tout bonnement du peuple. Ah! ma pauvre fille! ma pauvre fille! je n'ose pas dire tout ce que je pense! »

Monsieur et madame de Neuvilette se retirèrent en hochant la tête. Adeline baissa la sienne et soupira.

COURTOISIE D'UN TIGRE.

Si de Villa-Réal eût été un homme mal élevé, il eût éclaté en reproches de jalousie contre Adeline; mais il était duc, il était fier, et d'ailleurs il n'avait encore que des soupçons sur elle ; il fallait voir, examiner, attendre.

« Ma chère amie, dit-il en entrant discrètement chez elle, notre gracieuse souveraine est enfin de retour à Lisbonne depuis hier. L'étiquette nous permet maintenant de nous montrer en public, de visiter nos amis et de nous donner des fêtes. En venant vous demander pardon pour mes petites tyrannies passées, je viens vous rendre votre liberté tout entière. Dès aujourd'hui deux voitures seront toujours à vos ordres. Faites-vous conduire partout où le caprice vous dira. Voyez nos promenades, parcourez les campagnes de Lisbonne, passez vos journées chez nos grandes dames portugaises, invitez-les, acceptez leurs invitations. Tout vous est permis...

— C'est donc une permission? interrompit Adeline.

— C'est un droit, voulais-je dire. Usez-en pour votre santé, pour mon bonheur. A propos de bonheur, ma chère Adeline, j'ai pensé à une chose sérieuse qui vous concerne. J'ai placé hier sous votre nom deux millions sur la banque de Vienne Je suis mortel, quoique jeune. Une mort imprévue ne doit pas vous laisser sans ressources...

— Le cadeau est trop riche, dit Adeline, et la pensée trop triste. Nous n'avons pas encore des figures à testament...

— Non, sans doute, mais il faut s'attendre à tout dans ce monde...

— Vous êtes sentencieux comme le malheur, ce matin.

— C'est la seule chose que j'attende, mon amie, dans ma position si haute et si enviée.

— Vous êtes si riche, il est vrai !...

— Ce n'est pas parce que je suis si riche, reprit de Villa-Réal, que je serais envié, mais parce que je possède la femme la plus jolie, la plus gracieuse, la plus spirituelle de Paris...

— Votre compliment serait plus exact, mon ami, si l'on m'eût vue; mais personne ne me connaît encore à Lisbonne...

— On vous connaîtra bientôt, et je prévois déjà toute l'envie qu'on me portera quand vous serez connue.

— Auriez-vous encore l'intention de me cacher, monsieur le duc? Je croyais que l'inquisition n'existait plus à Lisbonne.

— Quand madame voudra monter en voiture... vint dire un domestique...

— Voilà ma réponse à votre injuste supposition, reprit le duc, qui, après avoir accompagné Adeline jusqu'à la voiture, lui donna la main pour y monter. Adieu, madame la duchesse, lui dit-il en la lui baisant tendrement, adieu ! »

A voir Adeline prendre son élan comme un oiseau longtemps enfermé dans sa cage, à la voir chaque jour parcourir Lisbonne et ses charmants jardins, à la suivre de palais en palais, où c'était un empressement de la recevoir, on eût dit qu'il n'y avait que sa liberté de comparable à son bonheur d'être la duchesse de Villa-Réal, c'est-à-dire la femme la plus admirée et la plus enviée de Lisbonne. Personne pourtant n'était moins réellement libre qu'elle.

Un étroit espionnage l'entourait. Non-seulement tous ses domestiques étaient chargés de rapporter ses moindres actions au duc de Villa-Réal, mais, dans chaque maison où elle allait faire visite, une personne payée par le duc l'espionnait.

Dans un semblable pays, la trahison devant nécessairement faire contre-poids à l'espionnage, il arriva qu'un domestique, sans doute pour avoir le double du prix qu'il touchait de la main du duc, vint dévoiler à Adeline l'immense suspicion semée autour d'elle. Ses propres observations la convainquirent bientôt de l'exactitude de cette révélation. Elle en fut attristée ; et, dès ce moment, cette liberté dont elle avait si difficilement

joui lui parut un horrible guet-apens. Il lui fut affreux de voir dans chaque visage un visage ennemi, dans chaque bouche une délation, et ce qui l'affligea encore davantage, ce fut de penser que le duc de Villa-Réal n'avait plus de confiance en elle. Alors elle rentra dans la solitude avec autant de hâte qu'elle en était sortie, et, de peur de voir ses paroles empoisonnées par l'espionnage, elle ne parla plus à personne, excepté à son père et à sa mère. C'était un supplice pour elle lorsque le duc la priait de faire quelque visite, sachant dans quel but le duc l'en priait.

« Mais non, disait-elle, je suis fatiguée...

— Nous mettrons, chère amie, nos meilleurs chevaux à la voiture.

— Je vous en prie, ne m'obligez pas à sortir.

— Mais c'est l'étiquette et non pas moi qui l'exige. »

Enfin il revenait avec un acharnement si grand, mais un acharnement si exquis de formes, qu'elle était toujours forcée de céder. Et l'espionnage recommençait.

« Elle ne voit plus, se dit à la fois le duc, en examinant les résultats de ses calculs de jalousie, que son père et sa mère. Certes! jamais ils ne l'aideront à favoriser les vues d'un amant, si c'est d'un amant qu'elle a reçu cette lettre qu'elle a brûlée avec une si équivoque magnanimité. Ceci me rassure, dit le tigre en se mettant des gants blancs pour passer dans l'appartement d'Adeline; son projet était, ce jour-là, de la conduire à une soirée donnée par un illustre seigneur portugais

dont le fils aîné venait d'atteindre sa majorité, le duc de Cadaval.

« Monseigneur...

— Qu'as-tu ?

— J'ai découvert...

— Quoi ? parle !

— Je portais des fleurs dans l'appartement de Mme la duchesse...

— Ensuite ?

— Elle ne m'a pas entendu entrer, et j'ai vu, avant qu'elle n'ait eu le temps de me voir...

— Quoi donc ? Un homme caché chez elle ?...

— Un paquet de lettres qu'elle attachait soigneusement avec un cordon, et qu'elle enfermait dans son secrétaire.

— Beaucoup de lettres ?

— Une trentaine environ, monseigneur.

— Trente lettres !... Tu as déjà essayé d'ouvrir son secrétaire ?

— Oui, monseigneur, et inutilement. On peut le briser, si monseigneur le veut...

— De la brutalité ! c'est infâme...

— Mais alors, monseigneur...

— Trente lettres !!!...

— Oui, monseigneur.

— Écoute ! C'est toi qui es chargé d'éclairer l'appartement de Mme la duchesse.

— Oui, monseigneur.

— Comprends-moi bien. Tu briseras ce soir le secrétaire de Mme la duchesse ; une fois brisé, tu prendras les lettres ; une fois que tu auras les lettres, tu mettras le feu au secrétaire. Les rideaux.

les tapis, les tentures brûleront... laisse brûler. On sera toujours à temps d'éteindre.

— Cela sera fait, monseigneur.

— A mon retour, ce soir, tu me remettras ces lettres.

— Oui, monseigneur. »

Après avoir donné ces ordres avec la netteté d'un homme décidé à tout oser pour connaître son sort, le duc passa chez Adeline, qu'il avait résolu de conduire le soir même au bal du seigneur de Cadaval. La dénonciation qu'il venait d'entendre ne le détourna pas de son premier projet. Il se cuirassa d'un calme de toute pièce, comprenant que plus il mettrait de patience dans sa conduite, de douceur dans ses yeux, de courtoisie dans ses formes, et plus sûrement il arriverait à son but. On appellera une pareille manière d'agir de l'hypocrisie. Vaut-il mieux donner la préférence à la brutalité? A moins qu'on ne condamne en pareil cas toute recherche, il faut prendre un parti entre les deux systèmes... Mais le duc se dirigeait vers l'appartement d'Adeline.

On y arrivait par une galerie étroite, dont les croisées recevaient le jour des jardins qui entouraient carrément l'hôtel, et en faisaient pour ainsi dire une île entourée d'arbres.

Plein de mille idées diverses, les unes lui retraçant sa honte, les autres lui rappelant sa dignité, beaucoup aussi lui conseillant le doute, il approchait d'un pas irrégulier et distrait de cet appartement, quand tout à coup il relève la tête et s'arrête.

« Qui donc est avec Adeline, elle qui n'accueille personne dans son intimité, qui ne reçoit son père et sa mère qu'à certains jours privilégiés? Cependant on cause avec animation, avec gaieté, dans cette pièce ordinairement si muette. »

Le duc s'approche encore un peu plus, et tend le cou; son oreille est frappée des éclats comme il en échappe à la joie; si l'interposition d'une double porte l'empêche de saisir le sens des propos qu'on tient, il devine sans peine qu'ils sont inspirés par le contentement d'esprit le plus doux, le plus également partagé. Que ne donnerait-il pas pour arrêter un mot au passage! Ce mot serait pour lui une révélation tout entière. Mais rien, rien qu'un bourdonnement confus, assez distinct cependant pour lui permettre de s'assurer que la personne dont la voix domine est un homme.

Un homme avec Adeline! Si ce n'est pas son père, qui est-ce donc? La voix d'un vieillard n'a pas de ces chaudes explosions, produites par le gaz de la jeunesse.

Voulant mettre un terme à ces indécisions dont son esprit se serait plus étonné qu'alarmé dans toute autre circonstance, le duc tourne, pour entrer, le bouton de la première porte; le bouton ne cède qu'à demi: il résiste, il revient sur lui-même, la porte est fermée.

« Fermée! jamais Adeline n'a fermé sa porte, se dit le duc. Seule avec un homme dans son appartement dont la porte est fermée! Je ne sais pourquoi... Je sais trop pourquoi, murmura-t-il entre ses lèvres pincées par la colère. Eh bien!

sonnons ! si elle est avec quelqu'un, je verrai, je saurai avec qui... et alors... Sonnons ! »

Il allait sonner, un bruit d'instrument se fait entendre. La flûte et le piano ont remplacé la conversation. C'est Adeline qui joue du piano; celui qui l'accompagne sur la flûte est assurément l'homme dont la voix se croisait avec la sienne avant ce concert improvisé.

« Oh ! je saurai qui est avec elle, se dit le duc, je le saurai ! pas de colère, pas de violence. Le mal est fait, la vengeance doit prendre son temps. Comment m'échapperait-elle ? je ne connais d'issue à l'appartement d'Adeline que celle-ci ; et je la garde. Nul ne sortira d'ici que je ne le voie : j'attends. »

En attendant la musique allait son train. De Villa-Réal reconnaissait les morceaux affectionnés par Adeline, ceux qu'elle avait retenus pour les avoir entendus à certaines époques de son enfance et de sa jeunesse, ce qui ne les supposait pas très-vieux ; inspirations délicieuses d'Adam et d'Auber, restées dans son esprit comme le souvenir d'un événement heureux de sa vie passée ! Un instant l'enthousiasme du souvenir fut si vif qu'Adeline, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son séjour à Lisbonne, se mit à chanter.

Elle chante avec âme, avec feu, avec ivresse; la flûte, le piano, la voix, forment un ensemble dont les vibrations se communiquent à toutes les parties du vaste appartement, étonné d'être tiré de sa léthargie. Cette harmonie déchire le cœur de Villa-Réal. Elle n'est pour lui qu'une affreuse

raillerie. Le braver ainsi jusque chez lui ! le trahir avec ce sans-gêne insultant dans son hôtel même ! Mais quel est donc l'homme assez audacieux pour se moquer de cette manière, de lui, de son nom, de sa demeure? C'était par trop compter sur les chances du hasard de croire qu'une pareille scène resterait ignorée. Cet homme est moins coupable encore qu'Adeline cependant. Si elle ne l'avait pas appelé, il ne serait pas venu ; si elle ne lui avait pas ouvert la porte, comment, par où se serait-il introduit? Quelle femme! celle qui apporte tant de franchise dans la trahison... Le duc sonna ; il ne se contenait plus.

Il sonna, et l'on ne vint pas lui ouvrir.

Un autre bruit plus fort a succédé au bruit de la musique. C'est celui de la danse.

Maintenant, Adeline et son amant, — car quel autre nom lui donner? — valsent au son de la flûte; et pour concevoir ce dernier oubli de toute pudeur, de toute convenance chez Adeline, il faut admettre que, tandis que son valseur joue de la flûte, elle l'étreint toute seule, lui laissant, pour qu'il puisse jouer, les deux bras libres, dernier degré de familiarité.

De Villa-Réal sonna de nouveau et très-fort, de ses mains en feu, prêt à jeter bas la porte si, cette fois, on n'accourait pas lui ouvrir.

Le bruit de la danse s'arrête soudainement.

« Ouvrez ! ouvrez donc ! » criait-il du dehors.

Un grand silence se fit dans les appartements d'Adeline.

La sonnette retentissait avec violence.

On n'ouvrait pas encore.

« Vous n'êtes pas seule, je le sais, disait le duc en ne cessant pas de sonner; je dérange une partie, mais j'en suis fâché. Ouvrez ! mais ouvrez ! »

C'était toujours au dedans le même silence, la même immobilité.

« Voulez-vous, ajoutait le duc, que j'appelle mes gens, et que je les fasse venir avec des marteaux ? »

Enfin on ouvrit. Adeline se présenta...

« Je croyais, balbutia le duc, que vous n'ouvririez jamais : vous m'entendiez cependant...

— On n'entend pas tout de suite, monsieur le duc, quand on est au fond de l'appartement.

— Mais vous êtes fort émue, madame.

— C'est de vous voir ainsi agité...

— Nous nous expliquerions mieux, je crois, dans votre chambre...

— Dans ma chambre !

— Auriez-vous l'intention de m'en interdire l'entrée ?

— Moi ! Mais autrefois vous demandiez la permission...

— Aussi je vous la demande, » reprit le duc en souriant.

Son sourire était glacé.

« Entrez donc, monsieur...

— Mais n'étiez-vous pas, il me semble, avec quelqu'un ? dit le duc avant d'entrer dans la chambre d'Adeline.

— Avec ma mère.

— Rien qu'avec votre mère?

— Et mon père...

— Votre père joue donc de la flûte?... je ne lui connaissais pas ce talent-là... »

Adeline fut terrifiée.

« Votre mère peut-être...

— Monsieur le duc veut plaisanter ce matin.

— Avec qui donc, madame, étiez-vous, avec qui donc causiez-vous, jouiez-vous, dansiez-vous?

— Vous m'avez dit, monsieur, répondit Adeline trop vivement attaquée pour ne pas se raidir, que vous vouliez me parler dans mes appartements.

— Vous avez mis beaucoup de lenteur à m'y conduire...

— Rien, monsieur, ne vous empêchait de m'y devancer...

— C'est ce que je prétends faire, » s'écria le duc en passant devant Adeline, qui déguisait mal la frayeur dont elle était atteinte, et qui la gagnait graduellement à mesure qu'elle approchait de sa chambre. Et en effet, elle avait, tant qu'elle avait pu, cherché à éloigner le moment où le duc y pénétrerait. Le duc y était enfin, et elle entrait derrière lui.

« Monsieur et madame de Neuvilette ici! s'écria le duc, qui commença à ne plus rien comprendre au mystère de la situation.

— Oui, monsieur le duc, répondit Mme de Neuvilette en tirant sa révérence. »

Adeline s'était placée près de la croisée, et

arrachait une à une les feuilles des longues branches qui s'avançaient en rameaux jusqu'à elle.

Le duc regardait autour de lui; il questionnait chaque visage, interrogeait les coins de l'appartement d'où il s'attendait à voir sortir celui qui se cachait.

Il y eut une pause de quelques minutes, pendant laquelle chacun des quatre personnage se composa un maintien : Adeline, une espèce de sang-froid sous sa pâleur; M. de Neuvilette, une grande indifférence; Mme de Neuvilette, une audace prête à tout; M. de Villa-Réal, une réserve contrainte.

Enfin, M. de Villa-Réal, s'adressant à Mme de Neuvilette, lui dit :

« Madame, j'ai toujours reconnu en vous un grand bon sens.

— Monsieur le duc...

— Vous seriez incapable de donner un mauvais conseil à votre fille.

— Mon cher monsieur de Villa-Réal, repartit aussitôt Mme de Neuvilette, je n'ai pas toujours conseillé ma fille. J'ai laissé faire beaucoup de choses que je n'approuvais pas; quelques-unes même m'ont très-fort satisfaite, que je n'aurais pas conseillées. Ainsi, je crois que vos éloges ne me sont pas dus... J'aimerais autant ne pas les entendre...

— Cependant, madame, reprit le duc, ce n'est pas à vous que je puis reprocher d'avoir favorisé la scène qui vient d'avoir lieu ici? »

Adeline avait en ce moment le dos tourné au salon, elle regardait du côté du jardin.

« Quelle scène, monsieur le duc? de quelle scène parlez-vous?

— Madame, il est mal de feindre quand je puis, en m'abaissant à certaines perquisitions, vous confondre tous...

— Nous confondre tous...

— Ne faisait-on pas de la musique ici, il n'y a qu'un instant?...

— Avez-vous aussi défendu à Adeline de se distraire par la musique? Mais savez-vous bien monsieur, puisque vous me provoquez à parler, que votre tyrannie n'a pas de nom! Vous ne laissez pas sortir ma fille, vous lui défendez les promenades à pied, en voiture, et lorsque vous lui lâchez un instant la chaîne, vous l'espionnez...

— Madame!...

— N'est-ce pas vrai?

— Ma tyrannie, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, est aujourd'hui justifiée. Votre fille a un amant...

— En ce cas, dit Mme de Neuvilette, elle en aurait deux. »

Le duc frissonna de rage.

« Mais, madame, reprit-il sous le couteau de cette riposte, je ne veux pas de ce partage. Je suis prêt à résigner ma part, mais auparavant je veux qu'on sache comment je l'abandonne.

— Monsieur parle très-haut, dit Mme de Neuvilette; ma fille, fermez cette croisée...

— Vous m'y poussez, dit le duc, eh bien! que tout s'accomplisse, la confusion et la vengeance. »

Après avoir dit ces mots, le duc se mit en me-

sure de chercher derrière chaque meuble, pour voir s'il ne découvrirait pas celui qu'il présumait se cacher.

« Notre présence est au moins inutile, dit Mme de Neuvilette. Monsieur le duc nous permet-il de nous retirer?...

— Je ne m'y oppose pas, répondit celui-ci en laissant partir M. et Mme de Neuvilette, mais en retenant près de lui Adeline froide et tremblante. »

Quand ils furent seuls :

« Adeline, lui dit le duc, apprenez-moi qui est caché ici ; c'est une chose grave ; mais, par l'amour que j'ai toujours eu pour vous, je vous jure de ne pas la rendre en votre présence plus sérieuse qu'elle ne l'est déjà. Dites-moi son nom, et je me retire, et je lui donne le temps de sortir de cet appartement. Ce sera ailleurs que chez moi que toute explication aura lieu. »

Adeline ne répondit pas.

« C'est mal, cette obstination à vous taire. Qu'espérez-vous de ce silence, qu'une découverte infaillible, imminente peut couvrir de honte à l'instant même?... Encore une fois, dites-moi qui est caché ici?

— Personne, monsieur, personne, répondit enfin Adeline.

— Vous mentez. »

Adeline tomba dans un fauteuil, les yeux baissés, la figure blanche, les mains crispées sur sa robe.

« Je suis donc fou! s'écria le duc, mais je suis donc fou! n'ai-je pas entendu des paroles, des

chants? est-ce que tout cela était une illusion? osez le dire... Mais vous n'osez pas le dire... vous ne m'aimez donc pas, Adeline! continua le duc en prenant une main d'Adeline dans ses deux mains. Que vous ai-je fait pour me tromper ainsi? que vous ai-je fait pour être si cruellement puni? vous, un amant...

— Jamais! s'écria Adeline se dégageant des mains de Villa-Réal. Jamais!

— N'est-ce pas que vous n'avez point trahi ma confiance?

— Moi!

— Ah! démentez-moi, je vous en supplie, dites-moi que je me trompe, je vous crois, je veux vous croire. Un jeune homme n'est pas entré ici?...»

Adeline se tut et pleura.

« Vous ne me répondez que par vos larmes! Qu'y a-t-il donc de vrai, de faux dans mes doutes? parlez, mais parlez! vos hésitations me font mourir... Est-ce par force qu'on s'est introduit ici!... mais c'est une supposition impossible. Ces accents joyeux, ces chants, ces danses... Vous étiez trop heureux d'être ensemble; et vous dites que ce n'est pas un amant!

— Non, murmura faiblement Adeline.

— Ah! vous n'avez pas le courage de votre crime, dit le duc en se promenant avec agitation dans l'appartement. Vous me laissez tout à deviner : mais que me reste-t-il à savoir?... s'interrompit-il; par où s'est échappé cet homme qui, dites-vous, n'est pas votre amant? A moins que

ce ne soit par cette croisée... Le duc alla vers la croisée... Ah! c'est par là qu'il s'en est allé... Je n'avais jamais remarqué à quelle faible distance du sol se trouve cette croisée, ni ces arbres placés le long du mur comme des échelles... Oui, cet homme s'est échappé par ici... Dites encore que ce n'est pas un amant!

— Non, monsieur, je vous l'ai déjà dit, s'écria Adeline, et c'est trop que de répéter deux fois de pareilles dénégations.

— Eh bien, madame, soit; c'est un voleur qui aura trouvé de l'indulgence auprès de vous en faisant valoir, surpris dans votre appartement, ses talents sur la flûte et la valse.

— Je ne répondrai pas...

— Mais les honnêtes gens, madame, n'ont nulle part, que je sache, l'habitude de visiter leurs amis en entrant et en sortant par la croisée. Allons! ne m'abusez pas plus longtemps; dites-moi ce que venait faire ici ce jeune homme, dites-moi son nom ou bien attendez-vous à voir accueillir comme des mensonges toutes les paroles qui sortiront de votre bouche.

— Eh bien! vous saurez son nom.

— Il est donc venu quelqu'un ici...

— Quand l'ai-je nié?

— C'est vrai : vous n'avez pas cherché à me prouver qu'il n'était venu personne. Mais vous me direz son nom.

— Oui, monsieur le duc.

— Dites-le donc sur-le-champ.

— Pas aujourd'hui.

— Demain donc?

— Oui, monsieur le duc, demain. »

— Demain... c'est bien tard... toute une nuit d'attente. Demain, soit! A demain. »

Le duc allait sortir, il revint sur ses pas.

« Ah! j'oubliais, dit-il, que je ne venais pas chez vous pour être témoin d'une scène à laquelle j'étais loin de m'attendre; je venais pour un motif moins pénible. Que ce qui s'est passé ne dérange rien à des projets arrêtés, puisque ce sont d'ailleurs des projets de plaisir conçus pour vous. Ce soir nous irons à un bal où nous sommes invités, vous et moi, par M. de Cadaval.

— Au bal! tous les deux!

— Oui, madame, il le faut.

— Je croyais, monsieur le duc...

— Nous pouvons tout croire, interrompit de Villa-Réal, mais il faut que le monde ne sache jamais rien. Nous sommes attendus tous les deux ce soir. Je ne sais aucun motif qui doive nous dispenser d'aller à ce bal... A dix heures nos carrosses seront prêts. Encore ce sacrifice, madame.

— Puisque telle est votre volonté, monsieur le duc.

— C'est convenu. Adieu, madame, à ce soir. »

En se retirant, le duc baisa froidement la main d'Adeline.

Il s'en allait : Adeline courut vers lui, le saisit par le bras et lui dit :

« Mais si je suis morte, ce soir ..

— Si vous êtes morte!... dans ce cas, vous ne m'accompagnerez pas.

— Adieu, monsieur. »

AU BAL.

Jamais reine, le jour de ses noces, de parut aussi pompeusement vêtue qu'Adeline au bal du duc de Cadaval.

Elle ruisselait de diamants; sa robe fut estimée plus d'un million par les yeux jaloux de ses rivales. C'est à peine si elle pouvait se mouvoir dans cette tour de perles et de pierreries fines.

Pour un Français, Adeline eût été cent fois plus belle en robe de simple mousseline; mais, pour les gens de cour, trop fiers pour accepter cette simplicité, elle avait atteint le suprême degré de l'éclat et de la distinction. La raideur étant encore un signe de noblesse, la froide immobilité de la duchesse de Villa-Réal acheva de lui gagner l'estime de toute la grandesse portugaise. Sous ce masque de gravité elle put du moins cacher la profonde langueur de son esprit. Que lui importait tant de vanité! La tyrannie de Villa-Réal avait flétri son bonheur. Résolûment il n'était plus pour elle l'homme auquel elle avait sacrifié sa patrie, ses habitudes et au fond son honneur, car son amour pour lui n'avait jamais entièrement fait taire les murmures de sa conscience.

Le premier étourdissement passé, il eût fallu que l'amour de Villa-Réal pour elle balançât ses regrets, que cet amour restât tel qu'il était aux premiers jours de leur intimité, c'est-à-dire jeune,

exclusif, étourdi, enfant. Mais du moment où il devenait sombre, jaloux, défiant, dur comme l'étiquette, elle revenait tristement sur le passé, et elle pleurait le petit locataire du petit pavillon du faubourg Saint-Honoré, l'ami mystérieux, l'amant qu'elle avait vu pâle et désespéré à ses pieds la nuit de ses noces. Qu'il lui paraissait changé!

Enfin, pour ne pas le contrarier, elle avait accepté de danser, avec un jeune Espagnol récemment arrivé à Lisbonne, une de ces contredanses lourdes qu'une musique endormante rend encore plus lugubre.

Elle avait cédé à ce nouveau piége du duc qui, voyant des rivaux partout, cherchant surtout celui dont il aurait bientôt la correspondance entre les mains, avait cru trouver ce rival dans ce jeune gentilhomme espagnol. Il ressentit la joie féroce que donne la jalousie, la seule qu'elle donne, lorsqu'il les eut réunis sous son regard inquisiteur. Le moindre geste allait suffire à sa conviction Ils se trahiraient par un regard, par une pression de la main, par leur silence même. Ils étaient là et il les voyait; il les voyait de tous côtés, même en détournant la tête, car des glaces reproduisaient leur image dans toutes les directions.

La contredanse dura une demi-heure; le supplice du duc de Villa-Réal dura un siècle; mais il ne vit rien, il ne saisit rien, il ne devina rien. La contredanse resta ce qu'elle était: une contredan e.

« Quelle perfidie! murmura-t-il; si habile déjà! »

En reconduisant Adeline à sa place, son jeune cavalier espagnol lui dit quelques mots à voix basse. La rage du duc se réveilla.

« Que lui dit-il ? »

Adeline s'était arrêtée un instant ; le jeune duc avait repris sa confidence. De Villa-Réal s'était levé à demi sur le fauteuil d'où il observait. Tout à coup Adeline, qui avait d'abord pâli en s'apercevant que le duc l'épiait, se sentit si profondément affectée, ou des regards du duc ou des dernières paroles dites par le gentilhomme espagnol, qu'elle tomba évanouie.

Ce fut aussitôt un bruit, un mouvement, une confusion dont on peut se faire une idée.

« Mais, qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé ? se demandait-on de toutes parts. La Française s'est évanouie ! La duchesse de Villa-Réal est morte ! »

Le duc de Villa-Réal alla précipitamment vers le jeune Espagnol qui avait osé parler à la duchesse.

Rien qu'en se regardant les deux jeunes gens se comprirent.

L'Espagnol s'écria avec noblesse :

« Je n'ai rien dit à Mme la duchesse qui ait pu causer son évanouissement.

— Voilà enfin son amant ! s'était dit le duc en voyant tomber Adeline.

— Je vous jure, continuait le jeune Espagnol, que je n'ai dit à madame que ce que vous allez tous entendre. En ayant l'honneur de la ramener à sa place, je lui ai demandé si son mari, M. Froissart, que j'ai beaucoup connu autrefois à Paris, était au bal avec elle. »

L'Espagnol achevait à peine sa phrase, qu'il recevait un soufflet du duc de Villa-Réal, exaspéré, furieux de la honte que jetait sur lui une pareille révélation, faite devant tant d'illustres personnages auxquels il avait présenté Adeline comme sa femme, comme duchesse de Villa-Réal !

L'Espagnol s'élança sur le duc; mais vingt personnes les séparèrent en leur disant qu'ils se reverraient dans quelques heures sous les murs de la ville.

Tout rentra peu à peu dans un ordre apparent; mais le coup avait été mortel pour Adeline, qui, revenue à elle-même, demanda sa voiture et partit. On savait qu'elle n'était pas la femme du duc de Villa-Réal, et ce qu'elle était n'étant pas sa femme.

Quelle immense joie pour toutes les grandes dames, ses rivales, de pouvoir se dire :

« Elle ne reparaîtra plus dans le monde où nous allons; nous la ferions chasser par nos valets. »

« Cet homme est décidément son amant, dit plus que jamais de Villa-Réal en rentrant chez lui avec Adeline Je n'ai plus rien à savoir. Je n'ai pas même besoin des lettres qu'on va me remettre pour compléter ma conviction. »

LES LETTRES D'ADELINE.

Après avoir confié Adeline à ses femmes de chambre, le duc se retira dans ses appartements.

Tout s'était passé comme il l'avait voulu. On avait mis le feu au cabinet d'Adeline, le secrétaire avait été brûlé; le valet lui donna le paquet de lettres. Il put voir alors tout au long l'histoire des sensations d'Adeline depuis qu'il l'avait en sa possession. La moitié de ces lettres était datée de Paris, l'autre moitié de Lisbonne; mais, ni les unes ni les autres ne décelaient le nom de celui qui avait osé les adresser à Adeline; audace fort concevable, du reste, car les dernières lettres marquaient déjà un assez grand progrès sur son cœur.

Le duc vit sans peine par ces lettres, dont quelques-unes étaient des réponses, la peinture graduée des souffrances qu'elle éprouvait sous sa domination; il vit aussi qu'à force de souffrir, Adeline avait fini par écouter la voix du consolateur, et ce jeune consolateur, c'était assurément cet Espagnol du bal. Il n'a trouvé d'autre moyen de la débarrasser des obsessions d'un homme qu'elle aimait encore peut-être, se disait de Villa-Réal, que de dire publiquement en plein bal qu'elle était la maîtresse et non la femme du duc.

AUTRE ÉVÉNEMENT.

En digne Portugais, le duc cacha à Adeline ce qui s'était passé au bal pendant son évanouissement. Convaincu qu'il était trahi par elle, il renonça à toute explication déshonorante pour tous les

deux ; il ne songea plus qu'à se tirer avec noblesse du mauvais pas dans lequel il s'était engagé en provoquant un rival dont il suivait les traces depuis longtemps. Mais avant de répandre son sang, de perdre sa vie peut-être dans ce duel, il écrivit à Adeline :

« Madame,

« Il ne me reste plus aucun doute sur le malheur dont j'ai été frappé l'autre soir au bal du duc de Cadaval. Mes soupçons sont devenus une certitude. Non-seulement vous ne m'aimez plus, mais vous en aimez un autre ; et cet autre vous l'aimiez déjà à Paris, vous l'aimiez quand vous écoutiez mes premières protestations, vous l'aimiez quand vous consentiez à me suivre à Lisbonne.

« J'ai des preuves que vous ne mentiez pas seulement à votre mari en vous donnant à moi, mais à moi-même, mais à cette troisième personne aussi, que vous ne vous attendiez pas sans doute à retrouver à Lisbonne, à moins que vous n'eussiez arrêté d'avance le projet de me faire trouver face à face avec elle, et je ne devine pas trop dans quel intérêt, dans quel but. Je me perds, madame, dans la plus cruelle des obscurités, quoiqu'en marchant toujours sur le terrain des certitudes.

« Que vous ayez quitté votre mari pour vous attacher à moi, je m'explique cette préférence par le peu de sympathie que vous inspiraient les mœurs de M. Froissart ; mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est qu'étant libre comme vous l'étiez de

placer ailleurs une affection à laquelle on ne répondait pas, vous ne me l'ayez pas donnée avec la loyauté d'une telle indépendance.

« Je ne méritais peut-être pas d'être aimé, mais j'avais quelque droit à ne pas être trompé, madame, puisque j'ai respecté votre volonté, votre choix, et n'ai accepté votre cœur que lorsqu'il vous a plu de me le donner. J'ai pu avoir des torts; qui n'en a pas? c'est à vous que je le demande. Si je vous ai imposé, malgré moi, les tourments de l'étiquette, c'était pour complaire aux exigences de mon rang et de ma naissance; pour qu'on ne doutât pas surtout que vous étiez bien ma femme, la duchesse de Villa-Réal. J'ai pu descendre jusqu'à être jaloux, jusqu'à me défier de votre fidélité; mais, dites s'il n'y avait pas dans mon action égale partie d'amour et de crainte, et de crainte, convenez-en, madame, trop vite justifiée! J'avouerais tous ces torts et beaucoup d'autres, madame la duchesse, si, je le répète, vous n'aviez pris d'avance la triste précaution de les rendre inutiles un jour. Ce jour est venu.

« Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, madame: c'est de quitter Lisbonne aujourd'hui même, ce soir, plus tôt si vous le pouvez, non pas en fugitive, non pas en exilée, mais comme une femme qui a porté mon nom pendant près d'une année. Vous resterez riche pour éblouir ceux qui tenteraient de vous rabaisser ; c'est tout ce que je puis vouloir pour vous en vous quittant, en quittant moi aussi dès demain le Portugal pour toujours. Je vais au Brésil. L'Océan sera entre

nous deux. Ce n'est pas là la plus grande distance, madame, qu'il y aura entre nous désormais.

« Adieu, madame, adieu.

« Octave de VILLA-RÉAL. »

Après avoir plié cette lettre, le duc de Villa-Réal se rendit avec ses deux témoins hors des murs de la ville, où il trouva, accompagné également de ses deux seconds, son adversaire, le jeune gentilhomme espagnol auquel il venait offrir satisfaction pour la grave offense qu'il lui avait faite.

« Monsieur, lui dit de Villa-Réal en l'abordant, votre nom ?

— Tarifa de Santander.

— Êtes-vous gentilhomme ?

— Comme le roi.

— Vieux chrétien ?

— Comme Dieu.

— C'est bien.

— A mon tour, reprit le jeune gentilhomme en jetant au loin son chapeau et en tirant son épée du fourreau, je vous adresserai une question.

— Dites, monsieur.

— Pourquoi un gentihomme de votre rang a-t-il fait à un gentilhomme comme moi un outrage de valet ? Avant de risquer ma vie contre la vôtre, je veux savoir si je la joue contre un fou. »

Les quatre témoins s'étaient éloignés hors de la portée de la voix, sachant bien que leur ministère était parfaitement inutile dans une pareille rencontre, venue à la suite d'un soufflet reçu.

« Monsieur, dit le duc de Villa-Réal, vous êtes l'amant de ma maîtresse.

— J'aurais été tout au plus, reprit le jeune Espagnol en riant, l'amant de la femme de M. Froissart, si j'avais été autre chose pour elle qu'un homme parfaitement indifférent.

— Vous mentez.

— Pourquoi mentirais-je, monsieur? ce serait le moment d'être fat ou jamais, si je voulais me faire une réputation galante aux dépens de Mme Froissart. Votre nouvel outrage étant au-dessous du premier, il ne porte pas. Voyons si vous serez plus adroit à l'épée.

— Encore un instant.

— Il fait bien chaud, monsieur.

— N'est-ce pas vous qu'elle a vu en France, à quelques lieues de Paris, dans une auberge, il y a environ un an?

— Moi!

— N'est-ce pas vous enfin, monsieur, qui lui avez écrit ces lettres?...

— Ces lettres! »

Le duc remit au jeune Santander le paquet de lettres qu'il avait fait prendre dans le secrétaire d'Adeline.

« Pour avoir écrit ces lettres, il faudrait savoir le français beaucoup mieux que je ne le connais. Je suis fâché, ajouta M. de Santander, de vous éclairer si cruellement au moment où il ne va plus être temps pour vous de vous occuper d'un rival qui n'est pas moi, je vous le jure...

— Vous me le jurez?...

— Je vous ai dit, monsieur, qu'il fait bien chaud ce matin.

— Monsieur, recevez donc mes excuses, » s'écria le duc en croisant le fer avec M. de Santander, et de manière à être entendu des quatre témoins, étonnés de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui se précipitait sur l'épée de son adversaire.

L'épée du duc, après un engagement assez court, traversa le gosier du marquis de Santander, qui tomba à l'instant même en disant :

« Si je reviens jamais de ce coup d'épée, je me souviendrai des délices de Lisbonne tout le reste de ma vie. »

Le jeune Santander ne devait pas se souvenir des délices de Lisbonne. Le sang l'étouffa : il mourut en riant.

Désespéré de ce meurtre, le duc de Villa-Réal rentra égaré chez lui.

On lui apprit qu'Adeline avait quitté l'hôtel depuis une heure.

Avant de partir elle avait ordonné qu'on remît au duc avec les bijoux, les pierreries, la cassette et tout ce qui lui avait été donné de précieux, un billet qu'il reçut dans ses mains encore ensanglantées.

Il lut :

« Monsieur le duc,

« Je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré au monde, par mon père, par ma mère, sur le salut

de mon âme, que je n'ai jamais eu d'autre amant que vous.

« Adeline de Neuvilette. »

Quand le duc put réfléchir sérieusement et avec toute sa raison sur ce qu'il avait fait, sur ce qu'Adeline lui avait écrit, il était depuis deux mois dans son lit. Un coup de sang l'avait foudroyé après son affreux et inutile duel, après la lettre d'Adeline.

Dès que sa convalescence qui dura plusieurs mois fut finie, il s'occupa avec toute la frénésie du remords de retrouver Adeline, partie depuis plus d'un an avec son père et sa mère sans qu'il eût jamais pu découvrir la contrée, la ville qu'elle était allée habiter.

Il se détesta pour l'avoir si promptement accusée, quoiqu'il eût toujours entre les mains les lettres surprises dans le secrétaire, et qu'il n'eût pas oublié les nombreux indices dont il s'était servi pour arriver de soupçon en soupçon jusqu'à la plus fausse, la plus déplorable des certitudes.

Il visita les autres villes du Portugal. il parcourut l'Espagne, l'Italie, de toute la rapidité que permettaient ses immenses revenus ; mais ni les pays du Midi, ni ceux du Nord ne lui rendirent Adeline, tantôt innocente, tantôt coupable dans sa pensée en feu. Dès qu'il la justifiait, il reprenait malgré lui cette fatale correspondance où il lisait des passages tels que ceux-ci :

« Vous vous êtes trompée, Adeline : vous avez cru que la distinction dans un homme en était

l'esprit, que la politesse en était la bonté, que la richesse en était la grandeur. Le temps vous a prouvé votre erreur. Vous ne serez pas heureuse avec lui, vous ne le serez jamais, pauvre Adeline !

« Je sais tout ce que vous souffrez dans la prison dorée où il vous a enfermée, parce que je connais votre naturel charmant, votre simplicité française, vos besoins de voir, d'entendre des gens d'esprit, de vivre avec eux, dussiez-vous avoir moins de diamants à votre front, et de perles à vos robes. Celle qui a dit, et c'était une femme de génie, qu'elle préférait le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, exprimait au nom de toutes les femmes vraiment femmes la plus profonde des vérités qu'elle ait jamais trouvées sous sa plume. »

« Eh bien, se disait le duc, ce cri ne prouve-t-il pas qu'elle était lasse de vivre avec moi, qu'elle souriait à la pensée de me quitter pour suivre le nouvel amant qui lui écrivait ainsi ? Cependant ce dernier billet, écrit de sa main, tracé avec le tremblement de la conviction, ce billet où elle atteste Dieu qu'elle ne m'a pas trahi pour un autre amant... »

Ce mystère dans la conduite d'Adeline rendait fou le duc de Villa-Réal qui, ne sachant plus où la chercher, se laissa conduire en France par les personnes de confiance emmenées avec lui.

Un jour, après cinq ou six ans de recherches infructueuses, il se trouva dans les rues de Paris, dans ce Paris où il avait vécu autrefois si jeune,

si modeste, si heureux, dans ce Paris où il avait connu Adeline, où il en avait été aimé. L'aimant du passé l'attira dans le faubourg Saint-Honoré, devant l'hôtel même dont il avait occupé le petit pavillon. Il chancela, il l'avait reconnu, il osa en franchir la porte.

« N'est-ce pas ici que demeure...

— Que demandez-vous? lui dit un jeune concierge. »

Ce n'était pas M. Turbot.

« N'est-ce pas ici que demeure?...

— Mais qui?... expliquez-vous...

— Monsieur de Villa-Réal.

— Non, monsieur, il est mort en Amérique.

— Mort en Amérique! murmura le duc en souriant tristement. Puisque vous êtes si bien informé reprit-il, pourriez-vous me dire si M. Froissart, ancien propriétaire de cet hôtel, est à Paris?

— Il est au Père Lachaise depuis six ans...

— M. Froissart serait mort?...

— Non pas le fils, mais son père, M. le chevalier Froissart.

— Et le fils?...

— Vous m'en demandez trop; je ne sais pas où est le fils.

— Qu'est-ce qui parle de M. Froissart? »

M. Turbot avait paru à la petite croisée de sa loge.

« Mais je ne me trompe pas! s'écria M. Turbot, c'est M. de Villa-Réal! c'est M. de Villa-Réal! » Pendant quelques secondes, le vieux concierge hésita s'il descendrait par l'escalier, ou s'il

se jetterait par la croisée pour être plus tôt arrivé auprès de M. de Villa-Réal.

Oubliant le rang de son ancien maître, M. Turbot l'entoura de ses deux bras émus, et l'embrassa en pleurant comme s'il revoyait son fils.

Cette effusion passée, le vieux M. Turbot dit à M. de Villa-Réal :

« Mais à qui donc appartient l'hôtel, que personne ne vient plus réclamer les loyers? J'ai là des sacs d'écus et des tas d'or dont je ne sais que faire.

— Mais l'hôtel est à Mme Aristide Froissart; c'est à elle que cet argent appartient... Elle n'est donc jamais revenue?...

— Jamais! monsieur.

— Ni son mari?

— Non plus. Probablement il n'a pas le droit de toucher à cet argent, car il ne s'en serait pas fait faute sans cela, le bon apôtre. Je me suis laissé dire qu'il vivait à Passy, dans une petite maison de campagne... Vous savez, ou vous ne savez peut-être pas, monsieur le duc, que les ruinés vont tous habiter Passy, parce que le créancier a du mal à les y relancer, et que le vin n'y paye pas de droit; et M. Froissart...

— Je vous remercie de votre bon accueil, mon cher monsieur Turbot, interrompit le duc, peu soucieux d'encourager les inutiles propos du vieux concierge. Adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir avant peu.

— Est-ce que vous vous trouveriez mal! s'écria M. Turbot en voyant tout à coup pâlir la figure

de M. de Villa-Réal, ses yeux s'éteindre et des larmes ruisseler sur ses joues.

— Ce n'est rien, mon cher monsieur Turbot, ce n'est rien. J'ai été malade il n'y a pas longtemps; j'éprouve encore parfois certaines défaillances... »

Le jeune duc de Villa-Réal, en relevant la tête, avait vu la petite croisée du pavillon où il avait passé cette nuit si douce et si terrible, si émue et si heureuse... Il se croyait malheureux! Il avait vu cette croisée et cette rangée de vases qui conduisaient jusqu'à la chambre d'Adeline, et la chambre d'Adeline! et le jardin! et les fleurs! Mais ce qui lui avait brisé le cœur... mais tout lui avait brisé le cœur... Voilà pourquoi il avait pleuré.

L'ÉLYSÉE FROISSART.

Entre la barrière de Passy et le château des Tuileries s'étendait, à la fin du siècle dernier, un vaste champ de terrain que les agrandissements de Chaillot ont réduit aux dimensions fort étroites qu'il a aujourd'hui : c'était ce qu'on appelait *les Bons-Hommes* Beaucoup de jardins, beaucoup de guinguettes très-fréquentées en été, sont semés comme à la volée sur ce versant, destiné à se rallier un jour à la grande ville. L'endroit peut se considérer jusque-là comme étant du domaine fleuri de la campagne.

A égale distanee de la rivière et du sommet de

Chaillot s'élève une propriété charmante, gaie comme une fête, comme un dimanche dans la belle saison. D'un côté, la vue se promène sur Paris et ses admirables monuments de tout âge; de l'autre, sur les dentelures boisées de Meudon, les bois de Saint-Cloud et le parc vaporeux du château de Versailles. Au pied coule la Seine, et au bord de la Seine, sur les deux lignes de la grande route riveraine, s'échelonnent des cabanes de pêcheurs, chancelantes, poudreuses, mal coiffées, moitié paille, moitié boue; en sorte que la petite propriété dont nous parlons domine le grand chemin par où passent les intarissables flots de voitures allant de Paris à Versailles, et revenant de Versailles à Paris.

On parvient au plateau sur lequel elle est assise par des soubresauts de terrain fort rudes l'hiver, quand une branche des petits tilleuls poussant çà et là ne vient pas offrir un appui secourable à la main. Deux ou trois petits sentiers, il est vrai, tracés dans les champs, conduisent de Chaillot à la propriété par une pente plus douce; mais ils ne sont guère praticables que dans les temps secs de gelée. L'été, en revanche, l'un et l'autre chemins ont mille agréments à offrir.

A chaque pas, les yeux s'attachent à quelque épisode fleuri de la route. Sous les aubépines qui ont prodigué pendant les beaux jours du printemps toutes leurs blanches fleurs, pour ne garder que leurs feuilles vivaces et leurs rameaux alertes, verdissent des carrés de gazon naturel, le plus beau de tous les gazons. Aux endroits plus unis,

moins penchés de la montagne, croissent, à l'abri d'un contre-fort, et avec toute la symétrie rurale, les légumes de la saison; puis s'éparpillent en tous sens, mal encloses par des pieux fichés en terre, des guinguettes aériennes, chalets des Parisiens : *le Point du Jour, la Bonne Friture, la Vue de l'École Militaire,* modestes gardes-mangers où d'abord l'on ne trouve rien, mais où l'on finit par obtenir du bon vouloir du tavernier des côtelettes, un bon gigot, une savoureuse matelotte, une salade constellée de capucines, du bon pain et un respectable petit vin; et tout cela à bon marché, et assaisonné d'un air à donner envie de manger le dôme des Invalides.

Le soleil s'enfonçait bien loin au milieu des bois épais de Versailles et de Marly qu'il embrasait dans sa chute; il allait être nuit, lorsque de Villa-Réal franchissait d'un pas douteux, car les indications qu'il avait reçues ne paraissaient pas le conduire au but avec la rectitude d'une boussole, les mille sentiers verdoyants de la colline des *Bons-Hommes.*

Sa voiture l'attendait au bas, sur la grande route. S'il évitait de demander la maison de campagne qu'il cherchait, c'est qu'il n'en apercevait qu'une seule au sommet de la colline qui méritât d'appartenir à un propriétaire bourgeois, à quelque amateur retiré des bruits de Paris. Les autres portaient toutes plus ou moins le caractère de leur destination, et se trahissaient par la joie des locataires; chalets et guinguettes trébuchant sur leur base, exhalant à cette heure du soir l'odeur

du sureau, de l'acacia, du vin, de la violette, du hareng grillé et de la lavande.

Enfin de Villa-Réal, après avoir laissé sous ses pieds ces groupes de restaurants rustiques, parvint au plateau le plus élevé de son ascension; il toucha à la haie de clôture de la maison de campagne qu'il avait toujours considérée de loin comme celle où devaient finir ses recherches.

Les premières étoiles éclairèrent son entrée dans cette propriété, dont le corps de logis blanchissait au delà d'un carré de vignes qu'il traversa et au bout d'un vaste verger tout embaumé de pommiers en fleurs.

Jamais plus douce soirée de printemps n'avait régné sur la campagne de Paris. De Villa-Réal se serait cru dans les jardins de Lisbonne, si son attention, pleine d'autres sujets, avait eu le loisir de se livrer aux comparaisons. Rien ne s'était opposé jusque-là à sa marche solitaire.

Quoique faibles, les ombres la protégeaient. Sur une terre attendrie par la moiteur du soir, ses pas tombaient sans bruit.

Au bout d'un quart d'heure de marche, il s'arrêta à la dernière rangée de pommiers plantée en rideau à quelque distance de la maison vers laquelle il s'était irrégulièrement dirigé. Aller plus loin était imprudent.

On l'eût aperçu au rez-de-chaussée de cette maison, fort convenablement construite, carrée, élevée de deux étages, percée de plusieurs croisées, quelques-unes gaiement masquées de jalousies vertes, les autres entrebâillées et laissant

deviner ce bon luxe de campagne, demi-bourgeois, demi-rustique; à ce rez-de-chaussée donc se dessinaient, avec quelque majesté, trois portes-fenêtres, toutes trois ouvertes en ce moment.

Quoique placé à trente ou quarante pas de cette première et principale pièce de la maison, de Villa-Réal distingua clairement un groupe de plusieurs personnes assises autour d'une table et qui prenaient leur repas du soir.

Les cinq hommes et les deux femmes qui l'entouraient semblaient heureux d'être ensemble. Ils suspendaient le mouvement des fourchettes pour causer, pour rire, pour se tendre la main d'un côté de la table à l'autre. C'était une grande rapidité de gestes, de paroles, un feu perpétuel de propos. Plus le souper s'avançait et plus l'animation augmentait, au grand étonnement de celui qui observait tout et qui, riche à millions, jeune, plus jeune que tous les convives, ne comprenait pas un bonheur si bruyant, si expansif, dans des conditions si étroites, et qui, à vrai dire, ne comprenait plus le bonheur. Cette pensée n'était pas la seule dont il se tourmentât.

Il avait hésité, il avait frémi, il avait douté en entrant dans cette propriété; son anxiété eût été plus douloureuse encore si, depuis longtemps, il n'eût éprouvé un choc semblable à la vue de chaque objet lui rappelant Adeline.

L'espoir de retrouver Adeline partout, à chaque nouvelle minute, à chaque déplacement nouveau, l'avait trop promené d'erreur en erreur, trop souvent déçu, pour qu'il ne fût pas en garde contre

ces surprises soudaines. Il vainquit donc le tressaillement dont il avait été saisi, pour se rapprocher de ces silhouettes qui se dessinaient au fond d'un salon, à la clarté des bougies.

Il se porta un peu à droite de l'endroit où il s'était d'abord caché, et gagnant un côté du jardin hors de l'axe de la maison, il marcha dans cette direction jusqu'à ce qu'il fût arrivé, — ce qu'il fit sans trop de maladresse, — dans la masse d'ombre projetée par la maison même. Quelques pas encore, et il aurait franchi les marches extérieures du salon. Il les aborda doucement par un des angles tournants, et à pas de loup il vint s'asseoir, retenant son haleine, et ramassant son corps, juste au bord d'une des trois portes, au bord de la dernière. On ne pouvait pas le voir, et il entendait tout.

Il écouta.

« Je vous disais donc, reprit un des interlocuteurs, que je me trouvai une seconde fois au Havre sans un sou dans ma poche. »

De Villa-Réal reconnut aussitôt la voix de celui qui parlait.

« C'est M. Aristide Froissart, murmura-t-il. Je suis donc chez lui ! »

Aristide Froissart, ne lui donnant pas le temps de réfléchir, poursuivit :

« Dans ce même port du Havre où le vaisseau sur lequel elle s'était embarquée avait mis à la voile quatre mois auparavant. »

« Elle ?... répéta de Villa-Réal, elle ?... Un vaisseau parti ?... du Havre ?... Que veut-il dire ? De

qui parle-t-il? A quelle époque fait-il allusion? »

« C'était quelques jours après notre fameuse aventure de la Boule-Rouge. Or, continua Froissart, j'étais sans le sou. Paris bien loin derrière moi, devant moi l'Océan, avec moi la misère.

— Que devins-tu?

— Tu allas te noyer?

— Voyons, quel parti pris-tu? »

Ces trois interruptions coup sur coup apprirent à de Villa-Réal que Froissart soupait en ce moment avec ses trois plus anciens commensaux, ses trois compagnons dans la bonne et mauvaise fortune, Beaugency, Lacervoise le sculpteur et *la Dernière Guitare*. Ils se retrouvaient, après des vicissitudes sans nombre, assis autour de la même table, comme s'ils n'avaient pas vieilli d'un jour, comme s'ils étaient encore à Meudon, soupant avec des coryphées et un lion. A la vérité, ils semblaient beaucoup plus calmes qu'alors, s'ils étaient au moins aussi heureux maintenant.

« Ce que je devins? répondit Froissart. Je me mis à lire les affiches.

— Excellent moyen pour dîner.

— Ne dédaignez rien dans le malheur, pas même le malheur, mes amis. Au bout d'une heure et demie de lecture...

Pas moins, mon cher Beaugency. Au bout d'une heure et demie de lecture j'aperçus un petit carré de papier blanc, fraîchement collé, sur lequel on avait écrit à la main :

On demande un valet de chambre à l'hôtel d'Angleterre.

J'arrête un passant et je lui demande : « Où est l'hôtel d'Angleterre ? — Prenez cette rue, c'est à l'angle de l'autre, me répondit-il ; c'est à cinquante pas d'ici. — Vous vous trompez, monsieur, lui dis-je en le quittant, ce n'est qu'à deux pas d'ici. » Je cours, j'arrive, j'avais peur qu'un autre ne m'eût devancé... une place de valet de chambre !

— Y songeais-tu ? s'écria le sculpteur. Allons donc !

— Toi, valet de chambre ! murmura *la Dernière Guitare.* »

D'autres étonnements se manifestèrent dans le salon, mais pour Villa-Réal ils se perdirent tous dans une même confusion de sons.

« J'arrive à l'hôtel d'Angleterre. — Quelle est la personne qui a besoin d'un valet de chambre ? — Numéro 10, me répondit-on, le grand salon. Je monte au grand salon. Je sonne, on m'ouvre. Un monsieur moitié Anglais, moitié Français, Anglais par la mise, par l'abandon, Français par l'accent parisien, me demande si j'ai déjà servi, je l'affirme. Il me demande encore si je sais lire, écrire, calculer ; et je lui réponds que je lis parfaitement, que j'écris moins bien, mais enfin que je sais écrire et que je connais mes quatre règles. Il sourit de ma science et me propose quatre-vingts francs de gages par mois, la table et le logement, cela va sans dire. Il se rendait aux eaux de Dieppe et je l'accompagnerais ; nous visiterions ensuite l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Si je n'avais jamais été valet de chambre, celui qui m'interrogeait n'en avait jamais eu ; je m'en aperçus aux confidences

qu'il me fit. Il avait oublié la ligne qui sépare le secrétaire du domestique. Mon interrogatoire achevé, j'allai me joindre aux autres domestiques de mon maître : un cuisinier, une femme de chambre, un nègre, un groom. Ils me reçurent fort mal d'abord.

— Mais tu veux plaisanter, mon ami, dit *la Dernière Guitare*. Tu me donnes là un sujet de romance.

— Plaisanter !

— Mais oui, ajouta Lacervoise. C'est un peu trop ronde-bosse.

— Mes amis, reprit Froissart, je n'ai pas été roi absolu, et je ne puis par conséquent vous dire le bonheur qu'on goûte à l'être, mais je vous jure que si l'on choisissait son bonheur, c'est (après celui d'être ici avec vous) le bonheur d'être valet de chambre que je choisirais.

— Mais la liberté !

— La liberté ! Dans quelle position de la vie a-t-on plus de liberté ? Acteur, vous êtes l'esclave du public depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et le reste du temps celui de votre directeur ; peintre, esclave de votre palette du lever au coucher du soleil ; employé, vous êtes à la chaîne depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir ; mais valet de chambre, vous sortez huit ou dix fois par jour pour faire les commissions de votre maître, et lorsqu'il est au spectacle ou en soirée, vous allez où bon vous semble. Et quelle vie ! Point de souci ! A dix heures le déjeuner ne manque pas ; à six heures le dîner ne se fait pas atten-

dre ; les mets de votre maître sont les vôtres ; les vins de votre maître sont vos vins ; il y goûte, vous les buvez.

— Mais la dignité humaine! dit une voix plus cassée et que de Villa-Réal ne reconnut pas d'abord.

— Elle est belle votre dignité humaine! c'est la digne sœur de votre liberté. Parlez-moi de la dignité d'un médecin qui va visiter par dignité deux fois par jour les sécrétions de ses malades ; ou de la dignité d'un poëte qu'on siffle comme un chien courant, après qu'il a donné un an de sa vie à la création d'un drame ; ou de la dignité... Mais où avez-vous mis la dignité? qu'est-ce donc que la dignité? ne sommes-nous pas tous en exécration les uns aux autres? Si nous sommes tous d'accord pour trouver de l'indignité à être valet de chambre, c'est par jalousie, c'est que véritablement c'est la condition la plus douce, la plus égale, la plus insoucieuse, la plus honorable qui existe. Il est peu de maîtres qui ne voulussent être à la place de leurs valets de chambre.

— Je bois au paradoxe de Froissart! s'écria Beaugency.

— Messieurs, buvons tant qu'il vous plaira, mais vous allez voir dans quelques instants s'il n'est pas vrai que la plupart des maîtres sont moins heureux que leurs domestiques.

— Que ne prennent-ils leur place?

— Ils n'osent pas. Ils croient comme vous à la liberté, à la dignité humaine! Mieux accueilli auprès des autres domestiques, je leur demandai

si notre maître était usurier, banquier ou rentier enfin s'il était très-riche, puisqu'il menait un train de millionnaire, voiture, chevaux, cuisinier. Ils ne purent me donner qu'un seul éclaircissement : c'est que la très-jeune et très-jolie femme qui était avec lui, et qu'il appelait Julia, n'était pas sa femme.

— C'était donc ?

— Oui... »

« Mais pourquoi Froissart se trouvait-il au Havre ? » répétait encore dans son coin de silence et d'ombre Villa-Réal, qui était resté attaché au premier incident de la narration d'Aristide Froissart, narration qu'il suivait péniblement, mais avec un intérêt forcé cependant.

« Oui, ils sont cent fois moins heureux que leurs domestiques, s'écria Froissart en versant du vin de Champagne à ses convives. — Un soir, nous étions à Dieppe depuis deux mois, — le troisième mois que j'étais au service de mon maître, — il me pria, tandis qu'il serait au spectacle, de lui préparer comme de coutume ses lampes, son verre d'eau sucrée, de mettre des cigares sur son bureau. Il s'en alla ensuite avec madame. Depuis longtemps je me questionnais afin de savoir ce que pouvait faire mon maître pour user chaque nuit jusqu'à la dernière goutte l'huile de ses lampes, l'eau de sa carafe, pour consommer tout son sucre et fumer dix ou douze cigares. J'avais calculé qu'une telle consommation prenait au moins la durée de la nuit. Ma curiosité s'était arrêtée là ; je la satisfis

malgré moi le jour où il m'avait été recommandé un peu plus expressément que de coutume de ne manquer à aucune des dispositions à prendre pour la nuit.

« Après avoir fait tout ce que mon maître m'avait recommandé, je m'étendis sur un fauteuil, selon l'usage des valets de chambre, et je m'endormis dans un coin : cela m'arrivait souvent, mais je m'éveillais toujours une heure après.

« Ce soir-là, soit qu'il fît plus chaud, soit toute autre cause, je ne m'éveillai pas. Monsieur et madame revinrent du spectacle et je n'entendis rien. Quand je rouvris les yeux, je m'aperçus avec effroi que monsieur travaillait à son bureau. Deux heures sonnaient à la pendule. Madame dormait. Je comprimai mes mouvements, je raccourcis mon haleine et ne bougeai pas. Aucun bruit ne m'avait trahi. D'ailleurs monsieur parlait haut en écrivant, et sa plume faisait grand bruit sur le papier. Il écrivait, il écrivait beaucoup, il ne cessait pas d'écrire, et ce n'étaient pas des lettres; qu'écrivait-il?

« Au bout d'une heure, j'entendis qu'il s'écria avec satisfaction : « Ah! grâce au ciel! voilà mon « article pour *la Revue des Deux-Mondes* fini! »

« Serait-ce un homme de lettres! pensai-je; et je repris mon attention. Lui, aiguisa sa plume, but un verre d'eau sucrée, alluma un nouveau cigare et recommença sa besogne.

« Il était quatre heures, lorsque je l'entendis exhaler un autre soupir de contentement et dire : « Enfin, voilà mon dernier chapitre achevé. L'édi-

« teur le recevra demain soir; maintenant aux « épreuves de mon feuilleton pour *la Presse !* »

« Autre cigare, autre verre d'eau sucrée, autres travaux. Mon maître se pencha sur des épreuves d'imprimerie, et pendant deux heures, c'est-à-dire jusqu'à six heures et demie du matin, il promena sa main sur de grandes marges qu'il couvrit de signes, de notes et de corrections.

« Décidément, pensai-je, je suis au service d'un homme de lettres.

« A six heures et demie, il dit à haute voix, car il semblait se soulager par ses manifestations orales : « Maintenant, voyons ce que j'ai gagné ce mois-ci. Mon article pour *la Revue des Deux-Mondes*, 300 francs; mon volume, 1,500 francs; mon feuilleton à *la Presse*, 500 francs ; total : 2,300 francs. Passons tout de suite aux dépenses. Dépenses à l'hôtel, pour moi et mes gens, 1,000 francs ce mois-ci; mes deux chevaux, 200 francs; le cocher, 50 francs; mon groom, 30 francs; la femme de chambre, 40 francs; mon valet de pied, 80 francs; mon cuisinier, 100 francs; mon noir, 20 francs ; loyer de la voiture, 50 francs; total : 1,570. — Ajouter à ces 1,570 francs, six robes, deux chapeaux, divers objets de toilette pour madame, 563 francs; autre total, 2,133 francs. Or, quand j'aurai payé, continua à dire mon maître, ces 2,133 francs, il me restera... Combien me restera-t-il? Mon maître prit la plume et il dit, après sa soustraction faite : — Il me restera net 167 francs. Il répéta jusqu'à cinq fois ce chiffre : 167 francs. Je suis en bénéfice, ajouta-t-il; oui,

mais le mois prochain, et c'est demain le premier, il me faudra payer au moins autant, davantage, puisque nous partirons pour l'Angleterre. Allons, je ferai un autre roman plus fort, un autre feuilleton plus long pour *la Presse,* un autre article plus étendu pour les *Revues*. Je suis brisé, anéanti! s'interrompit-il, le sommeil me tue! Voilà qu'il est grand jour ; quelle vie ! » Et continuant son monologue, mon maître se déshabilla et se mit au lit.

« Après ce que je venais de voir et d'entendre, il ne me restait plus aucun doute sur la profession du maître au service duquel j'étais entré ; c'était un homme de lettres, une de ces existences si enviées et si peu connues, qui, pour expier leur célébrité, affectent les goûts et les habitudes des riches, ont chevaux, maîtresse, domestiques, cuisinier, vont aux eaux, parcourent l'Italie, et ne soutiennent cette splendeur factice qu'à force de veilles, de peines inouïes, d'efforts d'imagination, d'excès de travail. En me retirant, je fus saisi de pitié pour ce galérien de l'intelligence, qui n'avait pas même, comme les galériens de Brest et de Toulon, sa nuit de repos et la chance de s'évader !

« Me faisant un cas de conscience de contribuer aux fatigues de ce forçat volontaire, je lui demandai mon congé à son réveil, lorsqu'il m'eut compté mes trois mois de gage. J'avais calculé d'ailleurs qu'avec cet argent je pouvais obtenir mon passage sur un vaisseau qui se rendait en Portugal. »

« En Portugal ! répéta de Villa-Réal, autour duquel s'amassaient de plus en plus le doute, le

trouble, la tristesse. Celui qui parle en ce moment, pensait-il, est sans nul doute Aristide Froissart; mais est-ce bien lui qui s'est fait, ainsi que je viens de l'entendre, domestique au Havre pour gagner son passage de France en Portugal? Pourquoi allait-il en Portugal? quel motif l'y appelait? S'il y était allé, je l'aurais vu, je l'aurais rencontré... mais peut-être n'est-il pas venu jusqu'à Lisbonne... »

Le jeune duc portugais eut le temps de se livrer à toutes ces réflexions, car Froissart, à cet endroit de son récit, s'était tu, et son silence avait été aussitôt couvert par un duo de guitare et de piano, concert doux et mélancolique comme la nuit qui s'écoulait. « Je crois reconnaître la légèreté de la main qui joue du piano, se dit Villa-Réal; c'est *sa* grâce, *son* velouté, *son* charme... Mais je me figure toujours qu'elle est où je suis... Oh! que ne donnerais-je pas pour connaître quelles sont toutes les personnes qui se trouvent dans ce salon!... ces dames!... mais je n'ai encore entendu qu'une voix et le son de ces deux instruments... »

A l'instant même, il devait entendre autre chose; il entendit distinctement, quand la guitare et le piano eurent cessé de s'accompagner, le bruit d'un baiser, de plusieurs baisers même, de ces bons baisers de campagne qui ne regardent pas où ils tombent ni s'ils font du bruit en tombant. Ils paraissaient avoir été donnés en récompense à l'une des deux personnes qui venaient de jouer. Par qui avaient-ils été donnés et par qui avaient-ils été reçus? c'est ce qu'il fut impossible au jeune

duc de savoir; il sentit seulement comme une épine qui lui entrait peu à peu dans le cœur.

« Un million! se dit-il, pour voir le visage de ceux qui sont là; » et s'oubliant tout à fait, il pencha la tête pour voir...

Un horrible aboiement le força à la retirer. « Je suis découvert!... »

« Ici, Phénix! cria Froissart... c'est quelqu'un qui passe à travers champs. Ici, Phénix!

— C'est peut-être un pauvre qui est à la porte, dit une voix qui brisa la poitrine de Villa-Réal où elle retentit. Si j'allais voir... si je lui donnais quelque chose?...

— Est-ce qu'il y a des pauvres en France! se récria Froissart; tous les pauvres du monde sont en Portugal, la patrie des gueux et des moines... Reste là, bonne; et toi, Phénix, encore une fois, ici! »

De Villa-Réal n'avait rien pu voir, épouvanté par les jappements du chien.

« Mais c'est elle! se dit-il, c'est sa voix! c'est le doux son de ses paroles que j'ai entendu. Oh! se reprit-il presque aussitôt... est-ce que je ne deviens pas fou?... Je me suis si souvent trompé, que je me trompe peut-être encore... je n'ai plus la certitude de rien. Pourtant!... »

« Phénix, reprit Froissart, qui paraissait avoir beaucoup de peine à empêcher son chien d'aboyer et de sortir, Phénix se lie à mon histoire. Il m'avait suivi au Havre; dans l'impossibilité de le garder avec moi lorsque je me plaçai comme valet de chambre, je le mis en pension chez un habi-

tant qui, pour vingt centimes par jour, s'était chargé de sa nourriture. Le digne homme ne me donna pas trop lieu de me plaindre de ses procédés envers Phénix.

« Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que j'eus la permission de l'embarquer sur le navire où j'avais pris passage pour Lisbonne. Le capitaine portugais refusait de le recevoir. Enfin il y consentit, après m'avoir fait prendre l'engagement de nourrir Phénix de ma ration de biscuit et d'eau. A ces conditions, moi et mon chien nous montâmes sur le bâtiment, dont les voiles s'enflèrent sans qu'il marchât beaucoup plus pour cela Nous marchions si peu, qu'à notre troisième nuit de mer une frégate française, qui ne nous prenait pas apparemment pour un navire, mais pour un nuage arrêté sur l'eau, venait vers nous de toute sa vitesse. Notre équipage, c'est-à-dire deux matelots de quart et le capitaine, dormait en ce moment. Sans Phénix, la frégate passait sur nous et nous broyait. Le chien aboya tant, qu'elle finit par nous voir. Nos matelots hélés par la frégate s'éveillèrent enfin, et nous échappâmes ainsi par miracle, grâce à Phénix, à une mort presque certaine.

— Je le moulerai, ton chien! dit Lacervoise, le célèbre sculpteur qui ne sculptait jamais.

— Merci, dit Froissart, tu en as déjà étouffé trois à ma connaissance pour avoir voulu les mouler.

— Bon! je ne sais plus mon état à présent. Tu me refuses tout. Incapable d'élever un tom-

beau à ton père. je ne suis plus même bon aujourd'hui à mouler un chien. Envoie-moi à l'abattoir tout de suite.

— Lacervoise, dit Froissart, je t'élèverais des autels si nous vivions dans les temps où l'on en élevait. Personne ne sait comme moi ce que tu vaux; on t'a méconnu, ignoré, trahi. »

Les larmes venaient aux yeux de Lacervoise, qui murmurait :

« Oui, on m'a méconnu, ignoré, trahi!

« Lacervoise, reprit Froissart plus solennellement encore, on dira un jour : « Si Lacervoise avait sculpté, il aurait été le plus grand statuaire du monde; s'il avait fait des ouvrages, ses ouvrages seraient au-dessus de tous les ouvrages. Malheureusement il n'a jamais sculpté, et il n'a fait aucun ouvrage. »

— Tu es un vrai ami! s'écria Lacervoise en se jetant au cou de Froissart qui lui dit avec la même effusion : « Tu mouleras Phénix! »

Au même instant, une voix qui s'accompagnait sur la guitare murmura :

Quand le marbre prépare
Ton immortalité,
Phénix, sur ma guitare
Tu dois être chanté.

— J'étais sûr, interrompit Beaugency, que notre troubadour prendrait la balle au bond, c'est sa maladie : il composera des romances jusqu'au tombeau! Enfant, il chantait; jeune homme, il

chantait; il prend du ventre, j'aperçois quelques cheveux douteusement noirs à sa tempe, et il chante encore! Si du moins cela t'avait enrichi... mais tu es gueux... comme une romance.

— Mes amis, intervint Froissart, laissons notre compagnon se livrer tout à son aise à son goût effréné pour la romance; quant à la pauvreté, n'en parlons plus que pour mémoire, puisque je vous ai mis tous les trois à l'abri de ses coups en y échappant moi-même par miracle. Je te remercie de ton charmant couplet pour Phénix, dit Froissart à *la Dernière Guitare* en lui tendant la main.

— Mais je n'ai pas fini, répondit *la Dernière Guitare,* moins indigné de l'observation peu bienveillante de Beaugency que surpris de ce que Froissart supposait qu'une romance pouvait n'avoir qu'un seul couplet.

— Alors, répliqua Froissart, permettez-moi d'achever l'histoire de Phénix en achevant la mienne. J'arrivai à Lisbonne avec mes derniers écus, Lisbonne où, comme dans toutes les capitales possibles, tout est cher pour l'étranger. Je n'ai pas eu besoin de vous dire ce que j'allais faire à Lisbonne, s'interrompit Froissart, et de vous expliquer pourquoi j'osais y aller avec si peu de moyens d'y prolonger ma résidence; il n'y a que le cœur pour prendre de ces résolutions périlleuses. »

Il dut se passer autour de la table une scène muette assez longue, car Froissart s'étant arrêté avant la fin de sa phrase, on n'entendit plus pendant

quelques minutes que le vague frémissement des cordes de la guitare sous les doigts distraits de celui qui en jouait comme malgré lui.

De Villa-Réal attendait, la tête plongée dans les deux mains, les coudes sur ses genoux, que Froissart, qui semblait le torturer à plaisir par des épisodes sans fin, reprît le cours d'un récit dont le dernier mot serait peut-être le coup de lumière et de tonnerre dont il voulait être éclairé et frappé. Mais quel incident suspendait le cours de ce récit?

Oh! si Villa-Réal avait vu en ce moment l'expression de deux visages, il ne se fût pas demandé pourquoi le silence se prolongeait.

« Très-périlleuses, continua Froissart, vous allez vous en convaincre. Au bout de quinze jours de promenade dans Lisbonne, je me trouvai un beau soir dans mon galetas sans avoir ni déjeuné, ni dîné, ni soupé. Je devrais dire « nous nous trouvâmes, » car Phénix partageait en tout les caprices de mon sort, courant quand je courais à travers les jardins publics, les rues et la campagne, debout dès que j'étais levé, mangeant quand je mangeais, ce qui nous arrivait à tous les deux un peu moins de jour en jour. Enfin le jour se présenta où, après avoir fait ensemble nos cinq ou six lieues habituelles de marche, nous nous trouvâmes, ainsi que je viens de le dire, harassés, à jeun et sans un sou. Vous devinez que ces courses n'avaient pas d'autre but que de découvrir ce que j'étais venu chercher de si loin à Lisbonne et que je ne pouvais raisonnablement découvrir

que par le hasard d'une rencontre dans la rue. Quel espoir! mais tous les espoirs se ressemblent. Voilà pourquoi nous étions toujours dehors.

— Elle qui, précisément, ne sortait jamais alors et qui, peut-être n'était pas encore sortie une seule fois depuis son arrivée à Lisbonne, dit une voix moins jeune, moins pétulante que celles qui avaient pris part jusque-là à la conversation.

« Si cette voix est celle de Mme de Neuvilette, pensa de Villa-Réal, je n'ai plus rien à savoir... j'en aurai la certitude .. Mais je les nie toutes... Non! Adeline n'est pas ici... non, celle qui fut duchesse de Villa-Réal n'est pas ici... Non, celle qui m'aima n'est pas ici... Non! oh! non! Je dis que non! »

« Mendier, poursuivit Froissart, me paraissait dur; d'ailleurs à Lisbonne on ne donne qu'aux moines, aux capucins et généralement à ceux qui n'ont besoin de rien. La nuit vint, et Phénix et moi nous nous couchâmes à jeun.

« Le soleil brilla de nouveau, et nous nous regardâmes avec une certaine tendresse mêlée de désespoir.

« A midi je n'avais plus qu'à choisir, entre tendre inutilement la main ou mettre en gage des objets auxquels je tenais presque autant qu'à la vie, que jamais le malheur ne m'avait forcé jusqu'alors de tirer de leur écrin : une bague, une paire de boucles d'oreilles, quelques bracelets et un collier, choses de peu de valeur, tout ce qui me restait d'elle.

« Sans Phénix dont je voyais les forces diminuer

et le regard s'éteindre d'heure en heure, je n'aurais jamais eu le courage de me défaire de ces souvenirs d'un passé que j'aimais maintenant jusque dans les souffrances qu'il m'avait causées.

« Que c'est triste, que c'est poignant! C'est la mort avec une longue agonie de porter au mont-de-piété, de poser devant un employé, froid comme l'argent, la bague mystérieuse, le collier attaché autrefois au cou d'une personne adorée. Sévère comme le destin, et comme le destin ayant devant lui une balance, l'employé pèse dans un plateau ce que vous estimez au-dessus d'un monde et il vous dit : « Vingt francs! » Ah! c'est affreux, encore une fois, c'est la mort. Tous les gages d'amour, — j'y ai pensé dans ces quarts d'heure de détresse, — devraient être en cuivre, en plomb, en acier, n'avoir aucune valeur intrinsèque, pour que jamais la faim, même la faim! ne s'en fit une ressource.

« J'eus vingt-cinq francs pour les boucles d'oreilles; elles en valaient deux cents par la matière et par le travail, mais j'étais étranger. A cause de moi, mon or perdait beaucoup de carats. Enfin avec ces vingt-cinq francs nous payâmes une partie de nos dettes et nous vécûmes quelques jours Phénix et moi. Mais nous ne découvrions rien de ce que nous cherchions à Lisbonne : un jour seulement, Phénix s'obstina à suivre le sillon laissé dans la boue par les roues d'une voiture. Il flairait, il aboyait dans le sens de cette ligne, il se dirigeait sur elle, il y revenait, il ne voulait pas la quitter. Je ne sais jusqu'où m'aurait conduit la

fantaisie de Phénix, si, à son grand regret, la cause n'en eût disparu tout à coup. Ce sillon qu'il m'avait forcé de suivre avec lui conduisait au Tage, s'arrêtait juste à l'endroit où les personnes qui étaient dans la voiture avaient dû s'embarquer pour traverser le fleuve. Phénix n'étant plus guidé par la piste, revint à moi, l'oreille basse.

« Je fus bientôt obligé de faire de l'argent avec des bracelets et la bague comme j'en avais fait avec les boucles d'oreilles, et d'arriver au collier.

« Mais je ne pus me résoudre à me priver en une seule fois de cet objet que j'avais vu si souvent à ton cou, ma chère amie. »

De Villa-Réal laissa tomber un de ses bras le long de son corps; sa main frappa la pierre, l'angle de l'escalier sur lequel il subissait son martyre. Il ne sentit rien.

« A qui parle-t-il, mon Dieu! à qui s'adresse-t-il en ce moment? »

« Ce pauvre Phénix, poursuivit Froissart, avait remarqué que chaque fois que nous sortions du mont-de-piété, j'entrais dans une espèce de restaurant, soit pour déjeuner, soit pour dîner avec le prix des objets mis en gage. Comme nous n'avions recours au mont-de-piété qu'à la dernière extrémité, il arrivait aussi que nous n'allions manger à ce restaurant qu'après un ou deux jours de jeûne. La faim, le bonheur de l'apaiser avec quelque plénitude, avaient laissé une empreinte si profonde dans le cerveau du pauvre Phénix, qu'il allait involontairement du côté de ce restau-

rant, quand nous nous étions trop longtemps promenés dans Lisbonne. J'avais bien de la peine à le ramener vers un autre point. Les mauvais jours surtout il se portait avec furie vers le quartier prédestiné.

« Il vous est facile de prévoir, continua Froissart, que le moment arriva où je fus forcé de porter au mont-de-piété le troisième et dernier fragment du collier. Il arriva! Je touchai trente francs sur ce morceau d'or brisé. Mais, croyez-moi, je résistai longtemps, tant que je pus, avant de m'en dépouiller : Phénix avait vécu deux jours d'un hareng, moi de quelques oranges, avant de céder à cette nécessité désolante.

« Avec quelle satisfaction, avec quelle joie, avec quel bonheur mon compagnon et moi nous entrâmes dans le restaurant placé près du mont-de-piété, d'où nous sortions avec trente francs! Phénix faillit y pénétrer en brisant un carreau. Comment n'aurait-il pas compris que j'avais de l'argent, et que nous allions luxueusement en dépenser une partie dans le lieu ordinaire de nos festins, lui qui, vingt ou trente fois en deux mois, m'avait suivi au mont-de-piété et au restaurant! Il ne connaissait plus que ces deux endroits à Lisbonne.

« Nous nous régalâmes comme on ne se régale pas au Café de Paris. Pour moi, tout me semblait perdreaux, truffes et champignons, et l'on sait pourtant si la cuisine portugaise est mauvaise. Quel jour de fête! dernier beau jour!

« Nous nous éveillâmes la semaine suivante dans

la fatale position que nous connaissions déjà, mais plus terrible, plus décisive que jamais, car je n'avais plus rien à vendre ni à engager. Avec quelle anxiété je voyais passer les heures, moins pour moi que pour mon pauvre Phénix, dont je cherchais à amuser la faim par toutes sortes d'adresses, et surtout à la satisfaire en le poussant dans les cuisines que je voyais ouvertes ; mais on le chassait de toutes parts à coups de balai et avec des seaux d'eau.

« Le matin de notre troisième jour de jeûne, je cherche Phénix autour de moi. Plus de Phénix, Phénix m'a quitté. Est-il allé mourir loin de moi, afin de ne pas m'attrister du spectacle de sa mort? Sa disparition me rendit fou. Je cours partout, je cherche, j'appelle, je vais dans tous les endroits où nous avions l'habitude de nous rendre, je n'aperçois pas Phénix. Je vais ailleurs, ailleurs il n'y est pas. Il n'est plus qu'un endroit dans Lisbonne, me dis-je, où j'allais quelquefois avec Phénix, c'est le restaurant voisin du mont-de-piété. Mais c'est bien loin. Allons-y pour n'avoir rien à nous reprocher. J'y cours. Phénix y était connu. Je m'informe, personne ne l'a vu, personne! Un mendiant, pourtant, qui d'habitude demandait la charité sur les degrés du restaurant, me dit : « Votre chien?... mais je l'ai vu. — Vous l'avez-vu? et aujourd'hui? — Oui, aujourd'hui. — Y a-t-il longtemps? — Une demi-heure environ. Et tenez! je crois qu'il est entré dans la grande maison. — Mais c'est le mont-de-piété. — Oui, il me semble l'avoir vu passer sous la porte,

et je l'ai remarqué parce qu'il a franchi les huit marches d'un seul bond.

« Je parcourais déjà les salles du mont-de-piété, cherchant de tous côtés autour de moi, appelant Phénix, l'appelant encore; mais point de réponse. Je parviens enfin à la salle des bijoux, celle où je n'étais que trop allé; j'approche du bureau de l'employé avec lequel j'avais eu ordinairement affaire; que vois-je, au milieu d'une foule de gens qui ne revenaient pas de leur surprise? Phénix, oui, Phénix lui-même, les deux pattes appuyées sur le bureau de l'employé, et attendant, dans l'attitude où il m'avait vu si souvent, qu'on lui donnât de l'argent; depuis une demi-heure il gardait cette position. Le pauvre animal m'avait vu si souvent me présenter à ce bureau et y toucher de l'argent, qu'il y était venu tout seul. J'embrassai Phénix, je le serrai contre moi, comme un ami, comme un frère. Je pleurai, tout le monde pleurait d'attendrissement autour de moi. Tenez, voilà que vous pleurez tous, s'écria Froissart, et moi aussi!

— Si j'avais encore mes trois cent mille francs, dit Beaugency, je ferais construire à Phénix un chenil de marbre orné de glaces.

— J'avais dit que je le moulerais, s'écria Lacervoise, ce n'est pas assez : je le coulerai en bronze, je le poserai sur un socle de marbre. Quatre bas-reliefs; quatre symboles. D'abord un chien au milieu d'une population nombreuse: cette population reste indifférente au malheur d'un homme; le chien sauve son maître; le chien

c'est l'Humanité! Toi, Aristide, tu es la Société, je tâcherai que tu y ressembles; tu auras la force de la jeunesse et la tristesse d'un vieillard empreintes sur ton visage. Tu comprends? vous comprenez? Puis, je pousse au relief, à la brutalité, et voilà! et gratis! Tu ne payeras que les frais de maçonnerie.

— Oui, gratis comme le tombeau de son père, pour lequel tu ne lui as pris que douze mille francs, je crois.

— Beaugency, c'est de la personnalité!

— Je crois bien, je ne veux pas faire autre chose.

— Alors c'est une insulte?

— Non, c'est un total : douze mille francs.

— Jamais, dit Froissart, notre ami Lacervoise ne m'a demandé douze mille francs pour faire gratis le tombeau de mon père, c'est moi qui lui ai offert cette somme comme un dédommagement...

— Où est-il ce tombeau? demanda Beaugency.

— Dans ma tête! répondit fièrement Lacervoise.

— Cela fait grand bien au père de Froissart, et les douze mille francs sont dans ta poche...

— Allons, messieurs! disaient d'autres voix, un peu de silence! Depuis dix minutes, monsieur chante sur la guitare le beau trait de Phénix.

— Ah! monsieur chante? demanda Beaugency. .

— J'ai fini, répliqua, piquée, *la Dernière Guitare*.

— Je t'en prie, recommence, lui dit Beaugency.

— Je ne recommence jamais.

— En voilà un autre qui se fâche! Je me mets à dos tous les beaux-arts.

— C'est-à-dire qu'ils te tournent le dos, dit tout bas le sculpteur blessé.

— C'est Elle! s'écria Froissart, qui l'emporte sur vous tous, en reconnaissance, je suis fâché de le dire. Au lieu de tant s'occuper de monuments que vous ne ferez jamais, mes chers amis, elle s'est emparée de Phénix. Voyez! Bien! très-bien, ma chère amie, caresse-le, attache-le avec ton mouchoir à ta jolie main, car tout ce que Phénix et moi avons souffert, c'est pour toi, charmante; parce que nous étions venus te chercher dans cet enfer de Lisbonne, parce que nous ne voulions pas quitter Lisbonne sans t'avoir vue... Mais écoutez la fin de cette histoire.

« Nous sortîmes tous les deux du mont-de-piété, dont on se disposait à fermer les portes, car il était nuit, et nous nous retrouvâmes dans la rue, désormais notre appartement, sans savoir où aller.

« On m'avait chassé de mon galetas, n'ayant pas pu en payer le loyer; en sorte que je n'avais plus que le ciel sous le ciel. Du reste la nuit était superbe; une lune magnifique. Je me dirigeai vers les bords du Tage.

— *Fleuve du Tage!* murmura soudainement, en s'accompagnant sur la guitare, l'éternel chanteur de romances, lui qui semblait, il n'y avait qu'un instant, avoir pris le parti de ne plus chanter.

— Je n'avais guère envie de chanter *Fleuve du Tage!* en ce moment; je pensais plutôt que ce

fleuve qui roulait autrefois de l'or allait me rouler dans ses profondeurs, si mon sort ne changeait pas sur-le-champ, et je ne voyais pas trop comment il changerait. Après avoir pour ainsi dire reconnu l'endroit où j'allais me noyer, je vois Phénix qui accourt vers moi avec des aboiements, des sauts et des frétillements de queue. Je le suis, et le voilà qui recommence à suivre un sillon de roues exactement comme le jour où il m'obligea de descendre jusqu'au fleuve. Cette fois le sillon me ramenait en ville.

« Phénix marche toujours devant moi. Bientôt nous sommes loin du fleuve : « Je me noierai demain matin, pensai-je, l'eau sera moins froide; allons! » Une demi-heure après j'étais dans le cœur de la ville, dans le quartier des palais. Mille détours, toujours fidèlement suivis par le chien, m'amenèrent enfin devant la porte d'un magnifique hôtel. Là Phénix cessa de courir pour flairer entre cette porte et le sol, étroit passage par lequel il essaya vainement de se glisser.

« A moins d'avoir une intelligence inférieure à celle de mon chien, je ne pouvais douter que dans cet hôtel venait de rentrer une personne dont le souvenir avait pris place dans la mémoire de Phénix.

« Cette circonstance me fit oublier et mes projets de suicide, et mon dénûment, et ma détresse. Je vis se perdre sous la porte cochère le double tracé des roues, d'où je conclus sans peine que la voiture avait reçu au bord du fleuve la personne conduite à cet hôtel.

« Cette personne était revenue tard de la campagne; elle avait une campagne de l'autre côté du Tage...

— Est-ce qu'il passe encore quelqu'un près de la maison? dit Froissart en s'interrompant; voilà Phénix qui fait encore mine d'aboyer.

« Cet hôtel, continua Froissart, s'isolait par deux de ses côtés des hôtels voisins. Un immense jardin entouré de murs en étendait les proportions, agrandies encore par l'effet de la nuit. Dans la situation d'esprit où j'étais, ce n'est pas l'audace qui me manquait. Je mesure d'un coup d'œil la hauteur de ce mur et en deux élans je l'assiége. Me voilà sur le mur; je me glisse, je tombe sans bruit sur une terre gazonnée; je me relève et vais devant moi, guidé à travers les arbres et les bosquets par une lumière qui brillait derrière le rideaux d'une croisée de l'hôtel. J'avance toujours, j'arrive enfin sous cette croisée, un peu plus haute que je ne l'avais imaginé de loin. A cet endroit de mon audacieuse équipée, je m'oriente. Mes calculs me prouvent que je suis exactement derrière l'hôtel où m'a conduit Phénix, à l'extrémité de l'axe, sous les appartements qu'occupent d'ordinaire les maîtres afin de ne pas être inquiétés par les bruits de la rue.

« Je m'assieds un instant au pied des arbres plantés sous ces croisées; il était environ deux heures. A peine assis j'entends tousser légèrement puis deux rideaux glisser, puis le frôlement de la soie qui se froisse. Je relève la tête, une figure était au-dessus de moi; je la reconnais! C'est elle!

Je prononce un nom, un cri y répond. C'est vous! c'est moi! Des arbres, vous ai-je déjà dit, s'élevaient en rideau devant cette rangée de croisées. Je m'élance sur l'un de ces arbres, je grimpe et quand je suis au niveau de la croisée ouverte, j'imprime un léger balancement aux branches qui, d'ondulations en ondulations plus fortes, m'y portent sans efforts et sans bruit. Une main effrayée saisit ma main, et avec son aide je saute légèrement dans un appartement... Mes amis, nous fûmes bien heureux! Il vous souvient, le jour où l'usurier Malastre nous prêta quatre mille francs? je fus cent mille fois, un million de fois plus heureux quand je me trouvai dans cette chambre au milieu de la nuit, de cette nuit où je voulais me tuer, quand je me trouvai aux pieds d'Adeline, à qui je disais des paroles étouffées, folles, joyeuses, désespérées. Je lui demandai mon pardon, je ne voulus pas entendre le sien : nous nous purifiâmes tous deux dans les larmes. Quelle nuit! quelle nuit! elle me raconta tout, elle m'avoua tout. Nous nous confessâmes nos faiblesses, nos fautes. Elle m'avait toujours aimé, du moins elle n'avait jamais pu me haïr; et plus elle avait connu les ennuis de la richesse, les étouffements de l'étiquette, le joug de la grandeur, plus elle s'était prise à se souvenir avec regret de son pauvre Froissart, si décousu mais si facile, si paresseux mais si naturel, si mauvais sujet mais si bon enfant! si faible mais si tolérant! si vif mais si prompt à venir lécher la main qu'il avait mordue!

Que vous dirai-je encore? ne nous étant pas aimés autrefois parce que nous ne nous étions pas connus, nous nous aimâmes bien alors parce que nous avions connu les autres. Je ne l'avais pas tuée, il fallait bien que je l'adorasse. Jusqu'au jour, assis à ses pieds, j'écoutai l'histoire, je ne dirai pas de sa faute, mais de la mienne. Que de tortures elle avait endurées, cette pauvre Adeline, sous les diamants et la soie dont un amour de grand seigneur l'avait étouffée! Encore quelques mois d'un pareil supplice et elle en serait morte! Son sang s'était calciné au feu d'une contrainte de toutes les heures; sa raison avait perdu sa vivacité dans l'éternelle lutte de sa volonté avec celle d'un despote, armé d'une impitoyable étiquette. Mais je lui apportai la palme de sa trop longue épreuve.

« En me voyant, elle crut voir un libérateur, un ange! J'étais pour elle la patrie, l'air, le ciel, la lumière du pays qu'elle avait quitté, qu'elle n'espérait plus revoir. Enfin elle fut heureuse, elle pleura!

« Je ne la quittai qu'au jour, après être convenus que nous nous retrouverions le lendemain et les jours suivants au même endroit.

« Il y avait deux mois que je la voyais, tantôt en prenant un déguisement, tantôt en me glissant chez elle par le mur du jardin, lorsque notre imprudence fit découvrir au duc de Villa-Réal qu'Adeline entretenait une correspondance.

« Vous savez, mes amis, la suite de cette histoire; Adeline et moi nous vous l'avons racontée.

« Tandis que le duc de Villa-Réal se battait avec un jeune gentilhomme espagnol, transformé en rival par sa frénésie, Adeline, son père, sa mère et moi, nous quittions secrètement l'hôtel du duc, Lisbonne, le Portugal, et nous nous embarquions pour le Havre sur un navire anglais.

« A peine arrivé à Paris, j'apprends la mort de mon père. Mon père, il va sans dire, m'avait déshérité; mais il m'avait trop déshérité.

« Ayant donné tous ses biens à des communautés religieuses, sans me léguer un seul centime, il s'endormit tranquillement dans le sein de la religion.

« Mais sa vengeance, pour être allée trop loin, avait dépassé le but. Sur la demande d'un de mes oncles, le testament fut cassé, et les tribunaux, établissant un partage plus égal, m'accordèrent vingt mille francs de rente, et j'en jouis, ou plutôt nous en jouissons, depuis la mort de mon vertueux père.

« N'est-ce pas un assez beau revenu pour que nous puissions vivre tous les sept jusqu'à la fin du monde, ici, dans l'Élysée-Froissart?

« Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'est devenu ce pauvre duc de Villa-Réal? a-t-il été tué dans son duel?

— Mon ami! interrompit Adeline.

— Tu as raison... ma chérie! Vite un sourire sur ces pleurs, et je me tais.

— Il est onze heures, madame de Neuvilette.

— C'est-à-dire, monsieur le marquis, qu'il faut aller nous coucher.

— Allons! En place! la main aux dames! » cria *la Dernière Guitare* en se mettant au piano comme c'était d'usage à l'Élysée-Froissart, chaque soir, avant d'aller se coucher.

Lacervoise avait déjà offert la main à Adeline, Froissart à Mme de Neuvilette, tandis que Beaugency agitait un tambour de basque et que le vieux marquis nouait à ses doigts une paire de castagnettes.

La contredanse commença.

Jamais le bonheur n'eut un caractère si vrai.

Ce n'était pas cet affreux bonheur qu'on éprouve à bondir dans un salon qu'on n'a jamais vu et où l'on ne rentrera jamais; ce n'était pas le stupide bonheur de tenir dans sa main en dansant la main sans magnétisme d'un être pour lequel on n'a ni amour, ni amitié; c'était le bonheur vrai, sérieux, sain, et qu'on sait devoir durer toute la vie.

C'était admirable, c'était ravissant de voir Aristide Froissart passer des bras de sa belle-mère à ceux de sa femme et se croiser avec Lacervoise qui dansait comme un faune.

Parfois Froissart s'écartait un peu de la pureté académique dans ses balancements et ses en avant-deux; mais il suffisait que Mme de Neuvilette lui dit, avec un certain accent : « Aristide! » pour qu'il devint à l'instant même aussi décent qu'une pensionnaire.

Un galop général autour de la table termina la soirée.

Et le duc de Villa-Réal ?

Il passa en Amérique; il se retira au fond des

montagnes du Brésil, dans la province de Matto-Grosso, où étaient ses riches mines de diamants.

Un jour il descendit dans la plus profonde. On prétend qu'il n'en est plus sorti. Y est-il mort? Ce serait beau.

Quelle épitaphe et quelle sépulture!

A l'ennui de la vie un tombeau de diamants.

FIN.



Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

